

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de soutien.

Bernard Lahire (sous la direction de)

Enfances de classe

De l'inégalité parmi les enfants

Seuil 2019

introduction : L'enfance des inégalités	3
partie 1 - Etudier les inégalités à l'échelle des enfants	3
1-Une enfance socialisée	3
2-Le poids des inégalités	5
3-Un dispositif de recherche inédit	6
partie 2 - Etudes de cas	7
introduction : Classer, écrire	7
A - Classes populaires	7
1-Libertad : la vie très précaire d'une petite fille rom	7
2-Ashan : vivre seul avec sa mère dans un foyer de sans-abri	15
3-Balkis : dormir dans une voiture devant l'école	19
4-Ilyes : la vie fragile	24
5-Zélie : trop petite pour faire le jeu des grands	30
6-Léonie : forces et faiblesses des liens en milieu rural populaire	35
B - Classes moyennes	40
Avant-propos	40
7-Thibault : grandir à la ferme	41
8-Alexis : un petit dominant pas très scolaire	46
9-Annabelle : la bonne volonté scolaire et culturelle en héritage	50
10-Rebecca : deux mères et un bon esprit critique	55

11-Aleksei ou le bonheur sans compétition	59
12-Mathilde : distinction et discipline.	64
C - Classes supérieures	70
Avant-propos : L'enfance des classes supérieures	70
13-L'épanouissement culturel de Lucie	71
14-Yoann : "je suis très fort parce que mon père il est ingénieur"	75
15-Maxence ou le goût des chiffres	79
16-Mathis ou la difficile conversion des ressources économiques	79
17-Anaïs : une petite fille qui aime diriger	85
18-Valentine : grandir aujourd'hui dans la bourgeoisie parisienne	86
partie 3 - Les inégalités dans tous leurs états	92
Introduction La fabrique sociale des enfants	92
1-Habiter quelque part : la trame spatiale des inégalités	93
2-Stabilité professionnelle et disponibilité parentale	96
3-Apprendre l'argent	97
4-La maternelle n'est pas qu'un jeu d'enfant	100
5-Obéir et critiquer	102
6-Le langage comme capital	106
7-Lire et parler	108
8-Sous les loisirs, la classe	109
9-Quand le sport construit la classe	110
10-Le corps des inégalités : vêtements, santé et alimentation	112
Conclusion - Réalité augmentée, réalité diminuée	115

Elle dit la privation. Ce qu'enlève la privation. Les possibles en moins que représente la pauvreté pour celui qui est pauvre. Ce qu'il ne fera pas. Ne verra pas. Ne mangera pas. Les livres qu'il ne lira pas. La musique qu'il n'écouterà pas. Les voyages qu'il n'imaginera pas. Les maisons qu'il n'habitera pas. Les mers dans lesquelles il ne se baignera pas. Les rêves qu'il n'aura pas. Les futurs auxquels il ne songera pas. Les histoires qu'il ne se racontera pas. Les avènements qu'il n'aura pas. Toutes les pensées et les expériences qu'il ne fera pas, ne soupçonnera pas, ne saura pas.

Stéphanie Chaillou, *Le bruit du monde*

Introduction

L'enfance des inégalités (Bernard Lahire)

"L'homme accumule des richesses et les lègue à ses enfants, de sorte que les enfants des riches ont un avantage sur les pauvres dans la course au succès, indépendamment d'une supériorité corporelle ou mentale" - Charles Darwin, *La Filiation de l'homme*.

Les enfants vivent au même moment dans la même société, mais pas dans le même monde. Cette formule, qui a guidé l'ensemble des étapes de la recherche à l'origine de cet ouvrage, en constitue, en fin de compte, un parfait résumé. (...) Les inégalités existent, mais on fait politiquement comme si elles n'avaient aucune conséquence humaine. (...) Cette recherche s'est déroulée de 2014 à 2018 et a impliqué un collectif de dix-sept sociologues. (...) Ces enfants, qui sont tous en grande section à l'école maternelle, au même moment, dans la même société, ne vivent pas du tout les mêmes réalités.

Partie 1

Etudier les inégalités à l'échelle des enfants

1- Une enfance socialisée (Bernard Lahire)

Il y a une éducation inconsciente qui ne cesse jamais. Par notre exemple, par les paroles que nous prononçons, par les actes que nous accomplissons, nous façonnons d'une manière continue l'âme de nos enfants - Emile Durkheim, *Education et sociologie*.

"Dans la France d'aujourd'hui, rappelle Camille Peugny, sept enfants de cadres exercent un emploi d'encadrement quelques années après la fin de leurs études. A l'inverse, sept enfants d'ouvriers sur dix demeurent cantonnés à des emplois d'exécution. Plus de deux siècles après la Révolution, les conditions de naissance continuent à déterminer le destin des individus. On ne devient pas ouvrier, on naît ouvrier".

L'une des grandes propriétés universelles de l'expérience des êtres humains réside sans doute dans cette dépendance de l'enfant à l'égard de ses parents ou, tout du moins des adultes qui sont amenés à l'élever. (...) La situation proprement humaine de dépendance des enfants à l'égard des adultes est liée à une caractéristique centrale de l'espèce qu'on nomme désormais l'"altricialité secondaire", et qui désigne le fait que, contrairement aux autres espèces animales, le bébé humain est un prématuré social qui doit sa survie et son développement psychomoteur comme psycho-cognitif aux processus d'étayage (au sens de guidage) des adultes porteurs de la culture.

Alors que certains occupent une place dans le monde social qui fait que la configuration des relations d'interdépendance à laquelle ils participent multiplie les occasions de liens avec des personnes, des objets ou des situations légitimes, d'autres

entretiennent des liens avec des personnes, des objets et des situations qui les éloignent, chaque jour un peu plus, des logiques dominantes et socialement rentables.

Même si la famille n'occupe pas tout le terrain de la socialisation enfantine et si elle est souvent concurrencée, dans nos sociétés différenciées, par d'autres institutions ou d'autres groupes sociaux, elle a encore de nos jours une place centrale, qui ne s'observe que si l'on adopte un point de vue structural et chronologique permettant d'articuler les différents groupes et institutions dans le temps de leurs actions au cours du parcours biographique des enfants.

La famille joue objectivement un rôle socialisateur du fait de ses propriétés sociales (économiques et culturelles notamment) qui lui permettent ou non d'avoir un logement décent, de vivre dans tel ou tel quartier, d'avoir une maison secondaire, de fréquenter tel ou tel établissement scolaire, de faire tels ou tels achats alimentaires, vestimentaires, culturels, ludiques, etc., d'avoir tel ou tel type de vacances, ou d'avoir accès à tel ou tel type de services (non gratuits)- médicaux, paramédicaux, psychologiques, domestiques, juridiques, et ainsi de suite. Vivre dans une voiture comme Balkis parce que son père est immigré, c'est être dans un tout autre monde que Valentine, qui grandit dans un grand appartement bourgeois du 7^e arrondissement de Paris.

La famille, par l'intermédiaire de laquelle chaque individu découvre sa société et apprend à y trouver sa place, est l'espace premier qui tend à fixer les limites du possible et du désirable. En apprenant sa place, l'enfant apprend à être "socialement raisonnable" et à se comporter "normalement" pour quelqu'un de son époque, de son milieu, de son sexe, etc. Ce qui ne lui est objectivement pas accessible ne devient plus désirable, et l'enfant finit par n'aimer que la situation objective l'autorise à aimer.

Sans s'en rendre compte, il prend non pas ses désirs pour la réalité, mais la réalité des possibles pour ses désirs les plus personnels. Et c'est notamment par des mécanismes de maintien de sa dignité ("Je ne peux pas, sans décevoir tout mon entourage, viser moins que...") ou d'anticipation de la possible dénonciation des prétentions ("Ils vont se demander pour qui je me prends") que les espérances subjectives se fixent et, du même coup, que les inégalités se perpétuent.

L'apprentissage de sa position future dans le monde social est ainsi largement déterminé par les classements scolaires, qui traduisent des différences et des inégalités initiales en différences et inégalités proprement scolaires (bon élève/mauvais élève ; élève sage/ élève dissipé ; élève autonome/élève en manque d'autonomie, etc.) et produisent un effet performatif pour la suite du parcours.

La place considérable de l'école dans le façonnage social des individus n'est plus à démontrer. Tous les travaux sociologiques de type biographique, ou cherchant à reconstruire les trajectoires sociales des individus, font apparaître les rôles centraux de la famille, de l'école et du milieu professionnel dans la formation des dispositions et des compétences. La

famille puis, très rapidement, l'école pèsent d'un poids considérable dans l'orientation des uns et des autres sur le marché de l'emploi. La place que chacun va occuper ultérieurement dans la division du travail se préfigure donc dès le plus jeune âge. (...) Dès lors, on devient ouvrier parce qu'on a échoué à des examens, parce qu'on a été relégué scolairement dans des voies moins "nobles", etc.

2- Le poids des inégalités (Bernard Lahire)

Pour qu'une différence devienne inégalité, il faut que le monde social dans lequel vivent "privilegiés" et "lésés" soit organisé de telle façon que la privation de telle ressource matérielle, de tel bien culturel, de telle activité, de tel savoir, ou de tel service constitue un manque ou un handicap.

Celles et ceux qui sont les perdants, à un degré ou à un autre, d'une structure sociale inégalitaire peuvent tout à fait penser que leur situation est le fruit du hasard, de la fatalité ou de leur incapacité (morale ou intellectuelle) personnelle, alors même qu'elle tient à des mécanismes structurels et historiquement durables de production d'inégalités indépendantes de leur personne.

Même s'il est parfois sain de rappeler avec Marx que "les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques", les pensées dominantes", ne serait-ce que pour rappeler le caractère arbitraire de certaines conventions, de certains goûts ou de certaines habitudes, les dominants savent souvent s'approprier ce qu'il y a de mieux à leur époque en termes de conditions de vie, de confort, de protection, d'alimentation, de soin, de sécurité, de bien-être, etc.

Réduire les inégalités à de simples effets de classements ou à l'instauration purement arbitraire d'une hiérarchie de valeurs et des légitimités, ce serait totalement déréaliser la situation vécue par les dominants et les dominés.

La culture n'est pas vide de tout contenu et (...) elle implique des pratiques, des savoirs, des dispositions à l'égard du savoir, du langage et du monde, qui ont des effets très concrets dans la vie des porteurs de cette culture.

Que l'on se tourne vers la paléanthropologie, la préhistoire, l'ethnologie, l'histoire ou la sociologie, il apparaît clairement que *pas une seule société humaine connue n'a échappé aux inégalités*, et l'idée selon laquelle il pourrait y avoir eu, dans le passé, un âge d'or des sociétés sans inégalité ni domination a été totalement balayée par les faits. Ceux qui parlent de sociétés humaines égalitaires, comme le fait l'ethnoarchéologue Brian Hayden, ne s'intéressent en définitive qu'aux inégalités de type économique, en oubliant que les inégalités homme/femme, parents/enfants, vieux/jeunes, experts/profanes, etc., n'ont cessé de tramer les sociétés les plus archaïques.

Quand elle fait correctement son travail, la sociologie met donc inévitablement au jour la réalité des dissymétries, des inégalités, des rapports de domination et d'exploitation. De ce fait, elle agace toutes celles et ceux qui, détenteurs de privilèges en tout genre, voudraient pouvoir jouir tranquillement de leur condition. (...) Les inégalités s'observent et se mesurent indépendamment du fait qu'elles puissent être, par ailleurs, *dénoncées*. Si beaucoup de chercheurs *prouvant* (et non affirmant péremptoirement) l'existence de ces inégalités, éclairant les modalités historiques de leurs fabrications et de leurs maintiens, sont, par ailleurs, politiquement enclins à penser qu'elles devraient être combattues, ce second aspect des choses ne relève pas du même ordre.

Dans les faits, c'est-à-dire dans la réalité des possibles sociaux et des pratiques socialisatrices, les enfants ont inégalement accès à tous ces biens et institutions que le monde social destine aux plus "petits" et, lorsqu'ils y ont accès, sont très inégalement guidés dans leurs usages. Quelle que soit leur nature, économique, culturelle, linguistique, informationnelle, morale ou idéologique, nombreux sont les freins qui empêchent l'accès et le plein usage de cette offre pédagogique, culturelle ou ludique.

Alors que certains sont déjà plongés dans les eaux froides de la réalité la plus dure, d'autres vivent pleinement et confortablement cette parenthèse d'irresponsabilité et d'insouciance propice aux jeux, à l'éveil de la sensibilité, aux apprentissages et à la découverte du monde. Inversement, alors que certains sont considérés comme "trop petits" pour accéder à certains apprentissages, d'autres y sont incités précocement de façon systématique par des parents qui veulent et savent faire "prendre de l'avance".

L'objet principal de la recherche est donc constitué par l'ensemble des inégalités et leur reproduction : inégalités de ressources économiques et culturelles (et notamment langagières), inégalités en matière d'espace domestique disponible, inégalités scolaires, inégalités sanitaires, inégales possibilités de loisirs, encouragements inégaux à développer un esprit critique, un goût de l'effort, une propension au leadership, un esprit compétitif ou des dispositions combatives, inégales habitudes à planifier et à maîtriser le temps, etc.

C'est le monde social qui est cruel et non ceux qui relèvent cette cruauté.

3-Un dispositif de recherche inédit (Bernard Lahire)

Il s'agit en effet de s'intéresser à plusieurs acteurs centraux de la socialisation des enfants : parents, enseignant et "nourrice" (ou toute autre personne importante dans la vie de l'enfant) et à une pluralité de domaines de pratiques ou de dimensions des pratiques et des relations sociales (des plus matériels aux plus symboliques).

Alors que les uns accumulent les ressources économiques, matérielles, morales, culturelles, langagières, scolaires, corporelles et sanitaires, d'autres cumulent les handicaps ou les obstacles par rapport aux normes dominantes : pratiques langagières plus ou moins

conformes aux exigences scolaires, rapport à l'écrit plus ou moins travaillé (par des lectures d'histoires, le souci de prononciation "correcte" des mots, un apprentissage des lettres...), apprentissage plus ou moins précoce des langues étrangères, et notamment de la langue anglaise, jeux plus ou moins pédagogiques, pratiques culturelles plus ou moins légitimes, soucis de soi -corporels, -vestimentaires, sanitaires et diététiques - plus ou moins présents, construction d'une plus ou moins grande estime de soi ou confiance en soi, constitution plus ou moins marquée de dispositions acétiques, combatives, compétitives ou obéissantes, initiation plus ou moins précoce à la gestion de l'argent, au leadership, etc.

Les cas réalisés comptent 17 garçons (4 en classes populaires, 8 en classes moyennes et 5 en classes supérieures) et 18 filles (6 en classes populaires, 4 en classes moyennes et 8 en classes supérieures). (...) la recherche repose sur un total de 175 entretiens qui ont été intégralement transcrits.

partie 2

Etudes de cas

Introduction - Classer, écrire (Bernard Lahire)

Ce qui se dégage de la lecture de ces portraits familiaux et enfantins c'est l'évidence de la fabrication sociale d'enfants très différents. Ces derniers apprennent à se comporter, à percevoir, à penser, à apprécier ou à juger de façons qui sont propres à leurs classes ou fractions de classe.

A - Classes populaires

Dans notre enquête, la plupart des parents exercent ou ont exercé des emplois d'ouvriers (électricien, agent de maintenance, chauffeur routier) ou d'employés (assistante médico-administrative, auxiliaire de vie, animatrice commerciale) et un mère est coiffeuse à son compte.

Les classes populaires se démarquent des classes moyennes et supérieures sous différents aspects. Tout d'abord, les ressources économiques y sont bien plus faibles en termes de salaire et de patrimoine. (...) Les familles résident dans des logements éloignés des centres urbains, et de ce fait de services publics et d'équipements sportifs et culturels, ou elles vivent à proximité des centres mais dans des habitats de surface et de confort limités.

Aux faibles revenus des membres des classes populaires sont associés de "petits" niveaux scolaires, une absence de diplômes ou la détention de diplômes de l'enseignement

professionnel court pour la majorité des parents. On note aussi un éloignement des formes culturelles dominantes et légitimes.

Pour se faire obéir, les parents interviennent de façon "immédiate et contextualisée" plus que de manière impersonnelle à l'aide de règles explicites. Les enfants sont ainsi moins bien préparés au régime disciplinaire de l'école favorisant l'autonomie.

Certains perçoivent des salaires proches du revenu médian, quand d'autres ont des revenus inférieurs au seuil de pauvreté. (...) Le dénuement économique et la précarité résidentielle ont par ailleurs des effets sur la santé des enfants qui souffrent de maladies liées aux carences alimentaires ou à l'insalubrité. Ces conditions de vie difficiles ont des effets sur leur apparence physique et contribuent à les stigmatiser.

1 - Libertad : la vie très précaire d'une petite fille rom (Claire Piluso et Marianne Woollven)

Libertad et sa famille sont des Roms de Roumanie arrivés en France en 2007. ils viennent d'une région frontalière de la Hongrie et parlent hongrois. Libertad a 5 ans et sept mois à son entrée en grande section de maternelle. Elle est née en France trois ans après l'arrivée de la famille, et elle est la dernière d'une fratrie de trois enfants. Sa sœur Miruna a 12 ans, est en 5è. Son frère Ciprian a 9 ans et est scolarisé dans une institution spécialisée en raison de sa surdité. Au moment de l'enquête, sa mère, Caterina, est sans emploi et suit des cours d'alphabétisation. le père, Petru, enchaîne les contrats précaires en tant qu'employé de la ville de Lille ; il est chargé de l'ouverture et la fermeture des parcs et jardins publics.

Caterina (...) raconte que depuis 2007, "depuis qu'on est venu en France, on dormait dehors, à droite à gauche". la famille vit dans des camps. En 2012, ils se voient attribuer un logement dans un foyer, situation que Caterina décrit comme "trop compliquée parce que le chef il dit si nous il accepte pas...". En hiver, au moment de plan grand froid, on leur attribue un logement social avec un bail de six mois à Valenciennes. Ils se trouvent donc éloignés de l'agglomération lilloise dans laquelle ils souhaitaient rester, où travaille Petru, et où ils ont de la famille et un réseau amical.

Très attachés à l'école dans laquelle les enfants sont scolarisés depuis leur arrivée en France, et qui est leur seul lieu de stabilité, la famille reconduit l'inscription scolaire à Lille. Ils paient quotidiennement les transports en commun pour que les enfants s'y rendent et que les parents aillent travailler. Entre le loyer et les transports, la famille dépense 2000 euros par mois, ce qui est bien au-dessus de leurs ressources. Caterina raconte qu'elle a essayé d'expliquer à la préfecture que ce logement ne leur convenait pas, mais ses tentatives d'explication et demandes d'un logement à Lille n'ont pas abouti.

Alors que Libertad est en moyenne section, la famille revient à Lille et s'installe "juste ici (près de l'école), où y'a le pont. Euh y'avait personne", puis ils squattent dans un immeuble abandonné. Sans eau courante, ils doivent faire de longs déplacements pour

chercher de l'eau potable, notamment dans les cimetières. C'est lorsqu'ils vivent dans ce squat que trois hommes proposent à Petru de l'argent contre "du temps avec (sa) femme". Caterina est terrorisée.

Débit 2015, Libertad et sa famille restent quatre mois sous une tente dans un camp sur un terrain vague avec d'autres familles roms où c'était "compliqué parce que y'avait pas les douches (...) parce que yé n'ai pas pour les (enfants et les vêtements) laver". Après un nouveau déplacement dans un autre endroit de la ville, la famille fabrique "une petite cabane et tout ça, mais y'en a ça va, mais la police ils ont expulsé".

Lorsqu'on demande à Caterina combien de fois sa famille a été expulsée des lieux où ils habitaient, elle répond : "Oh là là, moi c'est plein fois (*rire*)". En juillet 2015, une de leurs connaissances prête à sa famille un logement de 20 m² pour les mettre à l'abri car les enfants tombent régulièrement malades. (...) Au milieu de l'année scolaire 2015-2016, la famille se voit attribuer un logement social en banlieue de Tourcoing. (...) Après des hésitations, Caterina accepte finalement (...). C'est là que sont réalisés les entretiens, la plupart avec Caterina. Petru était présent une fois seulement et a participé à ce moment-là.

L'appartement de Tourcoing compte trois chambres - une pour Libertad et Miruna, une pour Ciprian, la troisième pour les parents -, une pièce de vie ainsi qu'un balcon. la famille possède très peu de meubles : dans les chambres, peintes en blanc sans décoration, il n'y a que des matelas posés sur le sol. la famille ne possède pas de machine à laver. Caterina fait la lessive dans la baignoire et fait sécher le linge sur les radiateurs. dans la cuisine, la vaisselle est rangée sur une étagère en bois - seul meuble de la pièce - tandis que d'autres ustensiles de cuisine et les provisions sont rangés dans de grands cabas posés par terre. Il y a un réfrigérateur ainsi qu'une cuisinière. la famille prend ses repas sur une table basse dans la salle de séjour qui, contrairement aux autres pièces, est meublée. Sur tous les murs sont accrochés des tableaux représentant notamment des scènes religieuses, que le père a récupérés au marché ou dans des braderies.

Caterina et Petru expliquent qu'ils sont venus en France pour construire un avenir stable pour leurs enfants, échapper à la pauvreté et aux persécutions raciales vécues en Roumanie. (...) Ce projet de migration et de recherche d'une vie meilleure est mené par des parents très faiblement dotés en termes scolaires et professionnels. (...) En Roumanie, Caterina est allée à l'école jusqu'à 14 ans et n'a obtenu aucun diplôme, sans nous expliquer pourquoi. Elle se décrit comme une élève "moyenne" - "les maths c'était compliqué". Elle raconte qu'elle faisait des bêtises, comme par exemple mettre un chewing-gum sur la chaise de la maîtresse, ce qui lui valait d'être punie et mise au coin "tous les jours".

Les parents de Caterina sont toujours vivants. Son père n'est pas allé à l'école et a travaillé comme éboueur et sur des chantiers comme maçon ("peinture, construction"). Sa mère est allée "un peu" à l'école mais n'a pas eu de diplôme et n'a pas travaillé. Caterina a une sœur prénommée Ana Luisa, âgée de 22 ans, qui les a rejoints en France depuis 2015.

Son fils Valentin, âgé de 5 ans, a fait sa première rentrée scolaire en grande section dans la même classe que Libertad, sa cousine.

Les premières années, n'ayant pas de papiers leur permettant de travailler, la famille vit de la mendicité. Caterina fait la manche tous les jours et emmène Miruna avec elle lorsque celle-ci n'a pas école. Caterina parle de ces pratiques comme quelque chose qu'elle n'aime pas et ne veut plus faire. Au moment de l'enquête, elle est inscrite à Pôle emploi et suit une formation pour apprendre à parler, lire et écrire le français.

D'après les informations données par Caterina, Petru est très peu allé à l'école ("Pas trop mon mari") et n'a pas de diplôme. En Roumanie, il a été pasteur (...). Les parents de Petru sont morts et ne sont pas allés à l'école. (...) Petru a une sœur, un frère et une tante qui vivent à Lille dans un camp, sans accès à l'eau courante. (...) Son contrat est reconduit tous les mois et le nombre de jours travaillés est irrégulier.

La situation de grande pauvreté de la famille apparaît aussi quand on s'intéresse à leur état de santé. Les enfants et les parents ont été suivis et soignés par Médecins du monde. Plus jeune, la sœur aînée de Libertad, Miruna, a contracté une tuberculose pulmonaire, qui lui a laissé des séquelles dans les poumons. (...) "il (elle) prend pas bien l'escalier".

Il est difficile de savoir exactement de quelles maladies a souffert Libertad, car Caterina et Miruna n'en connaissent pas les noms. Ces difficultés à rendre compte de l'état de santé témoignent de la difficile maîtrise du français de Caterina et laissent supposer que les questions et conseils venant des médecins sont rarement compris par les membres de la famille.

Libertad a eu des problèmes de santé "avec l'oreille" et a été "opérée d'une otite" qui a nécessité la pose de yoyos. Elle a aussi eu "un rejestation (sic) du lait, et puis heu, aussi les amygdales" à l'âge de 4 ans. Elle a déjà consulté un dentiste (...) "la moitié des dents elles étaient déjà cassées. (...) C'était à cause de la carie". (...) Toutes les enseignantes de Libertad ont demandé à ce qu'elle bénéficie d'un suivi orthophonique. (...) Les difficultés linguistiques viennent augmenter un rapport distant aux institutions de soin et limiter la prise en charge des difficultés sanitaires.

Arrivés en France en 2007, les membres de la famille de Libertad obtiennent, grâce à la mobilisation d'un comité de soutien très actif dans leur école, un titre de séjour et une autorisation de travail en 2012, les deux étant liés : "Y'en ai pas le titre de séjour. Y'en ai pas de travail". ils ont des papiers leur permettant de travailler légalement mais Caterina ne semble pas très au clair sur la durée de leurs cartes de séjour.

la difficulté linguistique pour comprendre et se faire comprendre constitue ici un obstacle supplémentaire dans des démarches administratives complexes qui peuvent avoir un impact décisif sur les conditions de la vie quotidienne. (...) On voit alors se dessiner ici un rapport au monde dans lequel Caterina ne peut pas s'envisager en tant qu'actrice et

intériorise une forme de domination. (...) Le Samu social, le Secours populaire et la Croix-Rouge l'ont "un peu aidée pour le quelque chose de... nourriture, pour le... pour les papiers non. Pour les papiers, en fait, c'est à l'école ici. Qui m'a aidée." (...) L'école du quartier de Lille où sont scolarisées les deux sœurs fait exception en tant que pourvoyeuse de ressources pour la famille.

Une difficulté supplémentaire vient s'ajouter dans le rapport aux institutions d'aide. Petru rapporte en effet s'être senti victime de racisme de la part des éducateurs rencontrés dans les foyers. (...) Par ailleurs, les parents de Libertad ont une mauvaise réputation auprès des services administratifs et sociaux, du fait de comportements non conformes aux normes institutionnelles. Petru est connu pour ses "coups de sang" dans ses interactions avec les services sociaux et la mairie.

L'école est un lieu où Petru exprime son insatisfaction mais où il reste stigmatisé du fait de la répétition de ces plaintes, car "chaque fois qu'ils ont été dans des foyers, dans des hôtels ou dans des..., ils ont jamais été satisfaits, bon, puis il rouspète toujours, toujours sur tout ce qui se passe". la directrice suspecte Petru de boire de l'alcool, "parce qu'en fait il est facilement énervé" mais ce qu'elle lui reproche en réalité, c'est qu'il est "difficile de l'aider". En effet, les parents ne donnent pas de gages de leur bonne volonté à l'égard des institutions qui les aident.

Caterina a tendance à privilégier dans son comportement la spontanéité plutôt que la déférence. Par certains aspects, son attitude est perçue positivement par la directrice. maîtrisant mieux le français que les autres parents d'élèves roms de l'école, elle aide les familles qui lui demandent de l'aide pour remplir les papiers administratifs, aller aux rendez-vous, etc. (...) cependant, cette maîtrise relative, comparée aux autres Roms, donne lieu à des perceptions négatives dès lors qu'elle ne s'accompagne pas d'une forme de reconnaissance à l'égard des institutions : "A la mairie elle est connue comme le loup blanc, ils peuvent pas la voir, parce que... elle est, à la fois elle aide, et à la fois, elle est tout le temps très revendiquante." Pour les mêmes raisons, dans le cadre scolaire, les ATSEM et une enseignante se plaignent de Caterina et critiquent son manque de gratitude.

La famille de Libertad a souvent eu des interactions et altercations avec les forces de l'ordre. Ces événements ont un caractère structurant dans l'histoire de la famille et sont fréquemment racontés. (...) Une des histoires les plus marquantes s'est déroulée lorsque Caterina était enceinte de Libertad. Alors que la famille vivait dans un camp dans le centre-ville, elle a été arrêtée par la police, menottée, et placée avec Mirina et Ciprian en centre de rétention durant quatre jours (...). ils ont failli être expulsés du territoire français.

Un autre épisode se caractérise par une extrême violence : Caterina a été arrêtée par la police alors qu'elle faisait la manche avec les enfants. Elle a été placée dans une voiture de police avec les trois enfants qui pleuraient et étaient terrorisés selon le récit de Petru. Etant près du lieu où Caterina faisait la manche, il a vu la scène et s'est interposé physiquement. Petru raconte qu'il a ouvert la portière de la voiture pour en faire sortir Caterina et les

enfants, s'énervant contre le policier en disant que l'on ne mettait pas des enfants dans une voiture de police. Après une discussion très animée, la police a laissé partir la famille.

D'après l'enseignante de petite section, "Ils arrivaient à n'importe quelle heure, ils venaient la chercher à n'importe quelle heure (...). C'était (en insistant) n'importe quoi". En moyenne section, Libertad arrivait systématiquement en retard, sauf quand la famille vivait sous le pont à côté de l'école, et alors c'était le contraire : Libertad et Miruna "arrivaient il était huit heures" quand les portes n'ouvraient qu'à 8h20. En grande section, Libertad arrive à l'école entre 9 heures et 9h15. (...) Cette perception négative n'est pas propre à la famille de Libertad mais vaut pour toutes les familles roms, auxquelles la directrice reproche de rester "en groupe" et de ne pas "s'intégrer".

Le collectif de soutien, qui regroupe des parents d'élèves et des enseignants, s'est longtemps mobilisé pour eux, notamment en occupant le gymnase de l'école, quand Libertad avait 2 ans, pour protester contre le fait que cette famille était sans logement. (...) L'enseignante de grande section décrit pour sa part des relations "cordiales" avec Caterina mais n'a jamais vu le père de Libertad. Libertad "a toujours ses affaires" et transmet les informations données par ses enseignantes quand on le lui demande, "y'a pas de souci de ce côté-là".

Outre l'aide que la famille peut trouver dans les relations qu'ils y nouent, Caterina sait que ses enfants y sont appréciés et souvent félicités et valorisés. malgré des tensions et désaccords, la famille parvient à identifier des ressources et à s'en servir pour améliorer ses conditions de vie. Si Caterina est qualifiée de "revendiquante" par la directrice de l'école, c'est bien parce qu'elle fait des démarches et est demandeuse de solutions pour résoudre les problèmes que sa famille rencontre.

L'évolution de la relation de Caterina avec l'enquêtrice, rencontrée dans le cadre de l'école, en est un exemple. Les premiers temps de la relation ont été marqués par de la défiance. En même temps que Caterina participait aux premiers entretiens et y répondait avec réserve de façon parfois lapidaire, elle se saisissait de ces moments pour demander de l'aide avec des démarches administratives. Elle a reconnu une ressource potentielle, puis, lorsque la défiance a été levée, a développé une relation d'amitié (en disant régulièrement que la porte de chez elle était toujours ouverte, en confiant à l'enquêtrice ses insatisfactions quant à sa relation de couple) jusqu'à ce que Petru et lui demandent de devenir marraine de Libertad, puis que Petru souhaite lui présenter un de ses neveux - dans une perspective matrimoniale - afin qu'elle fasse "vraiment partie de la famille".

On retrouve cette ambivalence, entre distance et attachement, dans le récit de la scolarité de Libertad. (...) Sa première année en maternelle, Libertad était très attachée à son enseignante mais avait peu de relations avec les autres enfants de la classe. En moyenne section, les choses se passent mieux (...). Elle s'y est fait une copine, Jade (fille d'ouvrier et d'employé), avec qui elle joue toujours en grande section. Elle a accepté d'aller à la cantine et les difficultés à la faire dormir l'après-midi ont disparu à la fin de l'année de moyenne

section, jusqu'à ce que "petit à petit dans chaque espace y'ait plus eu de problème". (...) Libertad a été socialisée au métier d'élève après un temps plus long que pour les autres élèves. (...) la directrice raconte enfin qu'elle n'a pas connaissance d'enfants roms qui aient "réussi" par les voies scolaires. L'univers des possibles se trouve ainsi nettement réduit.

La vie de la famille est marquée par des règles souvent peu explicites, mais bien présentes. Miruna explique que les trois enfants peuvent regarder la télévision quand ils veulent mais doivent l'éteindre le soir à 19 heures pour dormir et que le week-end ils peuvent la regarder jusqu'à 22 heures. En semaine, Libertad se couche entre 21 heures et 22 heures.

Le jour de la fête d'anniversaire de Libertad, un mot est placé sur la porte de leur appartement, qui bien que contenant des erreurs de français (de grammaire, de vocabulaire et de syntaxe), indique qu'une fête va avoir lieu, qu'ils sont navrés pour le bruit qu'il pourrait y avoir et que l'évènement sera terminé à 20 heures.

Petru compare l'éducation qu'il donne à ses enfants à celle que son frère donne aux siens. D'après lui, ce dernier laisse ses enfants faire "n'importe quoi" et ils n'ont pas de "respect", par exemple lorsque ses neveux sont venus chez lui, ils ont laissé des excréments sur les toilettes et à côté.

Cette relation d'autorité n'est pas vécue sur le mode de l'évidence par Caterina. dans un rendez-vous avec l'enquêtrice, elle lui confie qu'elle préférerait être sans son mari, simplement avec les enfants et qu'elle serait ainsi plus libre de faire ce qu'elle souhaite. La discipline familiale s'inscrit également dans un rapport moral aux choses et aux individus, opposant nettement le bien et le mal.

Dans ses jeux, Libertad passe beaucoup de temps à jouer au mannequin. Elle se maquille et enfle les vêtements de sa mère et sa sœur. Ensuite, avec le téléphone maternel, elle adopte des poses et se prend en photo. (...) Libertad fait également des démonstrations de danse pour lesquelles elle est applaudie et encouragée. Ces danses, très sexualisées, sont calquées sur les façons des danseuses présentes dans les clips de musique regardés par Petru. (...) Il faut noter que le travail sur la féminité de Libertad et les encouragements qu'elle reçoit sur ses danses et la mise en scène de son corps font partie des investissements et stratégies parentales pour assurer un avenir professionnel à leur fille, vu qu'ils l'imaginent devenir chanteuse.

Libertad n'est jamais allée dans une bibliothèque avec ses parents. A la maison il n'y a pas de livres ou de cahiers de coloriage. (...) Lorsque Miruna lui demande où elle a mis le seul livre qu'elles possèdent pour me le montrer, Libertad répond qu'elle l'a jeté parce qu'il était tout gribouillé et cassé.

L'écart à l'univers scolaire se manifeste également dans les croyances que les parents transmettent aux enfants. la famille se présente comme catholique (mais est probablement

plus proche du protestantisme évangélique, ce qui expliquerait que Petru ait été pasteur). (...) Caterina et Miruna pensent que les vampires existent.

Le rapport au temps est le domaine dans lequel la distance à la culture écrite, et à l'objectivation qu'elle permet, est la plus évidente. En entretien, il a été difficile pour Caterina, Petru et Miruna de raconter la succession des événements et des pratiques sur lesquels l'enquêtrice les interrogeait. Le temps n'est pas objectivé ni mesuré.

Le temps que les enfants passent hors école est occupé selon une logique du temps libre, par des pratiques et selon des normes éloignées du mode scolaire de socialisation. Les activités de Libertad sont des socialisations à la vie féminine domestique et familiale. Caterina raconte que les jours où il n'y a pas école, Libertad fait "la cuisine, c'est faire le ménage et tout ça, y regarde la télé". Le temps est fait de répétitions.

D'après les entretiens avec les parents, Libertad n'a bénéficié d'aucun suivi sur l'apprentissage du langage dans un cadre autre que scolaire, où elle a rejoint l'atelier langage mené par une comédienne. Si "elle a fait énormément de progrès", ses difficultés de prononciation persistent. Il semble que Libertad ait un problème au palais qui l'empêche de prononcer les mots. Physiquement, ses dents de devant sortent de sa bouche qu'elle garde le plus souvent ouverte car fermer les lèvres l'une contre l'autre semble difficile.

A l'école, Libertad est à l'écart des autres élèves. Elle est régulièrement seule lors du temps de récréation, qu'elle passe appuyée contre le mur du fond de la cour sans que personne ne vienne la voir. (...) L'institutrice de moyenne section raconte : "Y'a eu peut-être de la part de certains parents euh... des demandes de, de pas jouer avec Libertad. C'est parce qu'il y a eu des poux (...) Alors que... ça venait pas forcément d'elle." A l'école, l'attention à l'hygiène dans la famille de Libertad ne pose pas question. Lorsqu'il y a eu des poux dans sa classe, "la maman a tout de suite traité comme il fallait".

A l'école, Libertad "est super sage". Elle est décrite par son enseignante comme "un peu réservée mais qui va quand même facilement vers les autres". (...) le jour de l'observation, Libertad arrive en classe à 9h10 au lieu de 8h20 ; elle baisse la tête pour ne pas se faire remarquer. (...) Elle est (...) une des premières à ranger les pots de crayons lorsque la maîtresse le demande aux enfants, et à nettoyer l'espace de travail en ramassant les éventuelles mines cassées et petits bouts de papier tombés à terre. (...) Elle ne fait pas de bruit, ne sollicite presque jamais personne, elle range quand il faut, elle est toujours présente et elle ne fait pas de bêtise.

Libertad n'est pas considérée "en échec" et elle aime plutôt venir à l'école. (...) "Tout ce qu'on fait en pré-lecture là, c'est un peu plus difficile. Ce qui est oral, ce qui dépend de la langue orale en fait. reproduire quelque chose à l'écrit, elle y arrive, et dès qu'on travaille sur un... dans l'abstraction et dans l'écoute, c'est plus difficile (...) Ecrire, recopier un mot... dessin donc là-dedans elle est très performante".

Lorsqu'il faut faire des exercices, Libertad imite ses camarades de classe. Alors que certains parviennent à identifier les consignes et à faire le travail à partir du modèle donné par la maîtresse, Libertad réalise toujours un travail en décalé, après avoir observé et reproduit le travail d'un autre élève. (...) Son enseignante raconte qu'elle se fait "un peu de soucis pour l'apprentissage de la lecture" et pour son passage en CP, "mais oui, elle passera".

Parce que Libertad a été scolarisée dans une école particulière où se mêlent réseaux d'entraide et réseaux militants qui aident dans les démarches administratives et de santé, la famille a pu sortir de la grande précarité. Cependant, Libertad reste dans un entre-deux. Entre l'univers familial éloigné de l'univers scolaire, souhaitant que ses enfants y soient rattachés, mais sans voir les ressources permettant cela, et l'école, dans laquelle elle a une place, mais avec d'importantes difficultés scolaires et langagières.

2 - Ashan : vivre seul avec sa mère dans un foyer de sans-abri (Barnard Lahire et Claire Piluso)

Ashan a 5 ans et quatre mois à la rentrée scolaire, au moment où commencent les entretiens, et c'est déjà sa quatrième année de scolarité à l'école maternelle, de la toute petite section à la grande section. Sa mère, Kalyani, 41 ans, est originaire du Sri Lanka. C'est une femme à la peau noire dont la langue maternelle est le cingalais mais qui parle aussi l'arabe, langue maternelle du père d'Ashan, un peu l'anglais et un français approximatif. Kalyani n'a ni frère ni sœur et n'a pas connu ses parents à cause de la guerre civile au Sri Lanka ayant causé des dizaines de milliers de morts depuis 1972. Les conflits opposèrent pendant plus de trente ans la majorité cingalaise bouddhiste et les Tamouls organisés dans plusieurs mouvements militants indépendantistes, dont le plus connu est "les Tigres de libération de l'Îlam Tamoul". Après une période d'errance, Ashan et sa mère habitent à Lille dans un foyer pour sans-abri : une tour de huit étages dans laquelle ils n'ont comme espace privé que deux petites chambres.

Kalyani sait que sa mère était bouddhiste et son père chrétien. Elle se dit elle-même bouddhiste, même si elle n'est jamais allée dans un temple et ne transmet aucun enseignement religieux à Ashan. Après une dizaine d'années de travail comme infirmière au Sri Lanka, elle a été contrainte de partir en France en 2008 (elle a connu Paris et Marseille avant d'arriver à Lille) en vue d'échapper à la brutalité de la police qui la recherchait pour avoir aidé illégalement des Tamouls. Dans un français très approximatif, elle s'efforce de raconter à l'enquêtrice les massacres d'adultes et d'enfants, tués à coups de machette, auxquels elle a assisté dans son village. Elle a accueilli chez elle des femmes qui étaient en danger, alors que c'était interdit. Le gouvernement a publié sa photo dans le journal pour la retrouver, l'emprisonner ou la tuer. A cette époque, elle a adopté deux enfants d'une jeune femme qu'elle connaissait et qui s'était suicidée en se jetant à la mer. Les deux enfants sont morts quelques années plus tard.

Orpheline, Kalyani a été élevée par une voisine qui ne l'a pas envoyée à l'école, qui la battait et avait fait d'elle, à partir de l'âge de 5 ans, une domestique. Après que l'école a signalé son absence et que des mauvais traitements ont été constatés, elle a été confiée à un orphelinat. Elle a alors pu commencer à recevoir une instruction à partir d'un âge incertain (elle ne se souvient pas vraiment).

Depuis la rentrée en grande section d'Ashan, elle travaille une demi-heure chaque matin à la garderie de l'école - ce qui le conduit à se lever tôt pour être à 7h50 à l'école - et fait quatre heures de ménage par semaine dans une famille. Elle obtient dans la même période une carte de séjour valable un an qui lui permet, enfin, de pouvoir chercher un vrai travail.

Ashan a un demi-frère aîné, Ravi, 13 ans, qui vit depuis un an en Suisse avec son père, anciennement médecin au Sri Lanka et travaillant désormais comme ouvrier dans une usine. (...) Alors qu'il était au collège, Ravi a fumé du cannabis avec des copains et une ambulance a dû l'emmener en urgence à l'hôpital car, la tête sur son bureau, il ne se réveillait pas. A cette période, Kalyani n'avait plus aucune autorité sur lui. Il sortait de l'école à 16h30 et ne rentrait pas avant 21 ou 22 heures.

Le père d'Ashan, originaire du Soudan, musulman, possède une carte de séjour de dix ans et vit à Amiens. Il travaille comme employé jardinier dans les espaces verts de la ville. Il est parti alors que son fils n'avait que six mois, puis il, est revenu alors qu'Ashan avait 3 ans, et l'a vu régulièrement pendant cinq ou six mois. Puis il a à nouveau disparu. Aujourd'hui, il voit son fils seulement une fois par an. C'est donc Christine, sa maîtresse de petite et moyenne sections, enseignante militante au sein du mouvement Freinet, qui est interviewée par l'enquêtrice pour avoir un point de vue extérieur à la famille et à son enseignante actuelle. En dehors des enseignantes, d'une éducatrice et d'une parente d'élèves qui a accueilli Kalyani et ses deux fils chez elle quand ils n'avaient pas de logement (devenue la marraine de Ravi, cette dame s'est aussi occupée d'Asham en l'emmenant au cinéma ou en se promenant parfois avec lui), Ashan n'a pas d'autres adultes que sa mère pour jouer un rôle structurant dans son existence.

Kalyani n'a pas de logement personnel. Elle vit depuis quatorze mois avec Asham au troisième étage d'un foyer pour sans-abri. Il s'agit de deux chambres de 9 m², une pour elle et une pour son fils, qui ne communiquent pas entre elles. La cuisine et deux cabines de douche sont partagées avec cinq autres familles de cinq nationalités différentes (elle cite l'Arménie, l'Albanie, le Kosovo et la Mongolie). (...) Elle raconte comment, durant toutes ces années, elle a dû régulièrement téléphoner au 115 (urgence sociale) pour trouver un logement.

Kalyani est obligée de prendre un bus et un métro chaque matin pour aller à l'école, mais malgré son éloignement géographique relatif, elle a préféré faire le choix de maintenir le rattachement à une école qui, par son militantisme pédagogique et politique, a constitué un cadre indispensable de stabilisation de sa situation. Ce choix "raisonnable" n'aurait peut-

être pas été fait si Kalyani n'avait pas un passé d'infirmière, avec un sens de ce qui peut venir structurer une existence rendue précaire par la migration.

Kalyani a travaillé durant plus de dix ans comme infirmière au Sri Lanka et gagnait correctement sa vie. Son diplôme, qui a nécessité quatre ans de formation, n'est pas reconnu en France. Maintenant qu'elle a le droit de travailler, elle aimerait pouvoir être aide-soignante ou auxiliaire de vie, mais dit qu'elle accepterait n'importe quel emploi et qu'elle ferait son travail sérieusement : "Pas pat (fait) de bêtise, pas pait (fait) n'importe quoi, continue mon travail. mais aucun souci travail. N'importe le mitier."

Depuis un peu plus de sept ans qu'elle est en France, elle était sans papiers et ne parvenait pas à avoir une situation professionnelle légale et stable. Elle a donc travaillé "au noir" quelques heures par semaine ou par mois, jamais très régulièrement, comme femme de ménage chez des particuliers. (...) sans carte de séjour, elle n'a pas pu bénéficier des Assedic ou du RSA, mais a seulement touché un peu d'argent de la part d'une structure départementale quand elle avait ses deux enfants avec elle ("ça dépend, uns pos (fois) donner soixante euros, une pois cinquante euros, une pois cent euros").

Aujourd'hui, elle ne peut plus voir un sandwich sans être écoeurée : "je pense à pou près cinq ans, six ans, j'ai mangé ça. J'ai mandgé ça, je voulais pas. Dippicile où aller. mais, faim, voilà. Pas trouver autre soze mandger, voilà c'est ça mandger". (...) Ashan a été scolarisé à l'école maternelle dès l'âge de deux ans (chez les tout-petits) pour pouvoir bénéficier de la cantine et manger correctement ("l'a dit : "C'est bien, moi rester chaud l'école, mandger cantine"). (...) depuis que leur situation s'est légèrement améliorée, l'alimentation d'Asham n'évite pas toujours les produits les plus gras et les plus sucrés (riz en sauce, spaghettis, Nutella, bonbons, etc.); Asha a déjà vu le dentiste pour soigner des caries.

Ce que Kalyani espère pour ses enfants, c'est qu'ils ne fassent pas de mal aux autres, qu'ils mènent une vie normale, qu'ils fassent des études et qu'ils aient un travail et une "bonne vie". (...) malgré tout, elle essaie de parler en français à Ashan, tout en lui apprenant aussi quelques rudiments de cingalais (il sait compter et chanter certaines chansons en cette langue). Ashan, qui est né en France et a été scolarisé dès l'âge de deux ans, parle beaucoup mieux qu'elle : "Ashan trope pas cet mot, mais je trompe beaucoup."

Lorsqu'on n'a ni papier, ni situation professionnelle stable, ni argent, ni moyen de transport, la notion de loisirs n'a plus guère de sens. Impossible de penser aux loisirs lorsque le travail qui les justifie est absent. (...) Durant le week-end, Kalyani va parfois au grand centre commercial de la ville avec Asham. Elle ne peut rien y acheter et s'y balade seulement. Elle dit que ça fait une promenade, qu'il y fait chaud, qu'il y a du monde, une fontaine qu'elle aime bien, un piano qui joue tout seul, et qu'ils regardent les boutiques. Elle va aussi de temps en temps à la piscine avec Ashan pare qu'ils entrent gratuitement, au parc qui est proche du foyer et où il peut faire de la balançoire et du toboggan ; elle se promène parfois aux jardins de la citadelle Vauban et est déjà allée faire un barbecue avec deux ou trois personnes.

Kalyani dit qu'elle lisait beaucoup au Sri Lanka mais que maintenant elle a tellement de problèmes qu'elle ne lit pas. (...) Il n'y a aucun livre à la maison à part ceux d'Ashan, et elle ne possède ni ordinateur ni tablette, seulement un téléphone portable basique. Ashan a des jouets (type Logo, Playmobil, puzzle) qui lui ont été donnés, et que sa mère a rassemblés dans une boîte, mais sa chambre est trop petite pour qu'il puisse y jouer facilement. On leur a aussi donné des jeux de société, mais Kalyani dit qu'elle ne les comprend pas elle-même.

Ashan a un comportement parfois difficilement maîtrisable et n'est pas très sensible à l'autorité. Par exemple, lors de la fête de soutien aux familles sans logement qui se déroule dans le gymnase, l'enquêtrice voit que les enfants sont en train de s'amuser avec les cordes à grimper. Ashan monte aux cordes en passant devant les autres enfants. Il se balance, les bouscule et les fait tomber sans y prêter attention. A un moment, sa mère le voit et vient le gronder, mais cela ne l'arrête pas.

Ashan est donc beaucoup plus désinhibé que des enfants ayant vécu des situations familiales plus classiques et ayant été protégés par un environnement séparant le monde des adultes de ceux des enfants. Il accompagne par exemple régulièrement sa mère à toutes les réunions du comité de soutien des familles sans logement. Il (...) ne vit pas dans son quotidien familial des expériences préparant son entrée et son autonomie dans le monde scolaire. Depuis le début de sa scolarité, le problème principal d'Ashan réside dans son comportement agressif et conflictuel avec les autres enfants. (...) "La seule copine qui vraiment arrive à le canaliser, c'est Flavia, la petite là". (...) La maîtresse précise que son problème de comportement n'est pas un problème à l'égard des adultes, mais à l'égard des autres enfants.

L'école publique d'Ashan est située dans un quartier éloigné de leur lieu d'habitation, au centre de Lille. C'est une école ancienne, mais en bon état, près d'un petit parc ; elle est fréquentée par une population socialement assez mêlée. (...) Voyant qu'il n'avance pas son travail, l'ATSEM le menace de le priver de récréation. Il ne fait néanmoins pas le travail qui est attendu et, au lieu de découper les vignettes, il découpe des bandelettes de papier et les redécoupe pour en faire des confettis. Il baille, reste distrait, avec le regard dans le vague. Puis il reprend son travail très doucement. Il se fait disputer par l'ATSEM pour avoir pris les vignettes d'une camarade.

L'ATSEM de la classe d'Ashan, qui est à côté, ajoute en soupirant : "C'est un cauchemar, celui-là". pendant cette discussion, Ashan est tout près et entend ce que les ATSEM disent. (...) Son visage est impassible, habitué à ce qu'on parle de lui ainsi. Au moment où les enfants continuent de s'habiller pour descendre en récréation, il se dispute avec un élève. Il se bat avec lui, puis va se plaindre à la maîtresse de son camarade.

Ashan fait partie des enfants les plus en difficulté, qui ne font rien par eux-mêmes et qui ont constamment besoin de l'attention et de la sollicitation de l'enseignante pour se mettre au travail, même si, paradoxalement, il est perçu par son enseignante actuelle comme

un enfant "très intelligent" et même "brillant" mais qui ne parvient pas à montrer ses capacités.

La maîtresse de petite et de moyenne sections observe une analogie de comportements entre Ashan et sa mère. Une semblable passivité qui donne l'impression qu'ils sont comme absents, ou sans énergie, et qui est caractéristique de leur façon d'être avec les autres. (...) Ce qui est le produit d'une longue histoire de soucis et d'expériences douloureuses pour la mère est transmis à la génération suivante par l'effet de l'imitation interactionnelle (absences ou décrochages mentaux, rêveries, passivité, etc.).

La maîtresse explique aussi qu'elle s'est rendu compte que cela ne servait à rien de s'énerver avec lui, car il ne travaille pas plus et se bloque rapidement : "Tu vois ce matin, je suis restée avec lui tout le long de son travail sans m'énerver, en restant calme et plus je suis calme plus il s'y met, alors que quand des fois je lui mets la pression, c'est pas la peine quoi." (...) Même en mathématiques, où il est perçu comme comprenant les exercices, il en fait toujours moins que les autres. par exemple, s'il faut enfiler des perles sur un bracelet selon un algorithme donné, il montre qu'il a compris mais en mettra trois fois moins qu'eux.

La situation d'Ashan est proche de celle que vivent nombre d'enfants de migrants, caractérisée par le cumul d'une série de handicaps ou de propriétés négatives. La vie des familles de migrants les plus pauvres, comme celle de Kalyani et de son fils, ressemble, sur un grand nombre de points, à celle des familles appartenant aux fractions inférieures des classes populaires non migrantes (manque de moyens économiques et matériels, soucis permanents pour assurer la survie économique, difficulté à se projeter dans l'avenir, distance culturelle à l'égard des formes scolaires de la vie, d'autorité, d'apprentissage des savoirs, etc). Mais à la misère de condition s'ajoute une misère de migration tant la vie est alourdie par tout un ensemble de difficultés propres à la trajectoire et aux conditions de vie des migrants : problème de logement, de papiers, absence de reconnaissance des diplômes quand ils existent, non-maîtrise de la langue, perte de nombreux appuis familiaux et amicaux, isolement relatif, etc.

L'on mesure tout particulièrement, dans le cas d'Asham comme dans bien d'autres cas, le rôle déterminant d'une école maternelle attentive et solidaire, de structures publiques telles que les centres médico-psychologiques et d'un réseau d'entraide militant et associatif efficace (Croix-Rouge, Cimade, Médecins du monde, parents d'élèves engagés, etc.) pour éviter que n'adviennent les pires catastrophes économiques, psychologiques, sociales, sanitaires et scolaires.

3 - Balkis : dormir dans une voiture devant l'école (Claire Piluso et Gaële Henri-Panabière)

Balkis. quatre ans et onze mois quand elle entre en grande section de maternelle. Née en octobre 2010, la fillette est la benjamine d'une fratrie de quatre enfants. (..;) La famille, d'origine algérienne, a quitté l'Espagne pour la France, plus précisément pour un quartier au

centre de Lille, en juin 2015, peu de temps avant le début de l'enquête. A la rentrée scolaire, cela fait un mois et demi que Balkis, Chafika, Akram, Fahim et leur père Marwan dorment dans une voiture garée devant l'école. Sa mère, Hachima, est alors repartie en Espagne.

Une voiture propre de l'extérieur, encombrée et malodorante à l'intérieur. (...) Il y a énormément d'affaires dans l'habitacle et le coffre est rempli jusqu'au plafond, si bien qu'on ne peut rien voir dans le rétroviseur en conduisant. Assis sur la banquette arrière, il est impossible d'étendre ses jambes car il y a des affaires rangées par terre qui remontent jusqu'au niveau de l'assise du siège. Durant le trajet pour l'accompagner au collège, Fahim n'a pas d'autre possibilité que de s'asseoir en tailleur.

Cette odeur, qui ressemble à celles des personnes sans domicile fixe que l'on peut croiser dans les villes, donne la nausée à l'enquêtrice qui n'y est pas habituée. Si l'intérieur de la voiture sent mauvais, elle est un espace et une ressource matérielle que Marwan protège et dont il prend soin. Sans elle, ses enfants et lui seraient obligés de dormir dans la rue et ne pourraient pas garder les affaires avec lesquelles ils sont partis d'Espagne.

Quand l'école a été au courant de leur situation, elle a bénéficié de l'aide de comités de soutien (notamment l'un d'entre eux, composé en partie d'enseignants et de parents d'élèves de l'école) et de personnes rencontrées dans le quartier. Ainsi, un habitant de la rue dans laquelle Marwan se gare, s'étant rendu compte de la situation, lui a proposé quand il commençait à faire froid de venir passer une nuit dans son salon sur un matelas gonflable. Durant deux semaines de vacances scolaires, une personne faisant partie du comité de soutien a prêté son logement à la famille. Certains week-ends, la famille est hébergée chez des personnes du comité de soutien lié à l'école. En novembre, alors que débute le plan froid, la famille dort toujours dehors. Les comités de soutien se réunissent et décident d'occuper le gymnase. la famille y dormira une nuit. A la suite de cette occupation, la famille est hébergée dans un hôtel où ils doivent renouveler le contrat toutes les deux semaines. Ensuite, un logement d'urgence leur est attribué.

"Vivre" à cinq dans une voiture implique une série de problèmes qui prennent le pas sur tout. La rue, proche du centre-ville, dans laquelle se trouve l'école est étroite. Les places sont régulièrement occupées par les résidents du quartier et elles sont toutes payantes. Cela oblige Marwan à porter une attention particulière au temps de stationnement qui devient une contrainte temporelle venant se superposer à celles de l'école et des institutions d'aide. (...) Durant la journée, Marwan doit surveiller l'heure à laquelle il doit renouveler son ticket de parcmètre, ou bien il reste dans la voiture pour éviter les frais. Marwan a parfois dû négocier avec la police pour ne pas avoir l'amende, car, comme il dit : "je peux pas payer tous les jours c'est sûr... j'peux pas."

Les journées de la famille sont faites d'une attention permanente et épuisante à des détails de la vie qui passeraient inaperçus si elle avait un logement. Etre sans ressources nécessite une grande organisation étant donné la multiplicité des contraintes et des logiques temporelles. Dans la situation de cette famille sans domicile, c'est particulièrement le cas des

besoins physiologiques qui ne peuvent pas être tous satisfaits. Lorsque l'on vit dans un lieu où il n'y a pas l'eau courante, où il n'est pas possible de se protéger de la lumière et de la nuit, et où les conditions matérielles d'existence exposent au froid ainsi qu'à l'impossibilité de dormir dans une position confortable, manger, boire, s'habiller, se laver, aux toilettes, avoir chaud n'a rien d'évident. (...) Les difficultés d'accès à l'eau courante ainsi qu'à des lieux privés qui permettraient le soin du corps et un travail de l'apparence viennent contrarier les normes d'hygiène corporelles de Marwan pour qui la présentation de soi est un signe de respectabilité.

Cela fait plus de dix ans que Marwan vit en Espagne (il a environ 30 ans) lorsqu'il rencontre Hachima avec qui il se marie. Egalement née en Algérie (au début des années 1980), elle est issue d'une famille très dotée culturellement : son père est gynécologue, sa mère professeure de français. L'un des grands-pères était directeur de banque, l'autre patron d'hôtel, les grands-mères n'exerçaient pas d'activité professionnelle. Lors des années noires (les années 1990 en Algérie sont marquées par des attentats et une lutte de pouvoir entre l'armée algérienne et la branche armée de l'islam politique), menacée par des "terroristes", toute sa famille quitte l'Algérie pour l'Espagne. A l'époque âgée d'une quinzaine d'années, Hachima est scolarisée au lycée. Marwan la décrit comme étant alors une très bonne élève, souvent première de sa classe (...) mais ne parvient pas à décrocher le baccalauréat. D'après son mari, elle avait trop de difficultés avec la langue espagnole.

La grande surface qui employait Hachima a fermé, ce qui est un coup dur : "Elle est chef, de responsable dans un centre commercial et ensuite c'est bloqué tout ça et c'est terminé...", mais Marwan semble être sans emploi depuis déjà longtemps. Il raconte en effet s'être beaucoup occupé de ses enfants depuis la naissance de Balkis.

Il faut noter ici que Marwan pleure à plusieurs reprises durant les entretiens lorsqu'il aborde les conditions de vie auxquelles ses enfants sont confrontés. Le désespoir qu'exprime alors le père de ne pouvoir faire plaisir à ses enfants est le pendant des frustrations qu'accumule Balkis au fil de son expérience.

En début d'année scolaire, Balkis prend fréquemment des objets et les goûters qui ne lui appartiennent pas dans les sacs de ses camarades de classe. Ces vols inquiètent la directrice et l'institutrice ; elles les perçoivent aussi comme le signe que Balkis va mal. Marwan interprète ces actes comme le fruit des changements des conditions de vie et du manque de nourriture.

Les nombreux rendez-vous et les démarches administratives, du fait de leur multiplicité, pèsent fortement sur l'organisation temporelle familiale. Il arrive même assez souvent qu'ils interfèrent avec les cadres éducatifs que Marwan tente de conserver. Les institutions d'assistance sociale auxquelles il a affaire sont multiples et fonctionnent selon des logiques temporelles différentes. Parmi ses interlocuteurs, il y a l'assistante sociale de l'école, l'assistante sociale de la ville, les services de la mairie, le CCAS, les foyers d'accueil et

d'hébergement, le 115, l'école, le comité de soutien, une association militante contre la précarité, Pôle emploi...

Dans la situation de Marwan, en plus de devoir rendre des comptes régulièrement (concernant sa recherche d'un emploi en particulier) et de subir des discours culpabilisants, les relations avec les institutions d'aide peuvent perturber le cadre temporel de sa famille, en remettant à plus tard les jeux des enfants sur les quais, leurs devoirs, la possibilité de faire des dessins, voire leur repos. Ainsi, soumise au temps des institutions dont ils dépendent pour améliorer leurs conditions de vie, la famille se trouve dépossédée du sien.

Au moment de l'enquête, neuf autres familles sont également en situation de grande précarité. Quelques semaines après l'arrivée de Balkis dans l'école, la directrice met en place des douches pour elle et ses aînés tous les jours de la semaine à 18 heures, car la fillette est repoussée par ses camarades de classe à cause de son odeur. La directrice ouvre le "lieu d'accueil" à destination des parents tous les matins pour que les enfants puissent prendre un petit-déjeuner avant d'aller en classe. Des collectes de vêtements et de nourriture sont régulièrement organisées. La famille de Balkis en bénéficie, ce qui leur permet notamment d'avoir des vêtements d'hiver.

La directrice propose à Marwan de ranger une partie des affaires de la famille dans des armoires du lieu accueil parents afin de désencombrer leur voiture. En mars, une récupération de meubles est organisée, dont l'un est mis de côté pour Marwan. Ce meuble sera installé dans l'hébergement d'urgence obtenu grâce à la mobilisation collective autour de l'occupation du gymnase au mois de novembre.

Des enseignants et enseignantes des écoles maternelles et primaires ont créé un comité de soutien pour protester contre le fait que des enfants qu'elles ont en cours dorment la nuit dans la rue. Ils ont tout d'abord lancé des appels pour que des logements soient prêtés. Ainsi, un professeur du collège laisse sa maison avec un jardin à la famille de Marwan pendant les vacances d'automne. Pendant trois semaines, la famille dort ensuite, chez d'autres familles accueillantes de l'école. Le comité de soutien obtient un rendez-vous avec le préfet, mais le 2 novembre, au commencement du "plan froid", plusieurs sont toujours dehors. Une semaine après, le comité décide d'occuper le gymnase de l'école. La police est envoyée sur place. Le soir même, des élus font pression sur le maire pour trouver une solution d'hébergement. L'école apprend alors que les familles se sont vu affecter des solutions d'hébergement d'urgence.

Devant ces engagements et les moyens déployés notamment pour sa famille, Marwan se sent à la fois reconnaissant et gêné, car il n'aime pas déranger les enseignants. (...) La directrice souligne : "C'est nous qui avons tout proposé. Il a rien demandé. Il est arrivé au début, il m'a tout de suite dit qu'il dormait dans la voiture. Mais il a rien demandé . (...) C'est nous qui l'avons tout mis en place, il a jamais rien demandé (silence)".

Mais la "remise de soi", cette forme de docilité face à l'institution dont fait preuve Marwan, si elle est en partie appréciée, peut être interprétée parfois comme de l'hypocrisie, notamment par l'enseignante de Balkis : "Parce que quand il est arrivé, y'avait pas la maman, il en faisait trop et "Merci" par-ci, "Merci" par-là et à se courber comme ça, moi je l'ai toujours senti très faux ce type..." La sincérité de Marwan est d'autant plus mise en doute que sa situation est très atypique au sens où il est un père seul qui s'occupe de ses enfants, alors que les autres familles monoparentales précaires de l'école sont représentées par des mères isolées. On peut supposer que si son épouse était restée avec ses enfants en France tandis que lui-même serait reparti en Espagne, la situation aurait paru moins suspecte à ses interlocuteurs.

Lors de la journée d'observation, l'enquêtrice constate que l'enseignante reprend souvent Balkis sur un ton agacé peu employé avec d'autres élèves, qu'elle lui parle d'autres fois avec un certain détachement, sans la regarder. C'est donc dans un contexte relationnel relativement tendu que se déploie le comportement scolaire de Balkis. (...) "Elle était pas du tout élève. Elle comprenait rien. Elle avait... elle a... elle répondait à aucune règle, aucune consigne. C'était un peu n'importe quoi au début". Eloignée du modèle attendu de l'élève, son enseignante la renvoie même à ce moment-là à une forme de sauvagerie : "Elle faisait penser un peu à l'enfant sauvage".

On attend d'elle des signes de retenue comportementale et d'altruisme, et les attitudes contraires renforcent l'incompréhension, comme cela peut être déduit de l'expression "garçon manqué" que l'enseignante emploie pour la décrire : "Elle est assez, assez brute donc je suis souvent obligée de lui dire de se calmer, parce que... Bon des fois souvent, elle cherche la bagarre avec Ashan, elle fait tomber les copines. Elle prend des écharpes des copines pour s'en servir comme lasso".

Les exercices langagiers sont clairement ressentis par Balkis comme une situation d'évaluation dont elle semble anticiper une issue négative, étant habituée à être souvent reprise sur sa manière de parler. Durant la totalité du dispositif, elle se montre très intimidée et ne regarde jamais directement l'enquêtrice, à qui elle a pu pourtant s'adresser antérieurement.

Plusieurs facteurs concordent pour entraver les conditions d'une scolarisation réussie de Balkis. Le déracinement récent d'Espagne, lié à la difficulté des parents à trouver un emploi, a entraîné la perte d'un logement et de la vie relativement réglée en présence des deux parents. En France, l'absence de revenus et les incertitudes à obtenir puis à garder un logement stable impliquent le manque de place pour travailler, de confort pour dormir et manger de manière satisfaisante (et être en forme à l'école), de solutions pour se laver (afin de ne pas être repoussée par ses camarades). A ces conditions d'existence dégradées s'ajoute la faible maîtrise du français par le père. Tous ces éléments sont autant d'obstacles et de handicaps qui s'accumulent pour Balkis. la question du logement revient, pendant

toute l'enquête, comme le problème clé qui permettrait, en se résolvant, d'apporter une stabilité à la famille.

Cependant, les efforts du père à l'égard de la langue, notamment quand il encourage ses enfants à inventorier quotidiennement les nouveaux mots appris, semblent avoir favorisé chez Balkis la construction d'un certain terrain réflexif au langage. L'importance de ces apprentissages ainsi que la fréquence des situations d'invalidation de sa manière de parler expliquent aussi la tension qu'elle ressent, ses hésitations à répondre, son attitude de retrait par moments et sans doute son quasi-mutisme lors des premiers mois de son année scolaire.

Bien qu'aidée par un réseau associatif fortement mobilisé et efficace, la famille reste confrontée à une situation de pauvreté, à laquelle s'ajoutent suspicions et contraintes institutionnelles (matérielles et symboliques) récurrentes.

4 - Ilyes : la vie fragile (Martine Court)

Ilyes a 4 ans et dix mois lors de son entrée en grande section en septembre 2015. Il est l'ainé d'une fratrie de deux enfants. sa sœur Fatine est en petite section dans la même école que lui. Debora, sa mère, a 28 ans, et est employée à mi-temps dans un fast-food halal. Mehdi, son père, a 40 ans et est au chômage depuis cinq ans. Il a été agent de sécurité pendant une quinzaine d'années. La famille habite une banlieue paupérisée de Lyon. Les enfants sont scolarisés dans une école qui n'est pas celle de leur secteur, mais qui accueille néanmoins une population très défavorisée : la majorité des parents d'élèves de l'établissement sont immigrés ou issus de l'immigration (dans la classe d'Ilyes, 23 élèves sur 27 sont dans ce cas).

Debora porte un voile noir qui lui couvre les cheveux et le cou. Chez l'un comme chez l'autre, cette pratique religieuse "intensive" est toutefois relativement récente. Mehdi prie quotidiennement depuis leur pèlerinage à La Mecque en 2014 et Debora pour le voile depuis la même date.

Debora se décrit quant à elle comme une élève docile, "discrète" et jamais punie, mais "pas forte à l'école" et n'ayant jamais cherché à "être le *number one*". Après une scolarité primaire heureuse, elle a commencé à éprouver des difficultés en 6^e. Elle a été orientée en filière professionnelle en fin de collège et a obtenu un CAP d'orthopédiste après un redoublement. Ensuite, elle n'a pas suivi d'autres formations et n'a, notamment, pas passé le permis de conduire.

Au moment de l'enquête, elle est embauchée en CDI et travaille à mi-temps. Elle se présente comme "responsable" de l'équipe de salariés et explique qu'elle gère différentes tâches : gestion des approvisionnements, tenue de la caisse, organisation du travail des employés.

Le père d'Ilyes, Mehdi, a 40 ans. né en Algérie de parents algériens, il vit en France depuis l'adolescence. Son père, venu en France au début des années 1990, est mort en 2005 ou 2006. Ni Debora ni lui ne savent quel était son métier. (...) Au moment où je le rencontre, il est au chômage depuis presque cinq ans. Le dimanche, il travaille avec un ami sur un marché aux puces. D'après Michel - un ami proche de la famille que j'ai interviewé en tant que personne significative pour Ilyes -, le revenu mensuel de Mehdi s'élève à 400 euros (...) auxquels s'ajoute un peu d'argent issu de petites combines (Mehdi vend notamment au noir des billets d'entrée au stade de Lyon qu'il se procure gratuitement).

Le salaire mensuel de Debora, qui ne doit guère être plus élevé que le Smic - à mi-temps - peut être estimé à environ 600 euros. Debora perçoit par ailleurs 130 d'allocations familiales et 410 euros d'aide au logement. Le revenu mensuel global du couple s'élève donc à un peu plus de 1500 euros, ce qui, pour une famille avec deux enfants, est nettement inférieur au seuil de pauvreté. (...) Quant à Debora, si elle venait à perdre son travail, il lui serait assurément difficile d'en retrouver un, son niveau de diplômes et le fait qu'elle n'a pas le permis de conduire, conjugués à sa volonté de porter son voile sur son lieu de travail, limitant fortement ses possibilités d'embauche.

Mehdi est (...) propriétaire d'un appartement de 32 m² situé dans une commune voisine qu'il a acquis à l'époque où il était agent de sécurité et où la famille a un temps habité. Loué à l'un de ses frères qui ne paie pas toujours son loyer alors que Mehdi doit lui-même rembourser l'emprunt qui lui a permis de l'acheter, ce bien immobilier est surtout une charge au moment de l'enquête, mais sur le long terme il constitue une petite richesse pour le couple - en cas de coup dur, sa revente fournirait un revenu de quelques dizaines de milliers d'euros.

Michel a 60 ans (...). Après le mariage de Mehdi avec Debora, Michel est devenu un ami du couple et il a développé une grande affection pour Ilyes et Fatine. Lui-même célibataire et homosexuel, n'a pas d'enfants. (...) Etant fonctionnaire depuis vingt-cinq ans et propriétaire de son logement, il est mieux doté que Debora et Mehdi sur le plan économique et donne fréquemment au couple de petites sommes d'argent, l'aide à payer des séjours de vacances ou des sorties pour les enfants, a ouvert deux comptes d'épargne aux noms d'Ilyes et Fatine qu'il alimente de façon régulière et conséquente, fait très souvent des cadeaux à ces derniers (jouets, vêtements, matériel scolaire, etc.) et a rédigé un testament en faveur des deux enfants.

Il a par exemple conseillé à Debora d'inscrire Ilyes à la piscine, en dépit du coût de cette activité ; il l'invite également à limiter le temps de télévision des enfants ou à leur faire manger davantage de fruits et légumes. Enfin, Michel joue un rôle important dans la socialisation d'Ilyes dans la mesure où, titulaire du bac, il constitue pour lui un exemple de réussite scolaire et sociale.

La deuxième personne qui constitue une ressource pour la famille est Anne, l'institutrice de grande section d'Ilyes. Agée de 59 ans, Anne enseigne dans cette école

maternelle depuis plus de vingt ans. Elle a eu Debora comme élève quand celle-ci était enfant, elle a travaillé avec sa mère et avec la mère de Mehdi pendant plusieurs années lorsque celles-ci étaient mamans relais, et elle connaît donc bien les deux familles. Au moment de l'enquête, Anne et Debora sont des relations chaleureuses, elles s'appellent par leurs prénoms et se tutoient.

Je n'ai en revanche pas pu interviewer Mehdi. Debora, Michel et Anne le décrivent tous les trois comme un homme taciturne, qui n'aime pas beaucoup parler et qui est notamment peu rompu au discours sur soi. Debora, en revanche, s'est montrée très chaleureuse et accueillante.

Ilyes possède peu de jeux en général et quasiment aucun jeu éducatif. Invitée à faire la liste de ceux auxquels il joue le plus souvent, sa mère cite un pistolet en plastique, un ballon, des figurines d'animaux et une console Wii. Ilyes n'a en revanche pas de jeu de construction et pas de lego. Il possède un seul puzzle et un seul jeu de société (une variante de la pêche à la ligne en version jeu de plateau) qu'il n'utilise jamais, sa mère l'ayant confisqué lors d'une dispute entre les enfants lors de la première partie.

Debora est assez démunie pour choisir ces jeux ; elle dit les sélectionner "au hasard", en tapant "jeux éducatifs" dans un moteur de recherche, puis en retenant les applications les plus populaires. ceux qu'elle télécharge sont pour la plupart trop faciles pour Ilyes. Elle mentionne par exemple des jeux de reconnaissance de couleurs, de fruits ou de lettres.

Debora et Mehdi organisent (...) des sorties dans des lieux culturels tout à fait légitimes scolairement. dans les derniers mois, ils sont allés deux fois au zoo et autant dans un musée d'histoire naturelle avec leurs enfants. Debora va à la bibliothèque municipale avec eux tous les quinze jours. La famille a également participé à différentes reprises aux visites organisées lors des journées du patrimoine, dont une fois dans une ville voisine en profitant de la gratuité du train ce jour-là. Enfin, Mehdi a emmené ses enfants voir une exposition artistique où Fatine était allée avec sa classe peu de temps auparavant et dont elle avait parlé à ses parents.

Ce mélange entre désir de faire plaisir aux enfants - voire de les gâter - et préoccupations pédagogiques se retrouve dans les moments de vacances. Depuis trois ans, la famille passe chaque année une semaine dans les Alpes au mois d'août, en louant un petit appartement à prix réduit (150 euros pour la semaine) grâce à un ancien collègue de Mehdi qui continue à le faire bénéficier des avantages de son ancien comité d'entreprise.

Pour Mehdi comme pour Debora, faire faire du sport à leur fils n'a rien d'une évidence. Ni l'un ni l'autre n'ont pratiqué ce type d'activités quand ils étaient enfants. (...) la décision de faire faire du sport à Ilyes peut être vue comme un signe de plus de l'adhésion de Mehdi et surtout de Debora aux normes éducatives des classes moyennes, et de la mobilisation du couple autour de l'éducation de ses enfants. De fait, Debora est visiblement fière que son fils prenne ces cours de natation. (...) Michel (...) : "Dans des zones comme ça,

sensibles, évidemment, m'explique-t-il, (Ilyes) va rencontrer des gens qui vont l'entraîner, des gens qui vont... vous savez, les gosses comme ils tournent, surtout dans ces milieux-là, qui sont très influençables. (...) Voilà il faut surveiller qu'il fume pas, qu'il se drogue pas, (surveiller) surtout les fréquentations."

Les lectures des parents d'Ilyes sont peu nombreuses et presque exclusivement centrées sur leur pratique religieuse. Mehdi ne lit aucun livre à part le Coran, et s'il consulte parfois le journal local en version gratuite sur Internet, il n'achète jamais de journaux. Quant à Debora, elle lisait régulièrement *Gazelle* et des magazines de type *Parents* quand elle avait une vingtaine d'années, mais elle a complètement cessé ce type de lectures depuis la naissance de ses enfants. Au moment de l'enquête, elle lit essentiellement ce qu'elle nomme des "livres religieux" et le fait exclusivement le soir avant de s'endormir : "C'est des explications, voilà, comment se comporter bien, avoir un bon comportement avec son mari." Elle lit également parfois des articles sur "l'actualité" qu'elle trouve sur internet, mais jamais de journaux ni de magazines.

Ilyes a donc rarement - voire jamais - l'occasion de voir ses parents lire des imprimés. Il n'est pas non plus exposé à l'exemple d'adultes lecteurs dans les autres moments de sa vie hors école, ni chez ses grands-mères, ni chez Michel.

Ilyes est décrit par tous les adultes de son entourage (Debora, Anne et Michel) comme un enfant "bavard", qui est très à l'aise à l'oral. Pendant ma journée d'observation à l'école, il me sollicite effectivement à de nombreuses reprises pour me raconter des choses et il le fait chaque fois sans aucune timidité. D'après sa mère, il est également très à l'aise pour parler au médecin.

La langue qu'Ilyes entend dans sa famille est souvent incorrecte du point de vue scolaire. Sa mère fait souvent des confusions de vocabulaire ("Je suis partie" pour "Je suis allée", "comparaître" pour "comparer", etc.), ainsi que des erreurs de syntaxe, notamment dans la conjugaison des verbes ("Quand mon chômage il est fini, je suis partie faire une demande à la Caf", "Si la dame m'avait pas dit, je saurais pas", etc.). D'après Anne, ses grands-mères font elles aussi souvent des fautes de syntaxe et mélangent volontiers des expressions locales, des termes d'arabe et des expressions françaises.

Pendant ma journée d'observation à l'école, je l'entends ainsi à de nombreuses reprises faire des fautes de langue, qui sont souvent les mêmes que celles de sa mère : une confusion entre "partir", "aller" et "venir", des erreurs dans la conjugaison des verbes ou sur le genre et le nombre des noms et des personnes. (...) Pour son enseignante, ces fautes de langue constituent un problème mineur dans la mesure où Ilyes parle beaucoup à l'école et peut donc bénéficier de corrections régulières de la part des enseignants et enseignantes.

En matière de régulation des conduites enfantines, Debora n'a pas véritablement fait sien la norme de gouvernement par la parole qui prévaut au sein des classes moyennes et supérieures. certes, elle réprime les punitions physiques et, de son point de vue, Mehdi y

recourt de façon trop systématique : "Mon mari, il sait pas gronder. (...) Lui, immédiatement il va taper sur les fesses", et Debora leur préfère pour sa part des formes de régulation typiquement scolaires : lorsque Ilyes fait des bêtises, elle le met "au piquet" dans le couloir. mais Debora n'a pas pour autant comme habitude d'expliquer aux enfants le sens des demandes ou des interdits parentaux ; elle n'est pas disposée non plus à discuter de ces injonctions avec eux et elle met même un point d'honneur à se faire obéir sans contestation.

A l'examen, il apparaît toutefois que Debora adresse assez peu de demandes et d'interdits à Ilyes en comparaison avec ce qui s'observe dans les familles de classes moyennes et supérieures. Deux conduites font, semble-t-il, objet de règles appliquées de manière intangible : d'une part, Ilyes doit être couché avant 20 heures les soirs de semaine ; d'autre part, il ne doit pas frapper sa sœur. Debora a le souvenir douloureux d'avoir souvent été "tapée" par l'un de ses frères quand elle était elle-même enfant et elle se montre particulièrement inflexible sur ce point. Mais au-delà de ces deux conduites, peu d'obligations pèsent sur Ilyes au quotidien. Le jeune garçon peut ainsi jouer aux jeux vidéo sans restriction temporelle.

Le jour de ma première visite à l'école, j'entends (...) Debora expliquer à Anne qu'elle peine à se faire obéir par Ilyes au quotidien et qu'elle ne comprend pas pourquoi celui-ci est si peu docile à la maison alors qu'il ne pose aucun problème de discipline à l'école. Ce à quoi Anne lui répond avec douceur : "C'est parce que tu lui passes tout". (..) N'étant pas mis en demeure de contrôler ses cris, ses pleurs et éventuellement ses coups quand il est en colère, Ilyes n'apprend ni à exercer ce contrôle ni à percevoir ce comportement comme illégitime, et ses crises prennent parfois une forme particulièrement spectaculaire.

Comme on l'a indiqué plus haut, Debora a des liens anciens et étroits avec l'école maternelle où sont scolarisés ses enfants. (...) Dans ce contexte, il n'est pas étonnant de constater qu'Ilyes "adore" l'école, que son entrée en petite section s'est "très bien passée", et qu'"il s'est adapté très très bien". En grande section, Anne le décrit comme un élève "adorable", qui éprouve manifestement une grande affection pour son enseignante.

Debora exerce peu de contraintes sur son fils en matière d'alimentation. la consommation de Kinder n'est ainsi encadrée par aucune règle précise : "C'est qu'il a envie de manger. pas toute la journée, mais voilà". (...) En revanche, lorsque Ilyes réclame un biberon dans la journée, elle refuse. (...) Quand il arrive, rarement, qu'il n'aime pas ce que sa mère a cuisiné, Ilyes réclame un autre plat, mais sa mère refuse de le préparer. (...) Comme Debora n'entend pas non plus "se battre" pour faire manger son fils, elle l'envoie au lit sans dîner. (...) cette fermeté affichée semble toutefois moins forte que dans la description qu'en fait la jeune femme. dans ces moments-là, Debora tolère en effet qu'Ilyes dîne d'un morceau de fromage avec du pain ou (...) que son mari apporte à Ilyes une petite assiette avec des choses qu'il aime dans son lit.

Debora accorde une grande importance à l'apparence de son fils. Côté au quotidien des garçons de milieux très défavorisés, y compris au sein de sa propre famille, elle

ne souhaite pas qu'Ilyes leur ressemble, et travaille de différentes façons à lui faire un corps qui se distingue d'eux. (...) Elle se félicite ainsi qu'Ilyes ait des dents exemptes de caries. (...) De même, elle se réjouit qu'Ilyes soit svelte. (...) Sa mère lui fait porter des vêtements neufs, en s'approvisionnant au marché ou dans des grandes surfaces du type Kiabi ou Orchestra.

La religion est en revanche très présente dans la vie quotidienne d'Ilyes. Ses parents prient plusieurs fois par jour, sa mère porte un voile, et lui-même est circoncis. La famille dit en outre quelques mots de prière avant et après chaque repas et respecte les prescriptions de l'islam. D'après sa mère, Ilyes ne suit pas d'enseignement religieux. Elle dit qu'il prend des cours d'arabe à la mosquée, mais ce passage n'est pas clair, et c'est plutôt elle et Mehdi qui lui "expliquent" des choses sur la religion.

Dans la famille d'Ilyes, les croyances et les préceptes religieux font l'objet d'une transmission qui ne laisse pas une grande place au doute ou au questionnement - encore moins à la critique. L'existence du paradis, par exemple, n'est pas présentée à Ilyes comme une croyance qu'il est invité à faire sienne, mais comme une évidence à laquelle il n'est pas possible de ne pas adhérer. (...) Un jour où Ilyes a choisi à la bibliothèque un livre évoquant l'homosexualité, Debora lui a interdit de le lire en arguant du fait que "Nous on n'est pas comme ça".

L'école d'Ilyes scolarise environ 270 enfants répartis dans une dizaine de classes entre la petite et la grande section. (...) Lorsqu'il me voit, Ilyes me sourit immédiatement. Nous nous sommes rencontrés chez lui quelques semaines auparavant. (...) Pendant toute la journée, Ilyes reviendra me parler de nombreuses fois. Il viendra également me faire un câlin à trois reprises, demandera que je lui donne la main pour descendre en récréation, et m'enverra des baisers avec les mains à travers la salle de classe (...) en fin de journée.

Tout au long de la journée, il répondra (...) systématiquement à toutes les questions "fermées" posées par Anne : "Pour faire le gâteau, il faut que les mains soient... ? -Lavées". (...) Il répond en revanche rarement aux questions qui appellent une réponse plus développée et moins guidée, comme par exemple : "Qu'est-ce qu'on peut faire avec une corde à sauter et un cerceau ?" Il ne prend pas non plus la parole spontanément, c'est-à-dire en dehors d'une question posée par la maîtresse.

Après ce travail, Anne rassemble les enfants pour une lecture d'histoire à voix haute. Ilyes est très attentif. Il ne fait pas de commentaire et ne pose pas de question, mais "suit" en restant concentré de bout en bout.

La famille d'Ilyes occupe une position intermédiaire au sein des classes populaires, entre la fraction stable de ce groupe et sa fraction la plus précarisée. Si Mehdi et Debora sont très peu dotés en capitaux économique, scolaire et culturel, ils possèdent en effet quand même un certain nombre de ressources. (...) Ilyes aime aller à l'école, il s'y comporte de manière exemplaire et il éprouve un intérêt manifeste pour les savoirs qui y sont enseignés.

A l'examen, ces ressources dont disposent les parents d'Ilyes apparaissent toutefois comme des ressources fragiles. En dépit de son CDI, Debora reste en effet vulnérable sur le plan professionnel. Exerçant un emploi non qualifié dans un secteur économique où l'offre de main-d'œuvre est pléthorique, elle peut aisément faire l'objet d'un licenciement ; elle souffre en outre d'une sciatique douloureuse qui la contraint à prendre régulièrement des anti-inflammatoires et qui pourrait, à terme, l'obliger à quitter cet emploi.

Debora et Mehdi ne veulent pas que leur ami parle de son homosexualité à leurs enfants, alors que lui ne souhaite pas leur cacher cet aspect de son existence. Enfin, les relations entre Anne et Debora sont nécessairement appelées à devenir moins fréquentes dans deux ou trois ans, à la fois parce que Fatine aura terminé sa scolarité maternelle et parce que Anne approche de l'âge de la retraite.

5 - Zélie : trop petite pour faire le jeu des grands (Fanny Renard et Charlotte Moquet)

Zélie a 5 ans et un mois quand elle entre en grande section de maternelle dans le même groupe scolaire que son frère aîné, Antoine, âgé de 8 ans et scolarisé en CE2. Fille d'un chauffeur-livreur et d'une assistante médico-administrative, Zélie réside avec son père et sa mère dans une commune du Cher de 2000 habitants.

Les parents de Zélie, Marie et Cyril, ont grandi dans la même commune de près de 1400 habitants, située à quinze kilomètres de Bourges. Après s'être perdus de vue le temps de leur formation, ils se sont retrouvés et mis en couple quand ils avaient respectivement 18 et 21 ans. (...) sans apport parental, ils achètent en 2006 un pavillon dans un lotissement en zone périurbaine où le prix du foncier a moins augmenté qu'ailleurs. Ils s'établissent à proximité de leur commune d'origine, comme de celles de leurs grands-parents ou du frère de Marie.

Pacsés, Marie et Cyril sont devenus propriétaires avant d'avoir trente ans et d'être parents (Antoine naît en 2008). Cette stabilisation résidentielle et familiale précède la stabilisation professionnelle du couple. Au moment de l'enquête, le ménage gagne environ 3000 euros par mois sur lesquels ils remboursent l'emprunt de leur maison.

Agée de 35 ans, Marie est rattachée depuis trois ans à la fonction publique hospitalière et travaille comme assistante médico-administrative dans un service gériatrique du CHU. Elle a des horaires de bureau et bénéficie d'un temps partiel (80%) qu'elle apprécie pour pouvoir s'occuper de ses enfants et de la maison.

Cyril a 38 ans. Il y a deux ans, il a signé un CDI à temps plein comme chauffeur-livreur. Il transporte, sur des chantiers, des matériaux de construction de maison. Depuis deux ans également, il est sapeur-pompier volontaire dans une caserne proche du domicile, située dans la commune des arrière-grands-parents de Zélie. (...) Dès la scolarité d'Antoine, Cyril s'est investi dans l'association des parents d'élèves, au départ même comme membre du

bureau. par ce biais, les parents de Zélie ont noué des relations d'amitié avec le voisinage et des liens forts avec les enseignants de maternelle (notamment l'instituteur de petite section) qui louent leur implication dans l'école.

Le père de Marie est à la retraite depuis six mois, après avoir travaillé comme fraiseur chez Dassault Aviation depuis l'âge de 22 ans (CAP fraiseur). Il possède une résidence secondaire dans le Limousin où la famille se rend fréquemment (...). il voit plus régulièrement ses petits-enfants, ce qui réjouit Marie.

Etant la benjamine, Zélie bénéficie de l'expérience parentale. Marie et Cyril semblent en effet vivre plus paisiblement leur rôle de parents et se déclarent moins "protecteurs" avec elle qu'ils ne l'ont été avec son frère. (...) En famille, Marie a lu des histoires traitant de problèmes de l'enfance pour en discuter avec Antoine. Elle et son conjoint ont souhaité modifier certaines de leurs attitudes parentales. ils veillent désormais à rassurer les enfants et à valoriser leurs initiatives.

Leur maison de plain-pied fait environ 150 m² et est entourée d'un jardin avec pelouse. (...) Marie profite de son temps partiel pour rester avec les enfants le mercredi après-midi ou pour s'occuper des tâches domestiques un autre jour de la semaine afin de garder le week-end disponible pour des temps partagés.

Marie et Cyril proposent une éducation distincte de celle reçue. Outre une adhésion relative aux normes éducatives dominantes (aspiration scolaire, bien-être et prévention) et un rejet des pratiques ascétiques subies, ils bénéficient d'une stabilité financière qui leur permet d'accroître la place, tant matérielle que symbolique, dévolue aux enfants et à leurs divertissements.

Marie et Cyril s'autorisent peu de loisirs propres. Marie sort au restaurant avec des copines deux fois par an "sans conjoint, sans enfants". Cyril partage ponctuellement des loisirs avec ses collègues pompiers (karting). S'ils s'accordent depuis peu des pratiques sportives, Marie du step et de la sophrologie, Cyril de la course à pied et du football avec les pompiers, ils s'arrangent pour que l'un des deux soit toujours présent et justifie une telle organisation par le bien-être même des enfants.

Ensuite, l'espace de la maison est largement conçu pour les enfants : outre leurs chambres individuelles, ils peuvent jouer dans la pièce à vivre, dans l'ancien garage et dans le jardin. (...) par cette abondance, ils offrent à Zélie et Antoine une enfance qu'eux-mêmes n'ont pas vécue (...). Satisfaire ou anticiper les besoins et les souhaits de leurs enfants est une priorité pour Cyril et Marie.

Malgré l'interdit sur les sucreries que Marie a connu dans son enfance, elle achète désormais des bonbons. cependant, elle veille à une consommation raisonnée (un bonbon par jour, un peu plus les jours de fête). Elle souhaite à la fois éviter la frustration, tout en évitant les excès de la gourmandise hors du contrôle parental. Marie se souvient qu'enfant,

elle mangeait des bonbons de manière déraisonnable lorsque par hasard elle en avait à disposition.

Avec le souci de préserver l'enfance et de nourrir un imaginaire spécifique plutôt que de forger un esprit critique, les parents de Zélie entretiennent les croyances en la petite souris et au Père Noël. Ils organisent ainsi une mise en scène laissant croire à son passage : miettes de gâteau et gouttes de lait sur la table.

En matière de croyance religieuse, les parents de Zélie adoptent une position également nuancée. Ils privilégient la présentation d'une pluralité de points de vue et se montrent soucieux de préserver leurs enfants. Marie et Cyril ont baptisé leurs enfants pour leur permettre de se marier à l'église alors qu'eux-mêmes ne sont pas pacsés. Ils n'envisagent pas pour l'instant de les inscrire au catéchisme (dont ils n'ont pas retenu grand-chose) mais se disent prêts à le faire si Antoine et Zélie le réclament. Ils ne développent pas de culture religieuse. Si, pour lutter contre des tabous familiaux, ils ont évoqué la mort avec leurs enfants (la maladie de la grand-mère maternelle et le suicide de l'arrière-grand-père artificier), ils ont préféré indiquer la possibilité d'une vie après la mort, en précisant que cette croyance n'était pas universelle.

Il leur arrive de parler de l'actualité politique et sont soucieux d'initier leurs enfants aux devoirs civiques en les emmenant au bureau de vote. "C'est obligatoire". "C'est un droit qu'on a, on s'est battus pour ça, donc il faut le conserver", dit Marie à ce sujet. Les parents expliquent aussi leurs choix politiques, "ils savent déjà un peu nos convictions". (..) Ni syndiqués, ni militants d'un parti politique, ils indiquent cependant une certaine vision de l'histoire qui met l'accent sur la conquête des droits par le combat, la résistance à la "droite, extrême droite", et se montrent respectueux des institutions politiques, si ce n'est des hommes : "On est un peu écœurés de tout ça (...) Si (les candidats) sont pas pourris avant, ils le sont après de toute façon (...). On ira voter quand même" (Marie).

Les enfants sont plus habitués à l'exercice d'une contrainte extérieure souple qu'à une forme d'autocontrôle. Le matin, Zélie fait l'objet d'un guidage maternel doux pour émerger progressivement et prendre son petit-déjeuner. "Je reviens plusieurs fois, Zélie tu commences à manger", raconte sa mère. (...) L'apprentissage de la participation aux tâches domestiques s'inscrit dans le même type de contrôle extérieur souple. Les parents de Zélie sollicitent les enfants pour débarrasser ou mettre la table afin qu'ils apprennent les gestes du quotidien et participent à l'effort collectif.

En matière de programmes télévisuels, les parents de Zélie exercent un contrôle extérieur relatif. Ils déprécient certains programmes, comme *Oggy et les cafards*, qu'ils jugent "bébêtes". (...) Pourtant la surveillance parentale n'étant pas systématique, Antoine et Zélie les regardent parfois : "Eux ils se posent devant, ils peuvent le regarder hein, si on n'est pas là et qu'on n'a pas vu, et ça arrive de temps en temps, parce que voilà, on est en train de faire autre chose". Autrement dit, si les enfants peuvent interioriser les jugements parentaux

sur les différents programmes, ils n'y adhèrent pas nécessairement et un relâchement du contrôle peut favoriser la transgression d'interdits.

Enfin, les relations entre frère et sœur sont également l'objet d'une surveillance parentale. Encourageant les jeux communs et les liens forts entre Zélie et Antoine, les parents trouvent normal d'avoir à réguler des débordements et des disputes. (...) "Au lieu de s'énerver, de gueuler dix fois, et ben c'est chtt (*sifflement*) chacun dans sa chambre et puis voilà comme ça on est... Ca les calme en plus (...). Et après ils reviennent quand ils veulent. Après, y'a plus... A partir du moment où ils sont calmes, on n'a plus à leur dire de revenir ou pas", raconte Cyril.

Marie veille cependant à ce que Zélie ne fasse pas porter les torts à son frère aîné. Etant elle-même cadette, elle estime pouvoir déjouer les stratégies de sa fille : "J'ai été une petite sœur avec un grand frère aussi, donc je sais comment ça fonctionne, et des fois je disais à Cyril : "Non c'est pas Antoine, c'est Zélie". (...) Sensible à une socialisation sexuée, Zélie sait s'occuper dans le calme et s'adonne à des activités manuelles de "petites filles", par exemple la customisation d'un sac à main ou la fabrication de bijoux avec des perles offertes par sa tante.

Le contrôle et la régulation parentale constituent une manière de préserver l'enfance des exigences d'autocontrainte dont est faite la vie d'adulte.

Marie et Cyril ont augmenté les mensualités du prêt de la maison pour en être libérés au moment des études des enfants. (..) Outre l'entraînement de certaines compétences scolaires, Marie et Cyril valorisent les bonnes performances de leurs enfants sans pour autant les récompenser. (...) Il s'agit alors moins d'aiguiser un esprit de compétition que de veiller à consolider une estime de soi enfantine qu'ils redoutent fragile.

Marie dit lire peu, jamais de magazines *people* ("c'est pas du tout mon truc"), plutôt des histoires de vie "Agnès Ledig, Agnès Martin-Lugand), des ouvrages de développement personnel, mais "pas de la grande littérature". Elle aime regarder la télé le soir : des séries ou des émissions, "un truc où ça me prend pas la tête". Selon Marie, Cyril n'"est pas lecture", il "regarde beaucoup le (site du) Bon Coin", "est plus tablette" "ou télé". Cyril y regarde surtout des retransmissions sportives (courses autos ou motos) mais parfois des pièces de théâtre.

Marie revendique une différence avec ceux "du haut" qui ignorent les réalités des salariés subordonnés et dirigent les autres : "J'en reviens encore au CHU mais toute cette classe d'en haut euh, enfin ils comprennent pas du tout la réalité de ce qui se passe en bas". Au sujet de son travail, Marie critique ainsi des directives qui désorganisent l'activité du CHU, nuisent à la qualité des soins et suscitent des souffrances chez le personnel soignant. Elle se tient à distance de tout exercice de responsabilité et de pouvoir ("je n'en voudrais pas"), qu'elle perçoit comme néfaste à l'expérience du "terrain" ("après on oublie le boulot"), contraire à son "tempérament" et en dehors de ses "compétences".

A l'opposé de l'esprit de compétition et de la recherche de l'excellence ou des positions de pouvoir, Marie privilégie d'autres valeurs éducatives : le bien-être enfantin, l'émancipation et l'assurance, en plus de l'esprit d'équipe et la chaleur de l'entre-soi. Zélie peut être initiée aux deux derniers aspects par le biais des relations familiales et amicales à l'occasion des réceptions, des activités et des jeux.

Par le biais d'un suivi psychothérapeutique après le décès de sa mère, mais aussi peut-être par sa brève fréquentation de la faculté de psychologie et la préparation d'un BEP sanitaire et social, d'un CAP petite enfance et d'un bas SMS, Marie a intériorisé certains aspects des normes éducatives des classes moyennes et semble familière d'une "culture psychologique de masse" (Olivier Schwartz). A leur lumière, elle critique l'éducation dont elle a fait l'objet, ayant conforté un certain malaise corporel, une timidité et une faible indépendance par rapport à sa mère, mais elle valorise la manière dont Zélie "s'émancipe" d'elle.

Avec son conjoint, Marie critique aussi certaines attitudes protectrices et inhibantes qu'ils ont pu avoir à l'endroit d'Antoine, leur premier enfant. Ils estiment avoir "un peu trop cocooné, trop couvé" Antoine, l'avoir "surprotégé" à l'inverse de Zélie qu'ils laissent "plus faire ses expériences", comme la "tambouille" avec la peinture : "Vas-y, c'est pas grave, on te changera" (Marie).

L'enseignante considère Zélie comme une enfant "timide" et qui manque d'aisance : "Elle aime pas aller, se montrer, se mettre devant les autres, c'est compliqué pour elle tout ça". Elle relève cependant ses progrès depuis le début de l'année. (...) Elle ne réclame pas la parole et c'est l'enseignante qui lui propose de répondre. (...) Zélie est plus à l'aise lors des ateliers : "On l'entend, elle prend la parole, on l'entend".

Ne faisant pas partie des élèves turbulents ou qui se "font mal" lors des récréations, Zélie attire peu l'attention de son enseignante qui ne sait pas non plus dire précisément ce qu'elle y fait, ni avec qui elle joue, ni si elle prend des initiatives. (...) A la fin de l'atelier motricité, Zélie ne participe pas au rangement du matériel pourtant demandé par l'enseignante. Elle ne se fait pas reprendre, c'est Hortense qui la rappelle à l'ordre : "Hé, Zélie, tu aides à ranger, hein !" Tout se passe comme si Zélie veillait à ne pas attirer l'attention des adultes lors de ses petits écarts. sachant distinguer les comportements autorisés, ceux tolérés et ceux interdits, elle sait comment bien se tenir sous le regard de ses enseignants. (...) En regroupement le matin, Zélie joue avec le bras d'Hugo qui est assis à côté d'elle et s'arrête quand l'enseignante dit fort ; "Hugo !"

Les parents de Zélie ont en commun des trajectoires sociales horizontales. Issus de classes populaires diplômées, ils cumulent pour leur part des diplômes professionnels du secondaire. leur style de vie et leur style éducatif s'apparentent à ceux qu'ils ont eux-mêmes connus avec une attention à la retenue dans les relations interpersonnelles, mais s'en distinguent par un rejet de l'imposition et pratiques ascétiques aux enfants.

Une stabilité financière permet une offre variée de divertissements ludiques, distincts des pratiques éducatives et sorties culturelles légitimes, et s'inscrivant dans la chaleur d'un entre-soi de voisinage. Préoccupations et pratiques éducatives s'ancrent dans une position sociale à distance de "ceux du haut" et dans un sentiment d'appartenance à "ceux du bas" ou "du milieu". Elles semblent aussi indiquer un horizon des possibles : être heureux là où l'on est.

6 - Léonie : forces et faiblesses des liens en milieu rural populaire (Sarah Nicaise et Christine Mennesson)

Léonie, 5 ans au moment de l'enquête, est la benjamine d'une fratrie de deux filles. Sa sœur Mélissa, est âgée de 9 ans. Toutes deux sont scolarisées dans la même école privée catholique du village proche du lieu-dit où réside sa famille, dans un département rural du nord-ouest de la France. Léonie est en grande section de maternelle, Mélissa en CM1. Nathalie, leur mère, est coiffeuse. Depuis huit ans, elle dirige son propre salon. Bastien, leur père, est électricien dans la même entreprise depuis dix-huit ans. Tous les deux travaillent à temps plein. Bastien gagne environ 1600 euros par mois et Nathalie "se prélève 800 euros par mois" de salaire.

Léonie et Mélissa sont présentées par leurs parents comme des enfants "vraiment différentes". Les trajectoires sociales de Nathalie, 33 ans, et de Bastien, 38 ans, témoignent de légers déplacements intergénérationnels vers le haut. Ils sont tous les deux plus diplômés que leurs parents. Tous deux sont également petit-fils et petite-fille d'agriculteurs. leurs grands-parents détenaient de petites exploitations : "Oh c'était tout petit hein, la ferme de l'époque quoi" (Nathalie).

Le père de Nathalie était éboueur et "a terminé comme chef d'équipe". sa mère était employée à La Poste. (...) Elle se présente comme une élève "moyenne" qui n'aimait "pas tant que ça" aller à l'école, du moins au début de sa scolarité. Son intérêt scolaire semble s'accroître au fur et à mesure de son parcours : "Oui en fait une fois que j'ai compris l'enjeu je crois". Nathalie a obtenu son brevet professionnel (BP) de coiffure à 20 ans, puis elle a passé un brevet de maîtrise (BM) tout en étant employée dans un salon de coiffure.

Si elle a connu une petite ascension sociale par rapport à ses parents et semble satisfaite de son travail, elle regrette néanmoins aujourd'hui son orientation en BP : "C'est aujourd'hui que je m'en rends compte que j'aurais aimé faire des études peut-être un peu plus longues. Et quand j'avais... sortie de troisième, non j'aurais pas pensé ça".

Du côté de Bastien, les positions sociales parentales, relativement proches, appartiennent néanmoins au pôle économique des classes populaires. Son père "était réparateur en service après-vente sur photocopieuses". Il a obtenu un BEP d'électromécanicien. Sa mère, qui a obtenu un certificat d'études primaires, tenait le café du village dans lequel la famille habitait.

Bastien n'était "pas très bon" à l'école. Il a redoublé deux fois, son CE2 et son CM2, et se présente comme un élève turbulent, souvent rappelé à l'ordre : "Ah oui y avait le carnet de correspondance plein." Bastien a lui aussi aimé l'école "sur le tard, à partir du CFA quoi". Il relie son intérêt tardif pour la scolarisation à la dimension pratique, professionnelle, des apprentissages. (...) Après son BEP, Bastien a poursuivi ses études et obtenu un bac professionnel électricité. (...) "Déjà c'est, je crois que j'ai été au maximum de ce que je pouvais faire. Niveau... compétences quoi. Après ben je regrette rien, après". (...) Bastien a une sœur, ouvrière dans une usine qui "fabrique des joints". Il la décrit comme une élève "moyenne", qui "a arrêté après le bac". Son mari est agriculteur.

Depuis 2006, Bastien et Nathalie sont propriétaires de leur maison. celle-ci se trouve dans un lieu-dit à la sortie d'un village. d'un peu plus de 700 habitants, dans un environnement rural. la ville la plus proche est à quatre-vingts kilomètres. Léonie a grandi dans une maison de 130 m², dotée d'un terrain de 900 m², comprenant une grande serre. Au-delà du potager et des fruits et légumes qu'il procure. Nathalie et Bastien apprécient le "côté nature" de ce mode de vie. Ils cherchent à transmettre à leurs filles leur attachement à la ruralité et se rendent très rarement en ville avec elles.

La maison familiale s'élève sur un étage. Au rez-de-chaussée, le salon-salle à manger représente la plus grande pièce. (...) Bastien a été aidé par les frères de Nathalie pour réaliser ensemble l'essentiel des travaux de la maison. L'ameublement est très sommaire : une très grande table rectangulaire en bois, entourée de huit chaises, une grande armoire en bois ; côté salon, un canapé clic-clac face à un petit poste de télévision, un pouf et une petite table basse. Très peu d'objets décorent les pièces : aucun tableau, poster ou cadre photo n'est accroché aux murs. la maison n'est pas tout à fait propre mais elle est parfaitement rangée. Les chambres et le bureau sont à l'étage. Léonie dispose de sa propre chambre.

Si l'aspect matériel de l'habitat révèle à plusieurs égards le mode de vie rural et populaire de la famille, il faut aussi apparaître une autre dimension de la vie familiale : une vie rythmée par une forte sociabilité locale. (...) Cette sociabilité, fortement valorisée et entretenue par Bastien et Nathalie, ne se cantonne pas à l'intérieur du domicile. Les parents de Léonie participent activement à la vie du village et de l'école de leurs filles. Chaque année, tous deux participent à l'organisation de la fête du village ; ils sont à l'initiative des "pique-niques des voisins". Plus encore, les parents de Léonie sont des référents en matière d'animation de fêtes locales (de mariage, de famille, d'anniversaire).

Bastien aime rendre des services et mettre ses compétences d'électricien, et plus largement de bricoleur, à disposition des personnes ou des collectifs du village. (...) Bastien et Nathalie trouvent dans ces relations amicales et d'entraide de proximité une forte reconnaissance. Ils valorisent cette forme de sociabilité auprès de leurs filles. (...) Au-delà des relations amicales de proximité, Nathalie et Bastien accordent une importance centrale aux liens familiaux, fortement investis affectivement, et dont Léonie bénéficie.

Cependant, s'ils souhaitent conjuguer la force des liens affectifs avec une initiation à l'autonomie, en valorisant si fortement les liens familiaux auprès de leurs filles, ils expriment leur crainte de les voir s'éloigner d'eux : Bastien : Et puis parce qu'on a peur qu'elles nous abandonnent, qu'on, qu'on devienne là, on essaie de, qu'elles soient assez proches de n... Nathalie (l'interrompt) : Ah oui quand nous on sera vieux ! Ainsi, Léonie et Mélissa savent que leurs parents attendent d'elles qu'elles les soutiennent affectivement comme matériellement plus tard.

la forte valorisation des liens de famille, aussi bien que les discours tenus devant Léonie (...) produit indéniablement des effets. Léonie éprouve en effet des difficultés à quitter ses parents pour investir un espace extérieur aux relations familiales. Elle exprime aussi souvent le fait qu'elle n'a pas envie d'aller à l'école, alors même qu'elle est généralement contente de sa journée à son retour.

Corinne, son enseignante, confirme les difficultés de Léonie à quitter ses parents, comme son entrain une fois qu'elle est en classe. Elle estime "qu'un jour sur deux en gros, elle arrive en pleurant, ou elle arrive à reculons".

Léonie et Mélissa ont été baptisées, et Nathalie souhaite participer aux préparations de la communion de sa fille aînée. Néanmoins, elle affirme qu'ils sont "pas non plus pratiquants à fond" et Bastien précise qu'il n'est pas croyant et répond positivement quand l'enquêtrice lui demande s'il critique parfois les religions (...) : "Mais surtout en ce moment, parce que des religions y'en a pas mal on en entend souvent parler. C'est pour ça que ça nous arrive de critiquer quoi. Bien sûr. Mais la nôtre aussi on la critique aussi hein (rire). Toutes".

Les parents de Léonie évoquent la possibilité d'une éducation religieuse pour leurs filles, qu'ils voient comme un bon moyen de diffusion des valeurs qui les animent ("Pour le catéchisme à l'avenir quoi, ces, ces valeurs-là en plus quoi"). cette situation expose Léonie (et Mélissa) à un enseignement religieux qui débute dès la première année de maternelle par des séances "d'éveil à la foi" et qui se poursuit à partir du CE2 par la catéchèse (à laquelle est inscrite Mélissa) ou des cours de culture religieuse. (...) Son enseignant (...) lors de la journée d'observation, en novembre, (...) parlait déjà de Noël aux enfants, en leur expliquant l'histoire du "petit Jésus" et en leur faisant écouter des chants religieux.

Bastien et Nathalie s'informent de l'actualité, qu'ils suivent sur BFM TV ou par l'intermédiaire du 13 heures de TF1. Bastien insiste sur l'importance d'avoir un minimum de culture générale afin de pouvoir discuter avec ses clients (...) "Si admettons un client ou quelqu'un vous paie un café, en gros ben moi je suis électricien je vais pas lui parler d'électricité pendant tout le temps du café quoi. le mec il va se dire (*siffle*) "tain il est lourd, lui ! (*rire*) Il connaît rien". "

S'ils parlent peu de l'actualité politique devant leurs filles, ils critiquent parfois les journalistes ou les présentateurs d'émissions télévisées, ou encore les publicités. Nathalie n'apprécie pas du tout les émissions du type *Koh-Lanta* et le fait savoir à ses filles. En

revanche, tous deux entretiennent la légende du Père Noël et de la petite souris, et encouragent leurs filles à adhérer à ces croyances.

Bastien (...) monte de "petites pièces de théâtre" depuis l'âge de six ans (...). "Souvent c'était pompé sur des sketches qui étaient, qui existaient déjà (...) ça existe plus mais, des Inconnus, Les Nuls et tout ça, alors nous on reprenait les sketches d'eux, qu'on refaisait sur scène quoi". Ces spectacles incluaient des danses pour les filles ("les filles pouvaient danser") et de la magie. Léonie aime également jouer au Uno, aux dominos, au Memory et au Dobble. Elle n'hésite pas à expliquer les règles à ses parents.

Léonie et Mélissa ont un usage très modéré des écrans. Elles ne jouent jamais sur une tablette ou un ordinateur et regardent peu la télévision. (...) Léonie et Mélissa ont le droit de regarder la télévision uniquement une fois par semaine, une heure, le vendredi soir. leur mère partage toujours cette activité avec elles (Bastien est à son entraînement de football ce soir-là), et c'est elle qui choisit le programme. (...) Si Nathalie limite fortement le temps passé par Léonie et Mélissa devant la télévision, c'est parce qu'elle a constaté que ses filles ne sont pas capables de mettre fin d'elles-mêmes à cette activité et qu'elles réagissent de manière inadaptée quand leurs parents interviennent pour arrêter le programme.

Léonie a commencé deux activités de loisirs encadrées cette année : la gymnastique, le samedi matin, et l'éveil musical, le mercredi après-midi. C'est elle qui a demandé à pratiquer ces activités : la gymnastique parce que sa sœur était inscrite l'année précédente et l'aveil musical car, à un festival auquel elle s'est rendue avec ses parents, elle a vu de jeunes enfants jouer de la trompette et a souhaité s'initier à cet instrument. (...) la trompette (...) occupe une place de choix dans les fanfares fréquentes en milieu rural.

Si Léonie maîtrise plus difficilement d'autres compétences scolaires nécessitant davantage de concentration, c'est aussi parce que les loisirs familiaux, très éloignés des formes culturelles légitimes, sont peu orientés vers le développement de ce type de compétences. Léonie, comme ses parents, n'est en effet jamais allée visiter un musée et ne fréquente pas les salles de spectacle. Léonie n'est allée qu'une seule fois au cinéma.

En matière d'exercice de l'autorité, les parents de Léonie adoptent une attitude bienveillante sans favoriser pour autant l'autocontrôle. Lorsque l'enquêtrice leur demande d'explicitier les règles qui organisent la vie quotidienne, comme celles qui encadrent les repas, Nathalie et Bastien marquent un temps d'hésitation : "... ben chanter... Pas se tenir correctement. Elles ont pas le droit de sortir de table..." En fait, Nathalie ne se rend compte desdites règles qu'une fois la question posée.

De la même manière, si les parents de Léonie adoptent plutôt la négociation pour réguler le comportement de leurs filles, ils n'hésitent pas à les punir (...) : "Ca peut être de s'isoler dans un coin, maintenant elle commence à écrire alors ça arrive que, là c'est arrivé le week-end dernier, elle a écrit plusieurs fois la phrase quoi de ce qu'elle devait pas faire." Nathalie est donc soucieuse d'expliquer à sa fille pourquoi elle est punie. De la même

manière, quand cette dernière pleure ou est en colère, elle tente de comprendre les raisons de son comportement. (...) par ailleurs, Léonie n'est pas informée de la sanction en amont, notamment parce que les parents ne la connaissent pas eux-mêmes (...) "Ca nous vient comme ça donc non, non je crois pas qu'on...".

La variabilité des règles et la nature extérieure des sanctions (le mode d'exercice de l'autorité privilégié par les parents ne reposant pas sur l'autocontrôle) expliquent en partie l'entêtement de Léonie. Celle-ci est incitée à tester l'humeur de ses parents et les limites du moment.

Les fortes relations d'attachement entre parents et enfants, ainsi qu'un exercice de l'autorité qui demeure variable et mobilise des punitions parfois aléatoires, ne facilitent pas l'accès à l'autonomie exigée dans le cadre scolaire. C'est tout du moins l'avis de son enseignante, qui lui répète souvent que c'est pour elle qu'elle travaille (...) "L'objectif c'est pas d'être dépendant et justement tout l'enjeu est là pour Léonie, ne pas être dépendant d'un adulte quoi".

Son père, habitué à se produire dans des spectacles de variétés, affirme être à l'aise à l'oral (...). sa mère, plus compétente à l'écrit, corrige les fautes de son mari mais apprécie peu de prendre la parole en public. (...) Cette valorisation du langage dans la sphère familiale permet à Léonie d'être à l'aise à l'oral en situation scolaire, ce que confirme son enseignante.

Dans la chambre de Léonie, une quinzaine de livres (des magazines Pomme d'Api, des livres de contes, de Petit Ours brun, d'animaux ou encore "de petites histoires de consignes") sont rangés sur l'étagère d'une petite commode, qui n'est pas entièrement dédiée aux livres. Léonie voit peu ses parents lire, sa mère s'adonnant à cette activité le soir et son père reconnaissant qu'il n'y "arrive pas". (...) depuis qu'elle est née, Léonie bénéficie de la lecture quotidienne d'une histoire le soir avant le coucher.

La bonne volonté scolaire de Nathalie et Bastien s'exprime donc surtout dans leur investissement dans les tâches pratiques à l'école de leurs filles. Ils peinent à identifier eux-mêmes les compétences scolaires de leur fille, et ne voient pas la nécessité de la soutenir dans ses apprentissages, déléguant cette tâche, par confiance mais aussi compte tenu de leur relatif sentiment d'illégitimité, à l'enseignante de Léonie. Enfin, ils affichent des ambitions scolaires et professionnelles somme toute modérées pour leurs filles et sont surtout attentifs à leur inscription future dans une sociabilité identique à la leur, préservant les liens familiaux de proximité.

Un autre domaine fait l'objet d'attentions plus soutenues, autant de la part de Nathalie que de celle de Léonie : celui de l'habillement et de la présentation de soi. Léonie (...) me dit : "Oui, ils vont me dire que je suis moche et tout ça nanana je veux pas mettre ça". S'il est difficile de savoir si elle a réellement été confrontée à des moqueries de cet ordre, on peut néanmoins faire l'hypothèse d'une certaine homogénéité des modes de présentation de soi dans l'école privée qu'elle fréquente, et de son souhait de ne pas apparaître comme

décalée. (...) Nathalie achète les habits de ses filles en grande surface, mais aussi chez Orchestra. certains vêtements sont également "donnés par des voisins" et Nathalie fait parfois "la bourse aux vêtements".

Si son enseignante ne s'inquiète pas "de son potentiel", elle estime que Léonie ne s'est pas encore approprié le métier d'élève. (...) Emme sollicite beaucoup en fin de matinée pour venir sur mes genoux, pour me câliner, pour réclamer un bisou, pour... Euh... Elle est même dans la relation, elle m'a dit plusieurs fois "j'aimerais bien que tu sois ma maman", ou "je t'aime très fort", voilà elle est dans une relation maternelle vraiment."

Léonie semble (...) particulièrement fière de la présence de l'enquêtrice, qu'elle présente à tous ses camarades de classe, en leur précisant bien qu'elle vient "pour (elle)". Quand Corinne présente l'enquêtrice aux élèves, Léonie lève la main pour apporter des précisions supplémentaires : "Elle est venue à ma maison et elle a posé des questions à ma maman et mon. papa !"

Durant les activités scolaires, en plus d'aider les élèves en difficulté en leur réexpliquant (et donc en reformulant) les consignes, Léonie leur prête son matériel (ses ciseaux, ses crayons et ses feutres), elle les encourage et les félicite quand il/elles terminent leur tâche. Prendre au sérieux son rôle d'élève ne signifie donc pas que Léonie adopte une attitude compétitive. AU contraire, elle importe dans le cadre scolaire les valeurs d'entraide et de solidarité centrales dans sa famille. Elle ne semble pas non plus particulièrement satisfaite de terminer ses exercices avant les autres.

Le souci de respectabilité familial, qui se traduit par une distance aux produits télévisuels populaires, mais aussi par une attention portée à la présentation de soi et l'alimentation, permet également à leur fille d'être préservée des influences médiatiques les moins légitimes, et de ne pas dénoter dans un cadre scolaire favorisé. Cependant, mal informés des enjeux des apprentissages précoces, les parents de Léonie soutiennent peu les apprentissages scolaires et mobilisent un mode d'autorité variable et contextualisé, qui ne favorise pas l'accès à l'autonomie.

B - Classes moyennes

Avant-propos

Grandir au "milieu" de l'espace social (Julien Bertrand, Géraldine Bois et Frédérique Giraud)

Ce qui réunit ces familles de classes moyennes, c'est l'intensité de leurs investissements dans l'avenir, de leurs efforts pour assurer ces positions ou ascensions sociales. Elles se différencient cependant fortement dans leurs manières d'investir cet avenir et de se l'imaginer, en fonction du type principal de ressources qui fonde leur position

sociale, entre un pôle où dominant les capitaux culturels et l'autre où priment les capitaux économiques. cette polarisation dessine des styles de vie et des modes de socialisation clivés.

Dans de nombreuses familles de classes moyennes de l'enquête, au moins l'un des parents connaît une mobilité sociale, ascendante ou descendante, par rapport à ses propres parents. Ainsi, de nombreux parents de ce groupe sont issus d'une famille dont au moins un des parents peut être situé dans les classes populaires, cette accession récente aux classes moyennes se traduisant parfois par des pratiques éducatives peu rentables, ayant de fortes chances de produire un manque d'assurance sociale. A l'opposé, certains parents, nettement moins nombreux, ont connu une pente clairement descendante. dans certaines familles se rencontrent ainsi deux trajectoires parentales aux pentes opposées.

7 - Thibault : grandir à la ferme (Martine Court)

Fils d'un couple d'agriculteurs, Thibault vit avec sa famille dans une bourgade de 1500 habitants située en Haute-Loire. Il a 5 ans et deux mois lors de son entrée en grande section. sa sœur aînée, Laurine, est en CM1 pendant l'année de l'enquête.

patrick, son père a 49 ans ; Valérie, sa mère, a 40 ans. Cultivant des terres dont Patrick a hérité de sa mère, ils élèvent des porcelets sous le label de qualité, "label rouge Porc fermier d'Auvergne", et des veaux en conventionnel. (...) Valérie a le statut de conjointe collaboratrice et son temps de travail, variable selon les périodes de l'année, correspond d'après elle à environ 80% d'un temps complet. Les parents de Patrick, éleveurs à la retraite, habitent à la ferme et aident quotidiennement le couple dans son activité.

Patrick est présent sur son exploitation de 6 heures à 20 heures tous les jours, y compris le week-end et les vacances scolaires. Valérie a des horaires de travail moins amples, mais elle rentre quand même souvent de la ferme vers 19h30 ou 20 heures et elle y retourne régulièrement le week-end. (...) "J'ai ma liberté, explique-t-elle en appuyant sur ce mot, ma liberté, mon espace, je suis indépendante, je fais ce que je veux." Patrick, de son côté, oppose la condition d'agriculteur, qui nécessite la possession d'un "métier", à celle de salarié de l'agriculture, nettement moins valorisante à ses yeux.

Valérie et Patrick habitent une maison des années 1980 dont ils sont propriétaires, située à environ un kilomètre de leur ferme. (...) D'une surface de 186 m², le logement dispose de pièces spacieuses. Au rez-de-chaussée, la cuisine mesure environ 25 m², la salon-salle à manger autour de 50 m². A l'étage, les enfants ont tous les deux une chambre individuelle et ils disposent par ailleurs d'une salle de jeux.

Thibault (...) et sa sœur ne partent jamais en vacances, ni en famille ni en colonie. Valérie leur a proposé de les inscrire au centre aéré, mais ils ont refusé et elle n'a pas insisté. (...) Valérie ne confère pas de valeur éducative particulière à ces loisirs encadrés, et elle ne

cherche donc pas spécialement à y inscrire ses enfants. Elle n'éprouve par ailleurs pas la nécessité de le faire puisqu'elle peut les garder à son domicile ou à la ferme. En dehors de l'école, Thibault passe le plus clair de son temps à la ferme familiale. (...) Il aide son grand-père à cultiver le potager, seconde ses parents pour s'occuper des porcelets, les accompagne dans leurs déplacements, transporte de petites charges avec la brouette et monte dans les engins agricoles.

Valérie (...) aime bien le sentiment de compagnie que procure la télévision ("Quand c'est trop calme, moi je m'ennuie"), et celle-ci est donc souvent allumée en bruit de fond, y compris quand personne ne la regarde.

Le week-end, Thibault fait parfois des sorties avec sa mère, plus rarement avec son père. Au cours des derniers mois, il est allé à une brocante, à une manifestation sportive locale, au bal, au cirque et à la "fête du bois". En revanche, il n'est jamais allé au musée ou au cinéma avec ses parents, et quasiment jamais à un spectacle vivant.

Le fait que Thibault veuille regarder les mêmes émissions que les autres enfants n'est pas perçu par elle comme une conduite grégaire, avec ce que ce mot peut avoir de péjoratif, mais comme un moyen de se conformer à ce qui se fait et s'apprécie au sein de son groupe de pairs - forme de conformisme dont elle mesure vraisemblablement les enjeux puisque (...) elle a elle-même vécu une certaine stigmatisation au cours de son adolescence en raison de ses origines rurales et populaires.

Percevant le goût des livres comme un atout pour la réussite scolaire (...), Valérie s'efforce de développer ce goût chez ses enfants en leur tenant des discours valorisants sur la lecture. Elle leur vante ainsi les plaisirs de divertissement associés à cette pratique. (...) Elle dit par exemple : "Comme je leur expliquais, (la lecture), c'est un moyen de s'évader". (...) cette valorisation de la lecture dans le discours s'accompagne cependant de peu de sollicitations pratiques. Valérie n'a abonné aucun de ses enfants à des magazines dits "éducatifs". Elle ne les emmène jamais à la bibliothèque, "faute de temps", dit-elle, et aussi, semble-t-il, parce que ce type de sortie ne lui paraît pas utile, Thibault et Laurine allant de toute façon à la bibliothèque avec l'école.

La mère de Thibault n'offre par ailleurs pas beaucoup de livres à ses enfants. Les deux rayonnages qui leur sont réservés dans la petite bibliothèque familiale contiennent une quarantaine de titres, et elle en achète en particulier très peu à son fils parce qu'elle estime qu'il peut utiliser ceux de sa sœur aînée.

Valérie indique pour sa part qu'elle "adore" lire, essentiellement des romans noirs et, de manière plus secondaire, des récits de témoignages féminins. Elle ne pratique cependant ces lectures que tard le soir, lorsque Thibault est couché, et celui-ci n'a donc jamais l'occasion de la voir lire. (...) Lorsque Valérie escamote la lecture du soir, son fils ne la lui réclame pas, signe que ce moment-là n'a pas une importance cruciale à ses yeux.

Les ouvrages que Thibault et Laurine possèdent sont aussi pour beaucoup des textes peu légitimes du point de vue scolaire. La moitié de leur bibliothèque est composée de récits inspirés de dessins animés Disney et d'albums de *Petit Ours brun* ; l'autre moitié comprenant des imagiers, des recueils de contes, une encyclopédie pour les 6-10 ans, un livre de cuisine pour enfants et une dizaine d'ouvrages de la série des *P'tites Poules*. (...) Valérie choisit les livres de ses enfants en se guidant principalement sur leurs souhaits exprimés, sur ce qui est proposé par les industries culturelles de masse, ou sur ce qu'elle a connu dans sa propre enfance. (...) Réduisant la lecture à sa fonction de divertissement, elle trouve naturel que son fils ne souhaite pas se confronter à des textes inconnus qui pourraient le "décevoir" et elle ne l'incite donc pas à diversifier davantage ses choix.

Elle désapprouve un jeu auquel Thibault s'amuse parfois et qui consiste à inventer des mots et à se parler dans une langue imaginaire. Loin de voir dans cette pratique une occasion pour son fils d'expérimenter les potentialités phonétiques et ludiques du langage, elle la considère comme une conduite puérile. (...) Thibault n'a aucune occasion d'entendre une autre langue que le français au sein de son foyer. S'il regarde parfois un dessin animé éducatif en anglais, ce type d'activité reste isolé.

Thibault éprouve (...) pour son maître un mélange de respect et d'affection. Invitée à nommer les personnes importantes dans la vie de son fils, Valérie cite d'abord les membres de sa famille, mais aussi, immédiatement après, son enseignant : "Maître Gilles a une importance..." (...) Valérie et Patrick adressent à leurs enfants des exhortations récurrentes à l'obéissance et au "respect" des enseignants. (...) lui et sa conjointe sont fiers d'avoir des enfants qui "ne bougent pas" en classe, qui "ne font pas de bruit" et qui "font ce qu'on leur demande de faire". (...) Valérie n'aime pas que les enfants se comparent - et soient comparés - entre eux ("J'ai horreur de ça"), et elle n'encourage donc pas Thibault à être premier de sa classe.

Cette valorisation de l'école, des enseignants, de l'obéissance et des performances scolaires a des effets positifs incontestables sur la scolarité de Thibault. Depuis la petite section, le jeune garçon est décrit par ses enseignants comme un élève discipliné, qui ne pose aucun problème de comportement et qui n'a pas de difficultés en termes d'apprentissage. En grande section, Gilles dit qu'il a un "comportement plus plus" à la fois en classe et en récréation.

Selon Gilles, les expériences que Thibault vit à la ferme sont pour lui bien plus d'attrait que ce qu'il fait en classe : "Je suis en concurrence directe avec la ferme, explique l'enseignant, (...) et bon (je suis) petit joueur quand même, parce que moi je fais pas conduire le tracteur." (...) L'univers de la ferme occupe une place centrale dans l'imaginaire et dans les centres d'intérêt du jeune garçon. Lorsqu'il prend la parole au regroupement du matin, il raconte systématiquement quelque chose qu'il a fait ou vu la veille sur l'exploitation de ses parents (assister à une naissance, utiliser une machine agricole, "conduire" le tracteur, etc).

Son maître de grande section et ses maîtresses des années antérieures le jugent "sympathique", "endurant", "soigneux" et "appliqué", mais aucun ne le qualifie en revanche de "curieux", "éveillé", "rapide", "doué" ou "brillant".

Alors que Thibault est décrit par ses enseignants comme un enfant particulièrement discipliné, Valérie a au contraire beaucoup de mal à se faire obéir de lui : "Y'a l'ange pour l'école, le démon pour la maison". Quand elle lui demande quelque chose - mettre ses chaussures, ranger sa chambre, éteindre la télévision, cesser de chahuter -, Thibault fait régulièrement la sourde oreille, attend qu'elle renouvelle sa demande et lui oppose parfois un refus explicite. Si je lui demande, gentiment hein : "Tiens Thibault tu veux pas venir l'aider ? - Non !" Le ton monte alors souvent, Valérie "gueule", envoie son fils dans sa chambre, donne parfois une fessée, mais ces différentes sanctions sont peu efficaces. Thibault "gueule" à son tour, il "tient tête" à sa mère et s'il finit pas obéir, il renouvelle néanmoins quelques jours plus tard les mêmes comportements que ceux pour lesquels il a été puni.

Alors qu'à l'école les adultes appliquent avec constance les règles qu'ils énoncent, à la maison, au contraire, sa mère ne "tient" pas fermement les exigences qu'elle adresse à son fils et cède bien souvent à ses requêtes. Lors du premier entretien, quand Thibault vient demander à sa mère l'autorisation de regarder la télévision, celle-ci lui répond d'abord par la négative (car elle craint que le bruit ne perturbe l'enregistrement de l'entretien), mais comme il insiste sur un ton suppliant, elle accepte rapidement.

A la différence de la plupart des femmes de classes moyennes salariées et urbaines, elle ne revendique pas son attachement à une nourriture saine et "équilibrée". (...) En matière d'alimentation, les conduites de Valérie trouvent d'abord leur principe dans le souci que ses enfants mangent "bien", c'est-à-dire une quantité suffisante.

dans le domaine de la santé, Valérie se présente et se conduit comme une mère particulièrement vigilante. En ce qui concerne la santé dentaire, elle se conforme étroitement aux prescriptions des professionnels du monde médical. (...) Produit d'une forte adhésion aux normes hygiéniques et médicales dominantes - qui a souvent été relevée chez les personnes de classes moyennes en ascension sociale -, cette vigilance constitue un avantage indéniable pour Thibault et Laurine.

valérie accorde peu d'attention au style et aux qualités esthétiques des vêtements de Thibault. Faire les magasins ne lui procure pas de plaisir particulier et elle n'est pas prête à y consacrer beaucoup de temps. Elle renouvelle la garde-robe de ses enfants seulement deux fois dans l'année, en allant dans un petit nombre de magasins qu'elle connaît bien. (...) pour autant, Valérie n'est pas indifférente aux tenues vestimentaires de son fils. Elle tient à ce qu'il ait une apparence respectable et elle s'efforce d'entretenir cette respectabilité de différentes façons. Elle souhaite ainsi que Thibault porte chaque jour des vêtements propres et repassés, et elle veille par conséquent à acheter des articles "de qualité", que n'abîmeront pas des lavages et des repassages répétés.

Ses grands-parents paternels le gratifient (...) régulièrement d'un ou deux euros en échange de tâches qu'il réalise à la ferme, comme remplir la brouette de bois, transvaser des bidons de lait, pailler l'étable, etc. Aussi insolite que la formule puisse paraître étant donné le jeune âge de notre enquêté, il est incontestable que Thibault a un certain goût pour l'argent. Il aime, d'abord, en recevoir en rémunération de ses petits travaux à la ferme. (...) ce goût pour l'argent ne se confond pas avec un goût pour la consommation, mais est plutôt couplé à une tendance à l'épargne. Alors que sa mère l'autorise à utiliser son argent comme il le souhaite, Thibault n'effectue jamais aucune dépense et il éprouve même de fortes réticences à en faire. (...) "Ah oui mais après je vais plus avoir de sous !"

Ce que Thibault aime dans l'argent, c'est avant tout le fait d'en posséder. (...) Cette possession suscite en lui un sentiment de sécurité, tandis que la perspective d'être privé de son bien provoque au contraire une vraie inquiétude.

Depuis sa naissance, notre jeune enquêté a rarement été amené à interagir avec des personnes qu'il ne connaît pas. Au cours de sa petite enfance, c'est sa grand-mère paternelle et sa mère qui se sont occupées de lui, à l'exclusion de toute autre personne. (...) Thibault ne pratique (...) aucune activité de loisir dans des structures associatives, il ne part pas en colonie de vacances et il ne fréquente pas le centre aéré. Il ne va jamais jouer chez des camarades le mercredi ou le week-end - encore moins manger ou dormir à leur domicile ("je n'aime pas trop les laisser à d'autres", dit sa mère) - et il n'a donc jamais à interagir avec leurs parents.

Au-delà de ce premier aspect, la timidité de Thibault résulte aussi du fait que sa mère ne lui apprend pas véritablement comment se comporter lorsqu'il rencontre des adultes qu'il ne connaît pas. Si elle lui demande de dire bonjour, elle ne se montre en effet pas très ferme sur cette demande, et elle ne l'initie pas aux autres gestes de la civilité (regarder dans les yeux, sourire, embrasser). (...) Se considérant elle-même comme quelqu'un d'"un peu sauvage", elle estime que cette réserve n'est pas un défaut, dans la mesure où ses qualités morales priment de son point de vue sur les compétences sociales : "Je suis une femme de l'ombre, dit-elle, je ne suis pas une femme de la lumière. Et dans l'ombre, on accomplit des fois beaucoup plus de choses."

Cette timidité, que la mère de Thibault attribue à son caractère ("je suis un peu sauvage") peut aussi bien s'analyser comme une timidité sociale, c'est-à-dire comme une crainte d'interagir avec des personnes d'autres milieux sociaux et de subir leur dédain ou leur condescendance.

Quoique Valérie ait connu une scolarité relativement courte, elle développe et encourage chez ses enfants la capacité à prendre des distances avec les discours commerciaux, journalistiques, politiques ou religieux. Ainsi, Valérie invite régulièrement ses enfants à ne pas se laisser mystifier par ce qu'ils entendent dans les médias ou dans la bouche des adultes. Il lui arrive de temps en temps de pester contre les publicités qui passent à la télévision (...) Je dis : "Franchement, c'est nul."

Enfin, tout en tenant à ce que ses enfants aillent au catéchisme, elle souhaite aussi qu'ils se montrent critiques vis-à-vis de ce qu'on leur dit dans ce lieu, et elle les invite explicitement à le faire : "J'ai dit à Thibault : "Dans ce qu'on va te dire, y'a à boire et à manger (...)" Elle a aussi fait cette mise en garde à sa fille Laurine : "Nous, tu peux être élevée dans la religion catholique, mais faut pas croire tout ce qu'il y a dans la religion catholique (...)" J'ai dit : "Tout n'est pas bon. Y'a d'autres religions, leurs façons de faire, notamment vis-à-vis de la gent féminine", j'ai mon petit côté féministe aussi, faut quand même pas exagérer (...), et même dans notre religion, y'a pas très longtemps, quand on regarde notre histoire de France et tout, j'ai dit à Laurine : "Tu vas t'apercevoir que (les femmes) on n'était pas mieux que le chien". Désolée de dire ça mais voilà."

Très attachée à ces croyances qui font de son point de vue "la magie" de l'enfance, elle les perpétue même avec application : elle fait passer la petite souris et les cloches de Pâques ; elle laisse un verre de lait et des biscuits dans la cuisine pour le Père Noël ; elle se réjouit que Thibault croie encore à cette fiction, et elle ne veut absolument pas qu'il connaisse la vérité à ce sujet.

Le portrait de Thibault permet de voir de façon détaillée comment, dans les familles d'indépendants, certains des enfants sont préparés dès le plus jeune âge à recevoir l'héritage du capital économique et professionnel de leurs parents. Cette préparation passe à la fois par l'acquisition précoce d'un certain nombre de savoir-faire et par la constitution, non moins précoce, d'une vocation (...) (A l'âge de 5 ans, le jeune garçon sait déjà manier une fourche, caler une remorque, se servir d'un cric, reconnaître et utiliser une clé de dix, manipuler des porcelets, etc.).

A la veille de son entrée en CP, le jeune garçon se caractérise ainsi par un rapport ambivalent à l'école : s'il est prêt à se conformer aux attentes de cette institution, et s'il fait même preuve d'une bonne volonté à son égard, il n'éprouve en revanche qu'un goût très modéré pour les activités qui s'y déroulent.

8 - Alexis : un petit dominant pas très scolaire (Géraldine Bois)

Alexis a 5 ans et un mois quand il entre en grande section de maternelle dans une école publique d'un quartier central et plutôt favorisé de Mulhouse. Il vit avec ses parents, Damien et Sandra, et ses deux grands frères : Simon, âgé de 8 ans et demi, scolarisé en CE2 dans le même groupe scolaire, et Mikael, âgé de 17 ans, issu d'une première union de sa mère et scolarisé en 1re ES dans un lycée public de centre-ville. La famille habite un lotissement récent situé dans un autre quartier que celui de l'école, aussi central et favorisé, dans une maison mitoyenne d'une surface de 120 m², dotée d'un petit jardin et d'un garage. Damien et Sandra en sont propriétaires depuis dix ans.

Damien et Sandra gagnent à eux deux entre 4000 et 5000 euros de salaires nets par mois. La famille a employé pendant plusieurs années une femme de ménage mais n'en a plus au moment de l'enquête.

Damien a 42 ans. titulaire d'un DUT génie thermique. Il est technicien chez un équipementier automobile pour qui il réalise des tests de climatisation. Son père, initialement titulaire d'un CAP ajusteur, a d'abord été ouvrier sur des chantiers de montage de machines à papier. (...) Sandra a 43 ans. titulaire d'un BTS force de vente, elle est "cadre", "coordinatrice de comptes clients" dans un centre d'appels de plus de cinq cents salariés spécialisé dans le conseil en marketing pour les entreprises.

Sandra a abandonné ses études en faculté de psychologie, entamées après l'obtention de son BTS, sans avoir obtenu son DEUG, pour "aller dans le monde du travail". Avant son emploi actuel, elle a d'abord travaillé comme "animatrice pour handicapés mentaux". (...) 'Mais bon, je m'en suis sortie après, donc...'. lors du premier entretien en compagnie de son mari, c'est elle qui valorise le "cursus exceptionnel" du père de ce dernier qui "refait sa vie" (il est passé 5...) d'ouvrier à ingénieur). De même, lorsqu'il est question du grand-père maternel de Damien, elle répète plusieurs fois qu'il "a fini DRH". Concernant son propre parcours professionnel, elle dit spontanément qu'elle est "cadre" alors que Damien insiste sur le fait qu'il n'est "pas ingénieur". Elle précise qu'elle a "fait (son) bout de chemin toute seule" dans son entreprise actuelle jusqu'à y occuper une fonction parmi les plus élevées, et qu'il n'y a plus qu'un seul "échelon" au-dessus du sien. (...) Lors du premier entretien, Damien ne répond que lorsque la question s'adresse à lui seul et parle peu, d'une voix monocorde.

Avec Sandra, c'est l'assistante maternelle des enfants, Véronique, qui passe le plus de temps au quotidien avec eux. C'est donc elle que nous avons interviewée comme personne importante auprès d'Alexis. Véronique a 44 ans et est titulaire d'un bac technologique Sciences médico-sociales et d'un BTS sanitaire et social. Avant d'être assistante maternelle, elle a été secrétaire médicale puis aide laborantine.

Alexis et son frère cadet vouent beaucoup aux jeux vidéo. Sandra et Véronique disent toutes les deux que, si elles ne le limitaient pas, "il ne ferait que ça". Alexis et Simon ont chacun leur tablette. (...) Alexis est aussi directement encouragé à jouer sur les écrans. D'abord, parce qu'on lui a récemment offert un jeu de console en "récompense" de son travail scolaire ; ensuite, parce que Sandra valorise sa "dextérité" dans ce domaine.

Si Sandra apprécie les activités manuelles, c'est en partie parce qu'elle les trouve utiles pour "canaliser" ses garçons quand ils sont "surexcités". (...) En plus du football, Simon pratique le basket-ball dans le cadre des activités périscolaires depuis trois ans. (...) Cependant, ni elle ni Damien ne valorisent clairement la compétition.

Sandra ne limite pas spécialement le temps passé devant la télévision, notamment parce que, selon elle, les enfants n'y consacrent pas beaucoup de temps. Ils ne restent pas

"trois heures devant, donc ça me gêne pas", dit-elle. Comme il n'y a pas d'excès à ses yeux, ils peuvent l'allumer "quand ils en ont envie" et elle valorise même l'autonomie d'Alexis à ce sujet. Il "va se mettre sa chaîne", il sait mettre un DVD "tout seul", dit Sandra. Chez Véronique, il n'y a pas non plus d'horaires instaurés.

On note (...) une mise à distance des activités artistiques. Aucun des enfants n'a jamais suivi de cours dans ce domaine et, si Simon a évoqué à un moment l'envie de faire de la guitare, l'idée a vite été abandonnée parce qu'"il fallait apprendre le solfège". (...) les sorties culturelles sont en outre quasiment absentes des loisirs familiaux, excepté les sorties au cinéma, plusieurs fois par an. (...) la visite des musées ou des lieux du patrimoine est aussi absente des loisirs familiaux, y compris lors des vacances et des voyages. Damien n'apprécie pas ces visites et les enfants non plus. Sandra ne le regrette pas, "c'est pas des passionnés d'art", observe-t-elle seulement. Et il n'est pas question de les forcer, elle estime que "ça sert à rien d'y aller" si les enfants n'en ont pas envie. (...) Ils fréquentent (...) les parcs d'attraction et les zoos.

Damien et Sandra sortent quant à eux plusieurs fois par mois pour dîner chez des amis ou pour se rendre avec eux au restaurant ou dans des "bars d'ambiance". S'ils n'en ont "jamais le temps" à présent, ils ont assisté ensemble par le passé à plusieurs spectacles comiques (Dubosc, Bigard), et ils auraient voulu aller voir le spectacle de l'hypnotiseur médiatique Messmer.

Damien, le père, ne lit jamais de livres. sa seule lecture régulière est celle de magazines techniques relatifs à son domaine d'activité. Il lui arrive aussi de lire "la presse de temps en temps", *L'Equipe* ou "les journaux gratuits" pour "l'information quotidienne". Sandra, au contraire, "adore lire" et "li(t) tout le temps". Par exemple, elle a lu trois livres en deux semaines lors des dernières vacances. (...) Elle apprécie essentiellement les romans de littérature contemporaine grand public. Au moment des entretiens, elle est en train de lire la trilogie *Cinquante nuances de Grey*.

Sandra achète souvent des livres à ses fils à l'occasion des courses en grande surface. Simon a une bibliothèque dans sa chambre, Alexis "a sa boîte à livres" dans la sienne, et on voit des livres pour enfants dans le salon. Les livres sont des cadeaux fréquemment offerts aux enfants à Noël ou pour les anniversaires. Les enfants sont aussi habitués aux abonnements/ Alexis a été abonné à *Papi* à partir de ses dix-huit mois puis à *Tralalire*. Simon est actuellement abonné à *Mickey Magazine* que consulte aussi Alexis. (...) dans la famille d'Alexis, la lecture de livres à voix haute est avant tout une pratique partagée qui suscite le plaisir d'être ensemble. "C'est sympa, tout le monde est là". (...) "On mime en même temps, j'y mets le ton. Alors que (quand c'est leur père), ils disent "Eh, c'est pas marrant !""

Avec ses parents, Alexis est déjà allé en Suède, en Grèce, aux Bahamas, en Autriche et en Allemagne. Ces voyages sont non seulement des occasions répétées pour le petit garçon d'entendre ses parents parler d'autres langues (notamment l'allemand et l'anglais) mais aussi

l'occasion de dire lui-même quelques mots (bonjour, merci, etc.). (...) En dehors de ces contextes, Alexis est peu confronté aux langues étrangères.

Sandra exerce une activité syndicale soutenue depuis vingt ans. Elle a été déléguée syndicale pendant quatorze ans, membre de son comité d'entreprise et élue au CHSCT. Elle est actuellement secrétaire de son syndicat au niveau départemental. Sa tendance à l'action, à la direction et à la mise en avant de soi se donne à voir aussi dans ce domaine où elle a l'habitude d'accomplir de nombreuses tâches, de "donner des consignes" et de prendre la parole en public. (...) Sandra consulte notamment des sites de *L'Express* et du *Monde*.

Alexis est aussi témoin de désaccords entre ses parents, qui ne semblent pas se cacher pour les exprimer : "Si son père trouve que je fais un truc qui va pas, il va dire : "Ecoute pas ta mère, c'est n'importe quoi". (...) Ça, ça sort régulièrement". Dans son environnement familial, Alexis est donc habitué à entendre des débats et des critiques. De plus, d'après sa mère, il s'intéresse à plusieurs sujets dont il entend ses parents ou les médias parler, comme les attentats, l'immigration, le chômage, le divorce, la mort ou l'existence de Dieu. (...) Si ses parents entretiennent les croyances propres à l'enfance, comme le Père Noël, la petite souris, les cloches de Pâques, Alexis est peu crédule d'après Sandra. "Il a bien compris qu'il y avait un truc", dit-elle.

L'autorité parentale s'exerce à l'oral. Chez Sandra comme chez Véronique, l'autorité relève d'un mélange d'anticipation et d'intervention sur le coup. Sandra a ainsi l'habitude de prévenir avant de punir ou de gronder, en répétant plusieurs fois ses rappels à l'ordre. Par exemple, elle compte "1-2-3", système bien compris d'Alexis, puisqu'il lui arrive de dire "3" et de s'arrêter de lui-même.

Elle tente aussi de raisonner son fils après coup pour susciter son autocontrainte : "Je lui dis : "Pourquoi t'écoutes pas quand on dit une fois, ça éviterait de te faire punir ?" Les parents d'Alexis pratiquent également la privation de tablette. Cette privation peut s'inscrire dans la durée et être accompagnée d'explication ("Il l'a pas eue pendant une semaine et on lui a expliqué pourquoi". mais elle peut aussi être décidée sur le coup, en cas de bêtise ou d'insolence (-"On enlève tout et là ils arrêtent tout de suite les bêtises"). La décision sur le moment concerne aussi la limitation du temps passé devant les jeux vidéo ou la télévision.

Sur le plan de la forme, on peut noter un mélange entre moments d'explication et rappels à l'ordre peu explicités. Sandra et Damien donnent parfois des récompenses à leurs enfants : ils leur achètent des bonbons et des jeux vidéo, leur donnent de petites pièces de monnaie, la permission de boire autre chose que de l'eau au repas ; et ils leur expliquent pourquoi : parce qu'ils ont été "gentils", parce qu'ils ont "bien travaillé" à l'école, parce qu'ils ont aidé leur mère, etc. Sandra peut aussi solliciter un effort d'explicitation de la part d'Alexis en cas de colère : "Dis-moi ce qui t'a fâché".

Sandra estime (...) qu'Alexis a "le dessus" sur Simon lors des querelles entre frères. Par exemple, elle raconte qu'Alexis s'impose souvent pour le choix des dessins animés et

que Simon "cède toujours", notamment sous la pression physique d'Alexis qui "tape beaucoup son frère". Comparé à Simon, Alexis est clairement placé du côté de la virilité ("il a plus d'autorité" que son frère, il n'est "jamais angoissé", "n'a peur de rien" et il est "très indépendant", "très à l'aise") alors que Simon est décrit avec des qualificatifs plus féminins ("hystérique", "anxieux", "boudeur", "nerveux", "très sensible", "stressé").

Pour Sandra, les choses sont finalement très claires : Alexis est le "leader de la fratrie", "il a du pouvoir", "il est commandant", "c'est un dominant", "il a un instinct dominant". Elle valorise clairement ce trait de caractère, et partant, la tendance d'Alexis à s'imposer aux autres.

Pour conclure, on repère déjà chez Alexis la marque des influences socialisatrices de son environnement. Les ressources de sa famille lui procurent plusieurs avantages : une certaine maîtrise du langage, un suivi scolaire attentif, une relative aisance matérielle, une stabilité résidentielle et temporelle, ainsi que les bénéfices symboliques associées à un corps soigné. Encouragé à détourner l'autorité et à ne pas se laisser faire, et assigné à une ressemblance avec sa mère dont les dispositions viriles sont particulièrement marquées (mise en avant de soi, autorité), il a en outre l'habitude de s'imposer - verbalement et physiquement - aux autres.

Alexis est pourtant loin de cumuler toutes les ressources d'un "dominant" en cours de construction. Il est issu d'une famille de classe moyenne du secteur privé, avec des parents ambivalents vis-à-vis de l'école, plus portés sur le sport et les activités manuelles que sur les loisirs culturels, et exerçant une forme d'autorité parfois éloignée des attentes scolaires. Il est bon élève mais n'a pas toujours le comportement adéquat à l'école (manque de persévérance et d'"autonomie", multiplication de petites infractions aux règles en classe comme en récréation) ce qui lui vaut des rappels à l'ordre fréquents.

Malgré la place qui lui est assignée familialement du côté de l'aisance scolaire, il ne semble pas non plus avoir de goût très prononcé pour les apprentissages scolaires ni une très grande assurance dans ce domaine, comme en témoignent ses attitudes d'évitement de certaines tâches.

9 - Annabelle : la bonne volonté scolaire et culturelle en héritage (Géraldine Bois)

Annabelle a 5 ans et trois mois quand elle entre en grande section de maternelle. Sa petite sœur, Oriane, âgée de 3 ans, est scolarisée en petite section dans la même école publique de secteur, située dans un quartier assez central et plutôt favorisé de Mulhouse. Les parents d'Annabelle, Vanessa et Stéphane, séparés au moment de l'enquête, s'y étaient installés quand Annabelle avait environ 2 ans et demi. Ils y ont loué un grand appartement ancien, avec parquet massif au sol, de 140 m², dans lequel la petite fille vit toujours au

moment de l'enquête. Ce logement comporte un très grand salon, une grande cuisine, et quatre chambres. celle d'Annabelle est bien plus grande que celle de sa petite sœur, mais sert aussi de salle de jeux pour les deux enfants. Auparavant, Annabelle a vécu à Paris dans un T3 dont ses parents étaient propriétaires.

Vanessa a 35 ans. Elle est assistante sociale, avec le statut de fonctionnaire territoriale de catégorie B. Titulaire du diplôme d'Etat d'assistant de service social, obtenu un an avant la naissance d'Annabelle, Vanessa a tout de suite trouvé un emploi dans ce secteur, d'abord sous la forme d'un CDD de quatre mois, puis en tant que fonctionnaire après la réussite du concours d'assistant socio-éducatif. (...) Elle est initialement titulaire d'un DUT information et communication, après deux premières années à l'université, en histoire puis en communication, qui "n'ont rien donné".

Au moment de l'enquête, Vanessa est séparée depuis environ six mois de Stéphane. Cette séparation. s'accompagne d'une situation financière plutôt difficile pour Vanessa. Afin de ne "pas trop perturber (ses) filles en plus de la séparation", elle a en effet souhaité rester dans le même appartement, mais le loyer - 900 euros, auxquels il faut ajouter 120 euros par mois de dépenses énergétiques - est maintenant trop élevé pour son seul salaire. sa mère, à la retraite et également divorcée, est donc venue vivre avec elle, afin de partager les frais, de l'aider dans les tâches domestiques comme la garde de ses filles, ce qui lui laisse le temps de chercher un nouveau logement plus petit et plus abordable.

Depuis la rentrée scolaire, Annabelle vit donc avec sa mère, sa petite sœur et sa grand-mère maternelle, Michèle, âgée de 67 ans. (...) la grand-mère maternelle d'Annabelle est titulaire d'une maîtrise de lettres modernes, et a été professeure de français (maître auxiliaire puis adjointe d'enseignement titulaire). N'ayant pas réussi le CAPES de lettres, elle a ensuite obtenu un CAPES de documentaliste dans des établissements scolaires. Son père était militaire, "pas trop gradé certainement", et sa mère, au foyer, ne savait ni lire ni écrire. Originaire du Proche-Orient, cette arrière-grand-mère d'Annabelle n'a pas été scolarisée.

Le père de Vanessa, divorcé de Michèle, est également retraité au moment de l'enquête. Il est titulaire d'une maîtrise de droit public et a terminé sa carrière comme directeur d'une caisse régionale d'assurance maladie (il a accédé au statut de cadre supérieur quand Vanessa était en 6^e). Son propre père était propriétaire d'un hôtel déjà possédé par la famille avant lui, et sa mère était au foyer. Vanessa n'a aucune idée des diplômes de ses grands-parents.

Le père de Stéphane est polytechnicien et termine sa carrière de directeur d'agences françaises de développement, exercée dans de nombreux pays. Son père était cardiologue ou radiologue (Vanessa n'a pas l'information exacte), et sa mère a été au foyer puis "a monté un magasin d'ameublement et de luminaires" qui "a prospéré". la mère de Stéphane a fait des études supérieures, mais Vanessa n'en connaît pas les détails. D'abord au foyer, elle a ensuite été copropriétaire d'un restaurant réputé qui a fait faillite.

La position sociale de Stéphane se caractérise par un plus gros volume de capital économique que Vanessa, mais aussi par un moindre volume de capital culturel. Le salaire mensuel net de Vanessa est de 1850 euros. Les revenus du travail de Stéphane sont équivalents : sa formation actuelle est rémunérée entre 1800 et 2000 euros nets par mois.

Stéphane a un rapport difficile à l'école ; son ex-conjointe parle même de "rejet absolu". Ce n'est pas le cas pour Vanessa. Contrairement à lui, elle dit avoir "toujours eu plaisir à aller à l'école". (...) "J'aurais dû continuer derrière. (...) Je pense que j'aurais pu largement faire une maîtrise, un DESS, un DEA."

Quand je demande à sa mère quels sont les jeux préférés d'Annabelle, Vanessa parle en premier des jeux sur tablette tout en précisant immédiatement qu'elle et sa mère veillent aux contenus de ces jeux et téléchargent des "jeux éducatifs". (...) La bonne volonté culturelle qui caractérise la socialisation d'Annabelle se donne à voir de plusieurs manières.

Vanessa incite explicitement ses filles à préférer d'autres activités, notamment la lecture, aux écrans. (...) Vanessa préfère que ses filles regardent les dessins animés de France 3 plutôt que ceux de M6 ou de TF1, et elle constate avec satisfaction qu'Annabelle commence à se désintéresser des dessins animés Disney ou de la *Reine des neiges*, qu'Annabelle, d'après sa mère, juge "gnangnan". Elle essaie de "l'orienter" vers des dessins animés plus classiques qu'elle a elle-même regardés quand elle était petite (*Heidi, Les Aventures de Tintin, Astérix et Obélix*), ou des dessins animés plus récents qu'elle a appréciés, comme ceux de Miyazaki qu'elle juge "très sympas" avec un "univers" intéressant à "faire découvrir".

Les sorties au musée sont, toujours pour cette raison d'âge, centrées sur des expositions scientifiques, considérées comme "ludiques", plus que sur des expositions d'art, plutôt visitées dans le cadre de sorties scolaires.

La mère d'Annabelle regarde "peu" la télévision et uniquement lorsque ses filles sont couchées, et elle cite surtout des émissions d'information ou culturelles : *Secrets d'histoire, Des racines et des ailes, Envoyé spécial, Lundi Investigation*. Elle aime par ailleurs lire et "essaie" de le faire quand elle a du temps libre, tout en précisant que "c'est assez fluctuant". (...) Elle aime la littérature contemporaine plutôt grand public (Charles Bukowski, Michel Houellebecq, Emmanuel Carrère, Delphine de Vigan).

Les livres sont très présents dans l'environnement d'Annabelle. On peut noter tout d'abord la présence de deux bibliothèques - une dans le salon qui comporte beaucoup de livre de type "encyclopédies" ou de voyages, des romans et un grand coffret sur Mozart, et l'autre dans la chambre de sa mère - ainsi qu'un petit meuble dans la chambre d'Annabelle qui contient ses propres livres.

Vanessa a fait en sorte qu'Annabelle entre à l'école avant ses 3 ans, en toute petite section, en l'inscrivant cette année-là dans une école privée. (...) Il n'est donc pas étonnant qu'Annabelle "aime bien aller à l'école", comme elle le déclare elle-même spontanément au

cours d'un des entretiens avec sa mère. (...) Son enseignante (...) décrit une élève n'ayant pas besoin de solliciter souvent l'adulte, qui "se débrouille toute seule", qui sait s'occuper seule quand elle a fini son travail, et qui prend des initiatives, autrement dit une élève qui dispose de toutes les qualités qui font l'élève autonome. (...) Elle juge en particulier qu'elle a un "très bon niveau de langage" et qu'elle est "excellente" pour tout ce qui relève de la pré-lecture, la reconnaissance des lettres, des mots et des syllabes. Elle trouve en outre Annabelle "soignée" dans son travail, ses découpages et ses dessins.

Annabelle est aussi placée du côté des "matheux" et des études prestigieuses. Vanessa évoque également Sciences Po, qu'elle aurait "adoré" faire elle-même, la mention de cette autre grande école témoignant des ambitions scolaires qu'elle nourrit pour Annabelle.

Rappelons que Vanessa, comme son ex-conjoint, connaît un petit déclin social par rapport à ses parents. Son attitude témoigne d'une position sociale et scolaire elle-même non complètement assurée, qui se manifeste plus généralement au travers de rapports ambivalents à la confiance en soi et à la mise en avant de soi.

Vanessa (...) distingue notamment les moments d'entre-soi, à la maison, où Annabelle "redouble de confiance en elle" et des moments au-dehors où elle est "beaucoup plus introvertie, presque timide", y compris avec des personnes qu'elle connaît. "Tout à coup, c'est une autre Annabelle quoi (...) J'ai deux Annabelle." La confiance en soi est ainsi une attitude qui ne pas de soi et qu'il faut donc travailler et renforcer. Vanessa dit encourager sa fille à être "sociable", ce qui se vérifie pendant un entretien lorsqu'elle incite celle-ci à me parler directement et à "haute voix", alors que la fillette chuchote à l'oreille de sa mère pour qu'elle me parle à sa place.

A la maison, si Annabelle ne fait pas de "bêtises" à proprement parler, elle est, d'après sa mère et sa grand-mère, "globalement très pénible", "obstinée", "frondeuse, espiègle, voire presque insolente", "capable d'être dans la provocation extrême", contrairement à sa petite sœur. (...) Quand sa mère l'envoie dans sa chambre, "en général ça provoque, presque, pas de l'hystérie, mais elle est capable de claquer des portes, de jeter des trucs". Elle peut aussi résister à certaines règles, comme l'heure du coucher, en se relevant pour dessiner et en "négociant" un délai supplémentaire.

Michèle demande souvent à Annabelle d'attendre le lendemain pour obtenir quelque chose qu'elle désire (comme un goûter particulier par exemple). Elle parle aussi du principe d'"attendre son tour" pour parler à table. Cette inscription dans la durée concerne également les punitions que Vanessa met en place : privation de télévision ou de tablette plusieurs soirs d'affilée, isolement d'Annabelle dans sa chambre, privation - plusieurs jours à l'avance - de la participation à l'anniversaire d'une copine.

Le rapport non immédiat au temps, le report des désirs et la gestion de sa propre frustration - dont on sait qu'ils sont propices à l'inculcation d'une autocontrainte

scolairement valorisée - se repèrent aussi dans la prévisibilité des sanctions et des règles. Vanessa a ainsi l'habitude d'avertir avant de punir. De plus, la régularité des injonctions les rend prévisibles.

Vanessa ne se souvient pas d'avoir jamais mis en cause la parole d'un homme politique ou d'un journaliste devant sa fille, ni d'avoir critiqué une publicité. (...) Enfin Vanessa dit n'avoir jamais critiqué la religion et souhaite transmettre un principe de "tolérance" à ce sujet. Si le père d'Annabelle a reçu une éducation religieuse catholique et a vaguement proposé de faire baptiser sa fille quand elle était bébé, cette idée a été rapidement abandonnée car il n'y tenait pas vraiment. Vanessa, qui est athée et n'a pas reçu une telle éducation, affirme quant à elle que si Annabelle a "un jour vraiment envie de se faire baptiser", elle l'acceptera.

Le jour de l'observation a lieu en février 2016. L'école est située en centre-ville, dans un quartier plutôt favorisé, et accueille cinq classes d'environ 25 élèves chacune. (...) Annabelle (...) a les cheveux attachés et bien coiffés. Elle est nettement (à mes yeux) la petite fille la mieux habillée de la classe.

Pendant une grande partie de la récréation, Annabelle joue avec sa copine et un garçon à grimper et à faire le cochon pendu sur une barre fixe. (...) Elle ne fait pas partie des enfants qui courent et crient sans arrêt. (...) lorsque la maîtresse tape dans ses mains pour indiquer la fin de la récréation, Annabelle se dépêche et fait encore partie des premiers élèves rangés. De retour dans sa classe, elle s'assied sagement sur le banc à côté de sa copine. (...) pendant tout l'exercice, elle ne sollicite pas l'adulte pour se faire aider. Elle fait juste remarquer à l'ATSEM stagiaire qu'il y a une lettre en trop par rapport aux besoins de l'exercice. Lorsqu'elle a terminé, Annabelle se lève immédiatement pour aller chercher d'elle-même un autre travail dans son casier.

Annabelle est pourtant loin de cumuler toutes les ressources que l'on observe plus souvent chez les enfants des classes supérieures : elle n'est pas initiée aux sorties culturelles les plus légitimes et n'a pas de loisirs artistiques. De plus, elle n'est pas particulièrement encouragée à développer son esprit critique, à prendre de l'avance à l'école, encore moins à considérer qu'il est important d'être "la meilleure".

En effet, sa mère, tout en nourrissant de fortes ambitions scolaires et culturelles pour elle et pour sa fille, fait preuve d'un manque d'assurance, d'une modestie et d'une peur de la prétention dans de nombreux domaines. (...) Si elle est transmise à Annabelle, cette tendance à la "prudence", qui peut s'inscrire aussi dans une assignation de genre, pourrait constituer un frein à son ascension sociale, d'autant que la petite fille a peu de relations avec la famille de son père, située plus clairement du côté de la bourgeoisie.

10 - Rebecca : deux mères et un bon esprit critique (Sarah Nicaise et Sophie Denave)

Rebecca entre en grande section de maternelle à l'âge de 5 ans et sept mois. Elle vit à Bordeaux avec sa mère biologique, Mag, professeure de français, ainsi que sa sœur Camille, de trois ans et demi sa cadette. Peu de temps après sa naissance en 2010, Mag et Laure se mettent en couple et Rebecca devient alors un projet de parentalité commun aux deux femmes, tandis que Camille, née après leur séparation, est uniquement considérée comme la fille de Mag. Séparée de Laure en 2013, Mag a rencontré Julia il y a environ un an. si Julia a encore son propre appartement au début de l'enquête, "elle passe beaucoup de temps" chez Mag, et Rebecca la voit "quasiment tous les jours" de la semaine.

Chaque wee-end et la moitié des vacances scolaires, Rebecca prend le train pour se rendre chez Laure, qui est en situation de réinsertion professionnelle et habite dans une petite ville située à quatre-vingt-cinq kilomètres plus au sud.

Mag, 37 ans, est professeure de français et de FLE (français langue étrangère) dans le secondaire. (...) Après avoir faite "maths sup et maths spé", le père de Mag a intégré l'Ecole nationale supérieure Louis-Lumière à paris. Il a ensuite travaillé en tant qu'ingénieur du son. le grand-père paternel de Mag, titulaire du baccalauréat, a enseigné plusieurs années le latin et le grec avant d'être employé dans une banque où il a terminé sa carrière comme cadre. la grand-mère paternelle était femme au foyer.

Se présentant toutes les trois comme féministes, Laure, Mag et Julia mènent des activités militantes dans différents collectifs. Après avoir milité à Lutte Ouvrière et dans des groupes anarchistes, Laure s'est investie dans des collectifs 'transpédégouines'. (...) L'engagement militant de Mag est plus directement lié à ses pratiques professionnelles. Elle fait partie d'un groupe associatif autour de la pédagogie Freinet (dans lequel elle a occupé le poste de secrétaire pendant deux ans) et d'un collectif de pédagogie féministe. Elle est également syndiquée à SUD Education. Julia fait, quant à elle, partie d'une chorale anarchiste qui se produit régulièrement dans des squats politiques et d'habitation.

A la différence de Mag qui a grandi dans une famille relativement dotée en capital scolaire, Laure a acquis des ressources culturelles au cours de son parcours scolaire et de ses expériences militantes. (...) Situé au rez-de-chaussée d'un immeuble récent s'élevant sur quatre étages, l'appartement T3, de 70 m², est loué "un peu plus de 750 euros" par mois. Les revenus de Mag ne lui permettent pas de louer un appartement plus grand, si bien que Rebecca et Camille partagent la même chambre. le logement comporte également un jardin de 70 m², "un plus" qui "agrandit l'espace de jeux des filles".

Le dédoublement du foyer de Rebecca et le découpage du temps familial choisi par ses deux mères entraînent des rythmes, des routines et des règles familiales distinctes. Cette diversification ne concerne pas seulement le quotidien domestique, les activités à l'intérieur du domicile. Elle s'étend à l'ensemble des pratiques quotidiennes que Rebecca partage avec Mag et avec Laure.

Le réveil est rapide ("Ça dure cinq minutes max") et le petit-déjeuner routinisé ("Rebecca s'assied à table, je lui mets une petite couverture, elle prend son petit-déj', c'est parti !"). Rebecca s'habille ensuite toute seule. Elle sait qu'elle dispose d'un temps compté pour choisir et mettre ses habits. Mag veille toutefois à ce qu'elle ne prenne pas de retard et que les habits choisis ne soient pas "trop légers" quand il fait froid.

Pour une mère comme pour l'autre, il n'est pas question d'imposer ni de contraindre. Chacune témoigne d'un rapport critique à certaines formes d'autorités jugées trop autoritaires. Laure explique : "J'ai envie qu'elle se sente libre en fait, donc ça vient aussi en fonction des besoins. (...) C'est toujours discuté avec elle pour qu'elle comprenne." Dans les deux maisons, le mode éducatif repose donc sur la participation de Rebecca à l'établissement des règles qu'elle sera ensuite tenue de respecter. ce mode d'exercice de l'autorité, qui vise à expliciter le sens des règles, place la négociation au centre des préoccupations parentales, comme le relève Laure : "Elle a le droit de s'exprimer, de donner son avis. je l'encourage à le faire. D'ailleurs elle s'exprime autant que moi et, voilà, on négocie."

Laure ne donne aucune punition et conteste fermement le fondement et l'efficacité des pratiques punitives : "J'ai bien compris avec toutes mes lectures et tout ça, que les punitions ça ne sert à rien." Mag "évite" aussi le plus possible les punitions. Ce sont toutefois moins les bêtises que certains comportements de Rebecca qu'elle peut occasionnellement sanctionner en l'isolant dans sa chambre et en lui demandant de "réfléchir à ses conduites" : "Elle était violente à un moment, elle avait pas mal de violence l'année dernière avec ses copines. (...) Bon là, j'étais vraiment pas contente. Donc ouais, j'i pu lui dire : "Non, ce soir pas de DVD machin, j'ai pas envie de te faire plaisir parce que là t'as dépassé les limites. Il faut que tu réfléchisses"".

Pendant près d'un an, Julia n'a également pas cessé de "discuter" avec Rebecca : lui faire "formuler et reformuler" ses comportements, ses réactions, ses émotions, "prendre des décisions avec elle" pour que la cohabitation soit possible et surtout plus paisible. (...) L'efficacité de ce modèle de l'autorité tient donc à la mise en cohérence entre Mag, Laure et Julia. "On se coordonne tout le temps avec Julia et avec Laure aussi", précise Mag.

Laure et Mag associent par ailleurs ces pratiques à des valeurs et des principes, issus de leur engagement militant, qui s'opposent à l'autoritarisme et à ce qu'elles considèrent comme des conduites relevant à des rapports de domination de l'adulte sur l'enfant. Ni l'une ni l'autre ne les lient en revanche explicitement à un objectif de rentabilité ou de réussite scolaire. Pourtant, ce mode d'exercice de l'autorité, indirect, reposant sur l'autorégulation de l'enfant, est semblable à celui requis par l'école. Ces pratiques parentales permettent donc aussi à Rebecca de construire des compétences attendues par le système scolaire. (...) En négociant les règles, en explicitant leur sens et les raisons de ses résistances, Rebecca se dote de compétences langagières et réflexives.

On peut noter (...p) que la préférence pour la radio dans les deux maisons, plutôt que la télévision ou d'autres supports médiatiques, tend à banaliser la forme orale. A travers les discours entendus ou énoncés, le langage permet donc l'apprentissage d'un esprit critique.

Chez Mag et chez Laure, les livres sont partout. Ils ne sont pas seulement rangés dans les différentes bibliothèques qui leur sont réservées. Ils sont aussi posés, ici et là, dans les différentes pièces des maisons. Chez Mag, ils envahissent littéralement l'espace. (...) Les choix parentaux de certains livres pour enfants plutôt que d'autres sont culturellement et scolairement distinctifs. Ils sont permis par la bonne connaissance chez Laure et Mag de la littérature jeunesse, et s'orientent donc vers des livres légitimes d'un point de vue scolaire.

Laure ne possède pas de télévision. Mag a un poste dans sa chambre, mais il n'est pas connecté aux chaînes télévisuelles et sert donc uniquement à visionner des DVD. Toutes les deux ne regardent donc jamais la télévision. Quand elle est chez Laure, Rebecca va "de temps en temps" regarder la télévision "chez la voisine".

A côté de la fréquentation assidue de la bibliothèque et de la médiathèque, Rebecca se rend souvent au théâtre : "Qui dit spectacles pour enfants, pour moi, dit théâtre. Donc oui, ça, souvent." (...) Laure emmène aussi fréquemment Rebecca au cinéma et, plus occasionnellement, à des festivals de films : "On a fait le festival Résistances l'été dernier, y'avait un programme jeunesse et on est allés voir plusieurs courts métrages, des films d'animation, des films".

Laure n'a pas le budget pour partir en vacances. Celles-ci sont donc, dans leur majorité, consacrées à "trouver des choses un peu chouettes à faire par ici". Néanmoins, loin des "loisirs de pauvreté", ceux qui rythment les week-ends et les vacances de Rebecca témoignent des ressources culturelles, alternatives ou militantes présentes dans la sphère familiale.

Les jouets et les jeux de Rebecca sont, dans leur majorité, caractéristiques de ceux des enfants des classes moyennes et supérieures à fort capital culturel. (...) "Elle fait des puzzles pour les huit-douze ans et elle y arrive les doigts dans le nez; Je pense qu'elle sera assez balaise en logique, en mathématiques. En tout cas, elle a clairement les capacités." Rebecca dessine "énormément". Sur tous ses dessins, à côté des personnages (tous féminins, des princesses majoritairement), figurent systématiquement des lettres, des chiffres et parfois des mots. Ils témoignent donc de l'actualisation des exercices scolaires d'écriture à la maison qui sont exposés par les mères et donc valorisés. Les dessins de Rebecca sont en effet affichés sur de nombreux murs des deux domiciles parentaux. Le jeu de "la maîtresse" auquel elle s'adonne aussi régulièrement avec ses peluches, transformées en élèves, suit cette même logique d'importation de l'univers scolaire au sein de l'espace familial.

La formation d'un goût de plus en plus marqué du point de vue du genre, et qui participe d'une différenciation sexuée croissante des objets enfantins, s'observe (...) dans le domaine vestimentaire. En attestent les "habits préférés" que Rebecca a elle-même

présentés à l'enquêtrice : une robe rose et un haut de pyjama La reine des neiges. Ni Laure ni Mag n'ont (...) cherché à faire porter à Rebecca des tenues "de filles". (...) Mag et Laure (...) achètent ou récupèrent le plus possible des jouets et des vêtements "neutres" du point de vue du genre, et qui, on l'a vu, relèvent de conduites éducatives qui sont loin d'être neutres socialement.

Les inquiétudes parentales croissantes proviennent surtout des goûts genrés "de plus en plus affirmés" de Rebecca. Et ce, malgré le fait de mettre à distance, sinon de contester explicitement et devant elle, le marquage sexué des jouets, des vêtements et des produits culturels enfantins. Lorsqu'elle se rend à l'école, Rebecca ne retrouve pas un groupe d'enfants mixte ou des copains garçons, mais bien ses "deux super copines" de classe.

Les repas sont bio à 80% chez Mag. Lorsqu'elle évoque le panier de légumes venant d'une AMAP (association pour le maintien d'une agriculture paysanne) à laquelle elle adhère et les produits bio qu'elle achète quotidiennement, Mag précise que ce type d'alimentation dépend étroitement de ses ressources économiques, et qu'une grande partie de son budget "passe dans la bouffe".

Lors des rares résistances de Rebecca à certains légumes, Laure trouve elle aussi le moyen de les lui faire désirer (...) " Mais tu sais, si elle est si grande Marie, c'est parce qu'elle a mangé tant de légumes. Et elle adore les légumes, elle demande à ce qu'on lui en réserve trois fois !"

Avec le calcul, la détention du porte-monnaie a donc été l'occasion d'un nouvel apprentissage : la gestion de son propre argent et, consécutivement, de l'intériorisation de dispositions planificatrices. (...) Laure, quant elle, ne donne pas de "sous" à Rebecca, peu convaincue par le fait qu'elle détienne "à son âge" de l'argent. "Je pense qu'elle est jeune pour ça, qu'elle a pas besoin de manipuler des sous."

Laure et Mag accordent peu d'intérêt au domaine du sport. Elles ne sont jamais allées voir de spectacles sportifs et n'ont jamais regardé d'événements sportifs à la télévision. Enfant, Mag explique avoir fait "un peu de tennis et un peu de gymnastique".

Mag et Laure ont un rapport ambivalent à l'institution scolaire. Présentée par les deux comme un espace fortement hiérarchisé, critiquable à de nombreux égards, elles savent aussi que l'école représente un passage incontournable ("On peut pas y échapper...", précise Laure), un lieu d'apprentissage et "d'accès -à l'autonomie" (Mag). C'est sans doute parce qu'elles lui attribuent un rôle qui dépasse celui de la diffusion de savoirs scolaires qu'elles manifestent une posture si critique vis-à-vis de l'école. Que ce soit par méfiance (pour Laure) ou par connaissance (pour Mag) du système scolaire, elles se sont tournées vers des conceptions et des méthodes pédagogiques alternatives, dans un groupe de pédagogie féministe et un groupe de pédagogie Freinet pour Mag, dans un projet d'école alternative pour Laure.

Mag affirme ne pas être "hyper investie dans l'école". Son rapport à l'établissement scolaire reste très pragmatique : "Pour moi c'est : aller la chercher, l'amener et la rechercher. mais après évidemment je veux que ça se passe bien. mais tant que ça se passe bien, voilà je... je laisse couler quoi. pour moi c'est pas mon monde, c'est le sien". Cette volonté de se tenir à distance (relative) de l'espace scolaire s'explique à la fois par la familiarité qu'entretient Mag à l'égard de la culture scolaire et par le fait que Rebecca se trouve en situation de réussite.

Malgré leurs provenances sociales et leurs situations professionnelles différenciées, les deux mères de Rebecca sont fortement dotées en ressources culturelles. Toutes deux adhèrent à des principes de socialisation et à des logiques éducatives, typiques des classes moyennes et supérieures cultivées, proches de la culture scolaire.

Par l'attention soutenue au langage et à la lecture, la distance aux produits culturels peu légitimes (notamment corporelles) de ses deux mères, mais aussi par les pratiques artistiques encadrées, les sorties culturelles ou encore les jeux "éducatifs" auxquels elle s'initie, Rebecca est quotidiennement amenée à construire un sens critique, des compétences langagières et réflexives qui contribuent déjà à sa réussite scolaire.

De par leurs investissements associatifs, les deux mères sont attachées à ne pas développer d'esprit de compétition chez Rebecca, disposition pourtant requise par l'univers scolaire. L'indifférence de Rebecca à l'égard de toute forme compétitive explique en partie sa faible participation orale en classe et le fait qu'elle n'est pas qualifiée d'excellente élève par l'enseignante.

11 - Aleksei ou le bonheur sans compétition (Bernard Lahire et Frédérique Giraud)

Aleksei a 5 ans et neuf mois au début de l'enquête. Il est en grande section de maternelle dans l'école publique du secteur. C'est le seul garçon d'une fratrie de quatre enfants. Il a une sœur aînée, Marina, de 7 ans et demi, scolarisée en CE1, et deux sœurs cadettes, Zona, 3 ans, en petite section, et Elsa, qui naît durant la période de l'enquête (en juin 2015). Les parents, Marie et Ivan, louent un appartement de 80 m² dans un immeuble situé dans un quartier socialement mixte de Toulouse.

La constellation familiale dans laquelle est inséré Aleksei mêle famille bourgeoise en déclin (grand-père maternel), famille ouvrière en ascension (grand-mère maternelle) et parents plutôt en déclin par rapport à leurs ascendants, tout particulièrement le père.

Elle est marquée par l'expérience de l'arrêt des études ou de l'échec professionnel de nombre de ses membres : arrêt des études du grand-père maternel à la suite du décès de l'un de ses frères, faillite de la bijouterie familiale et emploi aidé du même grand-père; arrêt d'études de l'oncle maternel avant reprise plus tardive mais non exploitée ; arrêt d'activité professionnelle du même oncle parti avec sa compagne en arrêt sabbatique pour un voyage ;

carrière sportive de haut niveau interrompue, études inachevées, en Russie comme en France, expérience des minima sociaux pour le père ; même expérience des minima sociaux de la tante pourtant diplômée d'une grande école de journalisme.

Marie, la mère d'Aleksei, se pose (...) régulièrement la question de savoir si elle continuera le métier d'institutrice parce qu'elle le trouve très "prenant" et "fatigant" et voudrait "garder de l'énergie pour (sa) famille". Elle est assez critique sur "les conditions actuelles de l'Education nationale" et trouve qu'on n'insiste pas suffisamment sur l'apprentissage et la transmission.

La famille vit majoritairement de l'allocation de congé parental à laquelle s'ajoutent des allocations familiales. le père venant de lancer sa propre activité, il ne touche pas plus de 1000 euros par mois.

Marie, 39 ans, est en congé parental au moment de l'enquête. Elle est professeure des écoles depuis 2001, mais n'aura exercé son métier que neuf années en 2017 du fait de congés parentaux pris à la suite de la naissance de ses quatre enfants. (...) Marie a une partie de ses enfants baptisés catholiques (marina et Aleksei). Ivan est de culte orthodoxe, mais la famille fréquente collectivement depuis quelques années le culte protestant. Cet œcuménisme chrétien étant à l'image de l'héritage familial (grand-père catholique mais allant régulièrement au culte, grand-mère protestante mais investie dans la bibliothèque diocésaine).

Ivan est arrivé en France en 1994 pour participer à des compétitions sportives et "pour l'aventure" hors de son pays. "C'était après la fin de la guerre froide, raconte-t-il, on a eu cette possibilité de sortir du pays. On avait été enfermés derrière une grille de fer pendant soixante-dix ans." sans parler au départ le français mais seulement l'anglais, il a été invité à rester au club sportif. Il n'a obtenu une carte de résident lui permettant de travailler à temps plein que dix ans plus tard (en 2004) et a rencontré Marie en 2007.

Les grands-parents sont propriétaires d'une maison dans un quartier pavillonnaire de la banlieue de Toulouse et soutiennent la famille en permettant aux parents de "souffler" quand ils ont envie de se retrouver un peu seuls ou se sentent trop fatigués. Les grands-parents d'Aleksei sont des retraités très occupés par leurs petits-enfants, la gestion de leurs résidences secondaires, des activités de reliure ou d'encadrement et de bénévolat dans une bibliothèque religieuse (elle), la lecture, la pratique du bateau (lui), leurs sorties communes au cinéma tous les quinze jours en cherchant à "ne pas rater les bons films qui sortent" (...) et au théâtre tous les deux mois environ, leurs balades sur le bord de mer, et leurs fréquentes randonnées, parfois même durant trois semaines sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle (ils sont tous deux chrétiens).

Le grand-père, 70 ans, a été gérant de la bijouterie de luxe paternelle qui comptait trois salariés. dans les années 1960, "c'était le haut de gamme à Toulouse" (grand-mère). (...) Son parcours scolaire (baccalauréat, classes préparatoires, Ecole nationale supérieure d'arts

et métiers jusqu'à bac+4) a été interrompu à cause d'un "drame familial" (la mort de son frère aîné). Il n'a donc pas obtenu son diplôme d'ingénieur et a travaillé à la bijouterie de son père. Ses origines sociales sont bourgeoises et catholiques.

La grand-mère, 69 ans, a un CAPES de lettres et a été professeure de français au collège, à mi-temps dès lors qu'elle a commencé à avoir des enfants. D'origine ouvrière (et protestante), elle est clairement en ascension sociale. Ses parents travaillaient tous deux dans une imprimerie et avaient suivi des études courtes (école jusqu'à 14 ans maximum, puis deux ans de formation dans l'imprimerie).

Les six membres de la famille logent dans un T3 de 80 m². Il s'agit d'une location et ils n'ont jamais été propriétaires. Aleksei et Zina partagent une chambre, avec un lit superposé, tandis que Marina et Elsa sont dans une autre chambre. Les parents n'ont pas de chambre et dorment dans une alcôve dans le salon. Ils pensent qu'ils déménageront dans un ou deux ans parce qu'ils seront de nouveau à l'étroit lorsque les enfants grandiront.

Les loisirs des parents sont particulièrement contraints par la charge mentale et organisationnelle propre à une famille nombreuse. Les occupations familiales prennent l'essentiel d'un temps qui n'est desserré que grâce à l'aide de la grand-mère maternelle, cheville éducative centrale dans la configuration familiale présente. La fatigue que ressentent les parents d'Aleksei limite leurs sorties et leurs activités extra-familiales. ceux-ci ont une orientation souvent spirituelle et privilégient l'épanouissement le bien-être de tous. Dès le premier entretien, c'est l'importance de leur famille, de leur couple et de l'attention portée aux enfants, qui apparaît comme centrale aux yeux des parents.

Quand on lui demande quels sont ses loisirs, Marie répond qu'elle essaie essentiellement de développer une réflexion personnelle et spirituelle en tant que chrétienne. Elle ne lit pas le journal qui "la déprime un peu", mais lit parfois des romans, et surtout des "livres de réflexion sur la foi" : "je prie aussi. J'essaie de me nourrir d'une réflexion. (...) Donc, en fait, toute l'éducation des enfants, je vais la mettre sur la foi, parce que je suis chrétienne (...) Quand je suis à la maison, et que je peux avoir un peu de temps pour moi, je prends un livre, et je lis trois pages, ça va m'apporter autre chose que le quotidien."

Ivan (...) ne lit quasiment pas de littérature mais plutôt des "livres spirituels" et un peu *Le Monde diplomatique* auquel il est abonné ("J'ai mon passé soviétique qui va (*sourire*). "J'suis plutôt quand même, de même ligne que Karl Marx quand il disait que le capitalisme avait un caractère suicidaire, mais je lis un dixième du journal"). le dernier livre en russe qu'il a lu était un livre de "témoignages de prêtres orthodoxes", et en français un roman de sa belle-sœur et "un livre spirituel d'un prêtre britannique-américain". (...) Comme sa compagne, il n'écoute qu'assez peu de musique et n'est "pas très écran" ni "très film". Il trouve, comme elle, que l'actualité politique est "déprimante". Ils n'ont plus la télévision depuis quatre ans, Ivan expliquant qu'ils ont "jugé que ça (leur) bouffait tout le temps pour (eux) et pour les enfants".

Durant les vacances, ils essaient "d'aller un peu au vert", notamment dans la maison de famille dans les Pyrénées. Ils ont ainsi passé les dernières vacances pendant quinze jours dans la maison et n'ont "pas fait grand-chose".

Aleksei a de nombreuses sorties ou activités culturelles ou sportives à l'école : "Ils vont à l'opéra deux fois par an, vont à la médiathèque régulièrement. Il est à la classe cheval, ils vont à la piscine. Il y a des artistes du théâtre qui viennent à l'école et qui montent un spectacle à l'intérieur de l'école."

Parce que leurs histoires familiales respectives leur ont fait éprouver dans leur chair, durant leur enfance et leur adolescence, que l'on pouvait faire des études brillantes mais pas épanouissantes (Ivan), que la réussite professionnelle ne faisait pas tout et qu'il valait mieux se sentir heureux qu'être déprimé ou stressé (père de Marie, ou qu'on pouvait être en réussite scolaire et professionnelle mais manquer d'attention à l'égard de ses enfants (parents d'Ivan), les parents d'Aleksei montrent par leurs comportements, leurs choix éducatifs comme leur mode de vie le refus de toute compétition. Ils n'affichent aucune volonté affirmée de "réussir". On pourrait dire, pour condenser leur façon de voir et de faire, que pour eux *réussir leur vie* est plus important que *réussir dans la vie*. Et cette réussite ne se comprend pas en dehors de leur vie de famille.

Sa mère peut ainsi l'imaginer plus tard avocat ou professeur. mais elle précise que ce n'est pas leur monde et qu'ils l'encourageaient sans pouvoir l'aider. (...) Là où des parents feraient tout pour éviter à leurs enfants l'indignité sociale des métiers manuels (indignité à laquelle une réussite scolaire est censée pouvoir donner la possibilité d'échapper), la mère d'Aleksei s'en tient au simple plaisir que son fils pourrait éprouver à partager une activité avec son père, puis à travailler comme lui.

La religion chrétienne - incarnée ici dans des valeurs de partage, de solidarité, d'amour - soutient toute leur vision du monde, leurs modes de vie et d'éducation, enracinés dans le terreau familial. Plusieurs images de la vierge trônent sur la table de nuit parentale et ils vont "au culte" environ une fois par mois (ils vont ensemble au culte protestant ou à l'église et Ivan, de temps en temps, à l'église orthodoxe, un prêtre orthodoxe venant de Paris pour faire le "service orthodoxe russe").

Les parents "font confiance" aux enseignants de leurs enfants. ils préfèrent que leurs enfants soient "heureux", sans être ravis sur leurs performances. "Là, il s'ennuie pas à l'école. Il se lève, on va à l'école. Il se régale. Il adore sa maîtresse, il se régale. Donc pour moi, ça c'est le plus important. Voilà c'est une année où y a pas le "Je veux pas aller à l'école" le matin".

Les parents avouent ne plus avoir le temps de lire le soir des histoires à leurs enfants, depuis la naissance de leur quatrième enfant. (...) les livres sont toutefois présents à la maison. Il y a ceux empruntés une fois par mois à la bibliothèque, ceux issus de l'enfance de

Marie qui ont été récupérés chez les grands-parents, et ceux achetés au fur et à mesure et qui constituent un fonds.

Comme ses parents sont croyants, Aleksei a déjà intériorisé le fait qu'il existe un monde spirituel différent du monde matériel. Ivan l'a remarqué : "Nous on y croit, on leur impose pas à croire, mais on leur dit : nous on croit qu'y a un autre monde après la mort. Le corps, donc c'est une chose, et l'âme, pour nous, qui continue à vivre. Donc ça je pense que c'est bien ancré dans leur tête. Il le pense pas forcément, mais quand on parle, je vois que l'idée elle est avérée... Il a adhéré à cette idée qui est en nous. Qu'y a Dieu qui existe. Il est là, il est partout quelque part, il est dans le cœur. "

Marie a conscience qu'"Aleksei croit par mimétisme" : "C'est des enfants, donc ils font comme leurs parents. je ne sais pas s'ils croient aux anges...". (...) Aleksei a un camarade de classe musulman avec qui il s'entend bien et sa mère a déjà eu l'occasion de lui expliquer que certains croient en Dieu, d'autres en Allah et que d'autres encore ne croient en aucun dieu.

Comme il n'y a pas de téléviseur à la maison, les enfants sont rarement devant un écran. Et s'ils regardent quelque chose, c'est, sur un ordinateur, un programme choisi par les parents.

Pour les enfants, les caprices les font parfois sortir de leurs gonds et de leurs principes. Ivan avoue que "des fois, y a une claque qui part parce qu'on ne peut plus et que c'est usant". (...) leur éducation, comme celle des grands-parents maternels, est basée sur la gratification symbolique et l'encouragement plutôt que sur la répression et la sanction, et celle-ci est davantage brandie qu'appliquée. (...) Ainsi, Aleksei n'est pas toujours obéissant lorsqu'il est à la maison (ce qui n'est pas le cas en classe (...)) et se comporte comme un "petit roi" (Marie en tant que seul garçon de la fratrie. (...) parfois ils sont tout de même obligés de le prendre "de force" pour qu'il obéisse (pour se brosser les dents, se doucher, arrêter de jouer, venir manger, aller se coucher, etc.)).

Ivan s'estime moins "strict" que Marie, bien qu'il lui arrive de donner "une tape sur les fesses" ou de le menacer de le punir quand il ne fait pas ce qu'on lui demande de faire. mais, comme Marie, il explique à son fils les raisons de sa colère : "Et après, je lui dis : "Aleksei, je suis désolé, j'ai crié sur toi parce que voilà, mais j'ai pas forcément envie et ça me fait pas plaisir de crier" Donc souvent tous les deux, on revient sur l'explication. Après sur le champ on réagit de manière on va dire assez fréquente chez les parents quand est excédé par la fatigue, etc. et après toujours on essaie de se réconcilier avec les enfants et d'expliquer. Parce que nous aussi, on est pas bien en quelque sorte." Lui comme Marie se sentent mal quand ils deviennent plus "violents" verbalement ou physiquement avec leurs enfants.

Les parents commencent tout juste à donner de l'argent de poche à Marina et Aleksei (5 euros par mois). Si Aleksei veut s'acheter des bonbons et des cartes Pokémon avec son argent, ils ne s'y opposeront pas. mais sa mère souhaiterait pouvoir, à travers la gestion de

cet argent de poche, lui inculquer le sens de l'épargne et du contrôle du report des désirs immédiats.

L'un des points de friction éducatifs entre les parents au sujet d'Aleksei porte précisément sur la plus grande sévérité de la mère et l'extrême souplesse du père, opposition qui engage un rapport d'identification conscientisé entre la mère (qui a été l'aînée de sa famille) et son aînée d'une part, et celle du père à son seul fils d'autre part.

La famille mange globalement très peu de viande : "La base de l'alimentation tourne souvent : pâtes, riz, patates comme féculents, et on rajoute quelques légumes. des petits pois, des haricots, des carottes."

Aleksi est scolarisé dans une école qui est mixte socialement et pourrait, selon son enseignante, être classée en ZEP. Les parents n'ont pas choisi un lieu d'habitation qui leur aurait permis d'être dans une école socialement plus sélective, mais se sont adaptés à sa propre affectation dans l'école primaire voisine. (...) La maîtresse dit à l'enquêtrice qu'Aleksei est le "rêve" de toutes les maîtresses, car "c'est déjà un élève qui a compris pourquoi il vient à l'école".

Parfois vu comme un "petit roi" à la maison, les efforts d'autocontrôle impulsés par les parents portent leurs fruits en situation scolaire, où Aleksei apparaît au contraire comme l'élève "rêvé". L'école maternelle n'est toutefois pas le lieu où se déploie la concurrence la plus vive : concurrence à propos de laquelle les parents expriment les plus fortes réticences.

En tout état de cause, le sociologue qui étudie la fabrication des inégalités est forcé de constater qu'en dotant leurs enfants d'un esprit de compétition et de lutte, une partie des familles de classes moyennes et de classes supérieures tendues vers un objectif d'ascension leur fournissent sans doute un ressort dispositionnel pour accéder aux places scolaires et professionnelles les plus hautes.

12 - Mathilde : distinction et discipline (Bernard Lahire et Frédérique Giraud)

Mathilde a 5 ans et sept mois au moment de l'enquête. Elle est la seule fille d'une fratrie de trois enfants. Son frère aîné, Antoine, 7 ans, est scolarisé en CE1 et diagnostiqué "intellectuellement précoce". Son frère cadet, Léon, est né en juin 2015, quelques mois seulement avant le début de l'enquête. Leur père étant un catholique "recommençant", c'est-à-dire revenu à la foi catholique depuis environ trois ans après une longue période d'abandon de toute pratique religieuse, les trois enfants ont été baptisés tous ensemble durant le dernier été dans l'église la plus traditionaliste de la ville de Nantes.

Les parents de Mathilde, Isabelle (36 ans) et Renaud (38 ans) sont tous deux fonctionnaires d'Etat catégorie A. ils travaillent comme inspecteurs de la concurrence, de la

consommation et de la répression des fraudes (DGDDRF) dans deux départements différents, mais géographiquement proches. Renaud est payé environ 2300 euros par mois et elle, légèrement plus. Outre leurs salaires qui ne les distinguent guère objectivement des classes moyennes, ils perçoivent un petit revenu foncier (environ 4000 euros par an) grâce à la location. d'un studio dont ils sont propriétaires, comme ils le sont de leur propre logement. Ils ne possèdent pas d'automobile.

Du côté de la branche maternelle, l'histoire familiale montre une ascension sociale continue. Si Isabelle ne sait rien des professions de ses grands-paternels, ses grands-maternels en revanche étaient contremaître et ouvrière dans une usine de fabrication de chaussures. Sortant de leur milieu par la voie scolaire, ses parents étaient tous deux enseignants. Sa mère a une licence d'espagnol et a été institutrice dans le privé ; son père a un diplôme d'instituteur dans le privé, mais exerçait de fait comme enseignant vacataire dans un collège privé.

Concernant la famille de Renaud, la pente des trajectoires individuelles et familiales révèle, là aussi, une certaine ascension sociale. le grand-père maternel de Renaud était ouvrier menuisier devenu cadre en fin de carrière ; il avait été militant syndicaliste, CGT puis CFDT, et président national de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC). Sa grand-mère maternelle avait le brevet élémentaire mais était restée mère au foyer pour s'occuper de ses six enfants. Ses grands-parents paternels étaient plus clairement ouvriers : lui avait été ouvrier ébéniste puis ouvrier chez Berliet ; elle, était brodeuse spécialisée dans les drapeaux et ornements d'église.

A la génération suivante, les parents de Renaud étaient tous deux enseignants : sa mère, catholique pratiquante, était professeure certifiée d'histoire (...) et son père, athée, professeur certifié de mathématiques (décédé en 2008 à l'âge de 64 ans). (...) La famille vit à Nantes, dans un quartier socialement mixte, mais qui est en voie d'embourgeoisement avec son jardin partagé, ses commerces d'économie solidaire, son café qui propose des brunchs le dimanche matin et sa boutique de confitures cuites au chaudron.

Comme l'expliquera Isabelle à l'enquêtrice, la télévision va dans un temps rapproché être remise, affichant la volonté explicite de la famille de se recentrer sur des activités plus légitimes culturellement, dont la pratique musicale du père qui occupe la plus grande place du salon. (...) Comme l'ensemble des murs de l'appartement, les murs sont blancs et sans aucune décoration, marquant un certain ascétisme.

Tout dans la présentation de soi d'Isabelle et Renaud, comme dans leur appartement, peut être qualifié de propre et d'impeccable. (...) Chaque soir, c'est elle qui prépare les vêtements du lendemain pour que ce soit de "bon goût", pas trop "girly" et assorti. Parlant de son conjoint, elle dit "Je peux pas faire appel à son bon goût, il prendrait la première jupe qui passe, le premier machin qui passe." A la fois affaire de genre et affaire de classe, Isabelle marque ici ses distances avec son conjoint et, par extension, avec ses belles-sœurs et sa belle-mère. Les entretiens révèlent, en effet, un conflit assez fort entre les parents de

Mathilde et la famille de Renaud autour des principes éducatifs ; conflit nourrissant une forme de rancœur plus générale.

La volonté de bien faire noter à l'enquêtrice que les (rares) fautes commises par Mathilde sont des "fautes logiques" manifeste ici l'importance pour elle de la maîtrise, à haut niveau, de la langue par Mathilde. L'enquête sociologique sur sa fille est aussi, d'une certaine manière, utilisée comme un moyen de certifier ses compétences scolairement rentables et, par extension, de labelliser des pratiques éducatives qui, comme nous allons le voir, sont présentées avec une certaine fierté.

Les livres ou les BD choisis pas les enfants subissent un tri impitoyable clairement orienté par l'opposition entre un haut légitime et un bas illégitime, que ce soit sur des critères d'âge (grand/bébé), de genre (masculin/"fille"), de goût (distingué/vulgaire ou grossier) ou de niveau (intelligent/niais). (...) La remise en question des bibliothécaires, en qui elle ne fait aucune confiance concernant la qualité de leur jugement culturel, est une façon de marquer la frontière entre les classes moyennes et elle, alors même que la distance économique et culturelle est objectivement faible.

Isabelle a le souci de la qualité de ce qu'elle donne à lire à ses enfants et préfère leur donner à lire des livres pour plus grands que des livres plus "bébés" qui ne les aideraient pas à progresser. (...) Chaque dimanche matin, Mathilde se lève plus tôt que ses parents et prend un livre dans la bibliothèque pour le lire. Chaque soir, elle "aime bien en feuilleter dans sa chambre" avant d'aller au lit. De même, chaque soir, les enfants ont droit à la lecture d'histoires, en tête desquelles on trouve *Harry Potter* et *Le Petit Nicolas* qu'ils adorent, mais aussi le livre original ("le vrai") de *Peter Pan*, des histoires de L'Ecole des loisirs, ou le très culturellement choisi Claude Ponti.

Renaud, quant à lui, choisit en général pour ses enfants des lectures dans le but de les éduquer religieusement. "Lui, c'est de l'éducation religieuse, parce qu'il est catholique et moi non, donc ça risque pas d'être moi. Donc il leur lit en général des ouvrages religieux destinés aux enfants, soit des petites BD, soit *La Bible en Lego (La Bible en 1001 briques)*. Il existe tout un marché du livre religieux pour enfants, il leur lit de petits extraits de la Bible qui sont adaptés à leur âge, voilà des trucs dans ce genre-là, ça leur plaît bien. Pour moi c'est une mythologie à part entière, donc on leur lit beaucoup de mythologies aussi par ailleurs, ça fait partie des choses dont ils auront besoin pour comprendre des choses au musée, donc c'est pas plus mal."

Renaud écoute (...) sur la chaîne hi-fi de la musique classique et du jazz, et les enfants sont donc baignés régulièrement dans cette atmosphère musicale. Isabelle ne supporte pas les chansons, jugées un peu bêtifiantes et de mauvais goût, spécialement destinées aux enfants. (...) C'est le père qui se charge de l'éducation musicale des enfants. Là encore, la dimension didactique est première et prime.

Les vacances sont aussi familiales et se partagent entre les deux branches : "On est plutôt en famille. On n'est pas trop voyage, tourisme, voilà. Donc on est soit dans ma famille, soit dans celle de Renaud..." Distinction sociale oblige, elle dit avoir "du mal avec les voyages tarifés, touristiques", mais ne l'organiserait pas elle-même non plus.

Antoine fait du judo. Mathilde pratique la danse depuis l'âge de 3 ans, une fois par semaine, dans une école privée près de l'Opéra de Nantes. Elle fait également du judo depuis un an, deux fois par semaine dans un club près de chez eux, et souhaiterait faire du cirque l'année prochaine, ce qui n'emballe pas sa mère qui préférerait qu'elle poursuive son parcours de danse.

Ces mères avec qui elle se lie sont toutes issues de milieux sociaux proches du leur. L'une d'entre elles est mère au foyer, mariée à un architecte ; une autre est cadre administrative dans une école de musique et mariée à un enseignant de lycée professionnel.

L'un des traits caractéristiques des pratiques quoy-tidiennes, et notamment éducatives, des parents de Mathilde est sans doute la volonté de mise en cohérence de leur vie, de contrôle (le terme revient souvent dans la bouche d'Isabelle) de l'ensemble du processus de socialisation de leurs enfants, et de mise à distance des mauvaises influences. Le passage du père du milieu anarchiste et altermondialiste à un catholicisme intégriste, très traditionnaliste, leur végétarisme (même flexitarien), les règles et les cadres très stricts, ou encore les rituels très codifiés mis en place au sein de l'univers familial qui est plus souvent le lieu de l'informel, le choix très précis des vêtements, des livres, des films, des sorties ou des activités sportives, tout est un signe à la fois de rigueur et de contrôle.

Isabelle (...) "Un métier, c'est quelque chose *dont on va maîtriser le processus du début à la fin*. Un travail, c'est quand on est une des parties de l'engrenage. Alors nous, on n'est pas ouvriers en usine, moi je supervise le travail des autres, mon compagnon fait le travail, mais c'est pas lui qui va juger des procédures qu'il rédige, puisque après il les adresse au parquet. Donc voilà, on est une pièce du puzzle, et moi je me dis qu'étant donné le cours que prennent les choses, il est très important de maîtriser son travail parce que je pense que c'est de moins en moins le cas, et que, en tout cas, c'est pas moi qui les découragerait à devenir pâtissier, menuisier, ébéniste, à avoir des métiers manuels, d'artisans."

L'attention parentale se manifeste aussi par l'aménagement du temps de travail, tous les deux se mettant à temps partiel (80%) à la naissance d'Antoine, puis 90%. C'est peu par rapport à d'autres familles, mais l'ambition est ferme de réduire le temps où leurs enfants sont gardés par d'autres et finalement soumis à l'aléa des dispositifs éducatifs proposés. La réforme des rythmes scolaires de 2013 est l'une des raisons évoquées pour la prise de congé de la mère : soustraire ses enfants aux activités périscolaires de "mauvaise qualité" pour se consacrer le vendredi après-midi notamment à une éducation de haute valeur culturelle (lectures, visites de musée, bibliothèque, etc.). IL s'agit pour eux de compenser ce qu'ils estiment être des lacunes du système existant.

Maintenir leurs enfants dans le public pourrait avoir, selon eux, un impact sur leur niveau scolaire : "Je me dis aussi que dans un groupe-classe, moins y a d'enfants en difficulté, moins le groupe est riré vers le bas et voilà, c'est bête, mais j'ai pas envie que mes enfants fassent les frais du système éducatif à deux-trois vitesses." (...) Ils sont déterminés à placer leurs enfants dans des écoles privées à partir du CM1 pour Antoine et du CE1 pour Mathilde.

Avant chaque repas, les enfants savent qu'ils doivent se laver les mains, même si Isabelle précise que le rappel est permanent pour faire prendre les habitudes. (...) Les enfants "savent très bien que tant que (leurs parents) parlent ils se taisent" : "Moi je dis "je parle", "j'ai pas fini", j'l'ai encore dit ce midi : "Tant que ma bouche bouge, c'est que je parle, donc tu te tais, et puis après tu parleras"".

Lorsque les enfants enfreignent les règles, leur mère dit réagir "très mal" : J'pars assez vite dans les tours." Les enfants sont sanctionnés et doivent très scolairement copier la règle enfreinte : "En général, ils sont punis, c'est-à-dire que, notamment sur les comportements à table, c'est bête à dire, mais s'ils respectent pas et qu'on a déjà fait un rappel à l'ordre, ils ont des lignes. Voilà, ils ont chacun leur modèle, elle en lettre bâtons, lui en attachées, et ils ont la ligne un "je dois pas mâcher la bouche ouverte", "je dois pas mettre les coudes sur la table", voilà... Donc la désobéissance est suivie d'une sanction après le premier avertissement".

Hors des temps de repas, les règles et les sanctions sont nombreuses dans la famille de Mathilde. Isabelle explique : "Alors pour la discipline, on leur rappelle régulièrement qu'il faut obéir, ce qui est toujours pas bien acquis, j'imagine que c'est normal. On leur rappelle des règles relatives à la nudité, qu'on se balade tout nu même en famille, que du coup si ils se changent, c'est dans leur chambre, et si ils se mettent tout nus pour aller se laver, c'est une fois qu'ils sont dans la salle de bains. faut avoir des règles. On lui explique un peu ce que c'est que la pudeur. parce qu'elle a l'âge où elle en joue beaucoup, déjà dans une espèce de phase un peu œdipienne, notamment avec son père donc il faut rappeler que la pudeur c'est pas si mal".

La rigueur des règles et des sanctions est, là encore, l'objet de désaccords familiaux, notamment avec la grand-mère paternelle, trop laxiste aux yeux de Mathilde. (...) De son côté, la grand-mère père dit que son fils et sa belle-fille sont des "ayatollahs", qu'ils sont vraiment "trop stricts", "trop sévères", et que même la mère d'Isabelle pense qu'ils vont "trop loin".

L'église où Renaud chante chaque dimanche et où ils ont fait baptiser Antoine, Mathilde et Léon, est l'une des plus rigoristes de la ville (avec messe en latin). En l'espace de trois ans, Renaud est passé d'un milieu écologiste, libertaire et anarchiste (il militait à la Confédération nationale du travail), à un milieu catholique intégriste, ce qui n'est pas sans inquiéter sa mère. "Il a changé d'idée sur tout, moi il m'effreie un peu de toute façon".

Renaud est décrit par sa femme comme un "catho intégriste" mais elle-même ne trouve pas ça totalement étrange car l'idéalisme et le "romantisme" (et un certain désir de pureté aussi qu'elle ne mentionne pas) sont au cœur de ses engagements qui paraissent de l'extérieur totalement opposés.

Mathilde en classe : une très bonne élève, "très scolaire" et très compétitive. (...) la mère raconte que ses enseignants lui ont toujours dit qu'elle faisait partie des "moteurs" de la classe. Soucieuse de ne pas être "mise en défaut" par la maîtresse, elle peut toutefois se laisser entraîner par sa relation avec Rosalie, une camarade de moyenne section plus "dissipée" qu'elle.

Mathilde est "soucieuse du regard qu'on peut porter sur son travail" et "observe beaucoup" ce qui se passe en classe pour pouvoir répondre au mieux aux sollicitations scolaires, même si "elle a assez confiance sur ses capacités au niveau du travail". (...) Elle se montre volontaire et déterminée, lève très souvent le doigt pour répondre aux questions de l'enseignante, et est animée par un esprit de compétition permanent (faire bien, mieux et plus vite que les autres), que ce soit dans les moments en salle de classe ou dans les activités de motricité.

Mathilde a donc appris à lire bien avant l'entrée au CP, parle très bien (explicitement, sans faire de grandes fautes de grammaire et avec un vocabulaire riche), sait reconnaître les sons dans les mots (durant la journée d'observation elle ne se trompe jamais lors de l'exercice de reconnaissance des sons "a", "oi", "o", "an" et "in"), se montre "très réceptive" aux initiations aux langues étrangères, retient facilement les comptines, comprend les histoires que la maîtresse lit et est capable de les restituer sans se perdre dans les détails.

La seule façon pour les parents des classes moyennes et populaires qui ne sont objectivement pas si loin d'eux, ni géographiquement ni économiquement (leur salaire ne les distingue guère de nombre de familles de classes moyennes), réside dans le marquage appuyé de frontières symboliques, tant culturelles que morales. Les parents de Mathilde ont mis en œuvre une stratégie globale, plus ou moins consciente, de distinction sociale.

On peut dire que cette stratégie de distinction permanente a produit des effets sur Mathilde, qui, à l'école, bénéficie dans son attitude d'élève de l'hypercorrection qui règne à la maison, et passe son temps à se comparer aux autres. Disciplinée et compétitive, vivant dans une famille à la fois culturellement exigeante, scolairement attentive et soucieuse de faire reconnaître le "haut potentiel" de ses enfants, elle est donc préparée à affronter les épreuves de la concurrence scolaire à venir.

C - Classes supérieures

Avant-propos : L'enfance des classes supérieures (Joël Laillier et Christine Mennesson)

Classiquement, pour tous ces enfants, c'est d'abord la position sociale et professionnelle des parents qui permet de délimiter le groupe de sa frontière inférieure. Les enfants de l'enquête ont ainsi des parents qui occupent tous, d'une manière ou d'une autre, une position professionnelle *dominante et stable*. Qu'il s'agisse de cadres supérieurs dans des positions de direction (direction financière, direction des ressources humaines, etc.), de professions très qualifiées (comme avocat, ingénieur, médecin, universitaire, écrivain) ou de chefs d'entreprise ou d'exploitation agricole. Les parents de ce groupe se distinguent également par un niveau de diplôme élevé acquis dans des cursus sélectifs et élitistes, pour les pères comme pour les mères : la grande majorité d'entre eux sont titulaires d'un niveau de formation équivalent ou supérieur à bac+5. Ainsi, le cumul des ressources (économiques, culturelles, scolaires, linguistiques, spatiales, etc.) dont disposent les enfants caractérise le groupe par rapport aux classes moyennes et populaires.

Dans tous les cas, les modes de vie de ces enfants s'inscrivent dans des espaces confortables, qui ne se limitent pas au caractère spacieux du domicile parental mais comprennent également des lieux multiples (résidences secondaires, maisons familiales...) qui fonctionnent comme autant d'extension des espaces personnels. Ces lieux et conditions de vie permettent par ailleurs à ces enfants de fréquenter des écoles socialement homogènes, en étant inscrits dans des écoles privées ou en fréquentant les écoles publiques des centres urbains privilégiés.

Du côté de la bourgeoisie établie et des fractions économiques les plus riches, les revenus mensuels (hors primes et revenus du patrimoine) varient entre 6000 et 20 000 euros et les revenus des fractions culturelles sont nettement moins élevés, entre 4000 et 8000 euros. Les familles de la bourgeoisie établie et des fractions économiques des classes supérieures se distinguent ainsi par une extension plus importante du domicile et des voyages fréquents à l'étranger et un usage systématique de personnel à domicile, notamment des étudiants ou nourrices anglophones. A l'inverse, les fractions culturelles privilégient davantage une réduction du temps de travail ou la liberté d'organisation du travail intellectuel pour pouvoir s'occuper des enfants.

Par contre, si l'on s'intéresse à l'environnement culturel dans lequel sont plongés les enfants, le capital économique n'apparaît plus comme discriminant et la bourgeoisie établie adopte des pratiques comparables aux fractions culturelles. celles-ci sont les plus proches de la culture la plus légitime : la télévision y est très marginalisée et les parents, comme leurs enfants, sont souvent de gros lecteurs. Ils fréquentent les établissements les plus conformes à la culture légitime, ce qui les distingue des fractions culturelles des classes moyennes, plus éclectiques. A l'inverse, les enfants des fractions économiques, parce que ces familles sont aussi majoritairement en ascension sociale, sont plus souvent des consommateurs réguliers de télévision et de bien plus faibles lecteurs. Ces parents valorisent également davantage les

pratiques sportives auxquels ils associent des valeurs morales agonistiques et compétitives de dépassement de soi et de goût de l'effort.

Dans les deux cas, ils favorisent de très bonnes performances scolaires enfantines, fortement valorisées dans ces familles comme autant de reconnaissance des "dons" de leurs enfants, propice à la légitimation méritocratique de l'ordre social.

13 - L'épanouissement culturel de Lucie (Barnard Lahire et Martin Sarzier)

Âgée de 5 ans et un mois lors de son entrée en grande section de maternelle, Lucie est la cadette d'une famille de deux enfants. Elle fréquente l'école publique du centre-ville de Besançon, située à deux pas de chez elle. Sa sœur Elise, de deux ans de plus qu'elle, est en CE1 dans une école primaire à peine plus loin du domicile familial.

Les parents, Pierre et Aline, se sont rencontrés en 1994 et pacsés en 2012. Né en 1964, Pierre a 51 ans au moment de l'enquête. C'est écrivain connu et reconnu, publiant dans une maison d'édition parisienne située au pôle restreint du jeu littéraire. Après une année d'hypokhâgne, il décide de rejoindre une faculté de lettres jusqu'à la licence, avant d'intégrer l'une des plus prestigieuses écoles de journalisme en France (bac+4). mais ses études ne l'intéressent pas totalement, il a surtout envie d'écrire. IL publie son premier roman à l'âge de 23 ans, bénéficie d'avances de la part de l'éditeur, et n'exercera de ce fait aucun véritable second métier parallèlement à son activité littéraire. C'est seulement depuis quelques années qu'il complète ses revenus en faisant des chroniques littéraires dans la presse.

Le père de Pierre, aujourd'hui décédé, était notaire. Il avait été maire du petit village où Pierre a grandi pendant une dizaine d'années. Les grands-parents de cette branche paternelle étaient bijoutier (lui) et commerçante (elle). La mère de Pierre, Françoise, après avoir enseigné le français au lycée et la comptabilité en BTS, a travaillé aussi, en tant que clerc de notaire, dans l'office notarial de son mari. C'est elle que l'enquêteur a choisi d'interroger en dehors des parents.

Née en 1974, Aline, la mère, a 41 ans et enseigne actuellement à trois quarts de temps la philosophie dans un lycée de Besançon. Depuis ses maternités, elle a utilisé les congés parentaux et les temps partiels pour être plus présente auprès de ses filles et avoir aussi du temps pour elle. Titulaire du CAPES de philosophie, elle a repris des études quelques années plus tard et obtenu un master 2 "Métiers de l'art et de la culture" (bac+5), sans que cela se traduise par un changement d'activité professionnelle. Son père, à présent retraité, était professeur d'esthétique à l'université de Saint-Etienne et a beaucoup publié sur l'art. Il était issu d'une famille de commerçant (son père était garagiste et sa mère femme au foyer).

La mère d'Alien était professeure d'italien au lycée et avait elle-même des parents professeur de mathématiques en école d'ingénieurs et employée des PTT.

Des tableaux, essentiellement d'art contemporain, originaux ou simples reproductions, tapissent les murs. Dans toutes les pièces, les livres envahissent les étagères. Ce sont des romans classiques et contemporains, assez bien classés 'par noms d'auteur en général, surtout en ce qui concerne les "classiques"). dans un petit bureau du rez-de-chaussée sont regroupés les livres de philosophie. Une première bibliothèque pour enfants trouve place dans la pièce de vie commune, qui doit compter, approximativement une cinquantaine de livres.

Les chambres se trouvent à l'étage. Celles des filles, chacune disposant de la sienne, se situent de part et d'autre de celle de leurs parents. Dans la chambre de Lucie, une bibliothèque regroupe des livres pour enfants et des bandes dessinées de toutes sortes. Aux murs sont accrochés des dessins qu'elle a réalisés. Lors de son passage à Besançon, l'enquêteur peut observer dans sa chambre une pile de livres pour enfants au sol, juste à côté du lit. Cette présence permanente de l'objet-livre, comme de tableaux, objective la place du capital culturel de nature littéraire et artistique au sein de cette famille.

Objets du quotidien, dont la présence est banalisée, ils n'ont plus rien d'exceptionnel pour des enfants qui peuvent quotidiennement en constater l'usage et en mesurer l'importance aux yeux des adultes. Lucie et Elise voient cependant que les livres ne sont pas des objets comme les autres, qu'ils sont destinés à être lus et qu'il faut pour ça acquérir des compétences qui permettent d'entrer en contact avec eux. L'envie de lire est générée presque naturellement chez des enfants vivant une telle situation, tant ils souhaitent pouvoir à leur tour accéder aux mystères contenus par ces objets.

Last but not least, Lucie et Elise ont un père écrivain de profession, donc intimement associé, dans leur esprit, au livre lui-même. (...) On ne s'étonne donc pas d'apprendre que Lucie "adore les livres". (...) Aline va, avant qu'elles ne s'endorment, lire simplement un livre alors que Pierre préfère inventer une histoire pour elles. Dans les moments où il raconte une histoire, Pierre montre concrètement à ses filles qu'on peut en construire sur la base d'éléments arbitraires choisis pas d'autres : "Ça m'arrive quand même assez souvent, notamment en les impliquant. je leur demande de choisir chacune un mot ou deux, et je leur raconte une histoire qui fait intervenir les éléments qu'elles m'ont fournis. D'abord, moi ça m'aide à articuler très rapidement une histoire. Et elles, ça les amuse de voir à quel moment le mot va apparaître". (...) Il arrive de plus en plus souvent qu'Elise lise des livres à sa sœur, meilleure façon pour l'aînée de s'entraîner à une lecture à haute voix fluide, et aussi sans doute donner envie à Lucie de parvenir bientôt à faire de même, dans ce jeu d'identification mimétique du désir qui -caractérise parfois les rapports entre frères et sœurs.

Le livre étant central dans les pratiques culturelles d'Aline et de Pierre, la multiplication des sorties culturelles n'est pas un objectif pour eux. (...) l'un comme l'autre regardent assez rarement la télévision, et quasiment jamais en présence de leurs filles. (...)

Pierre va au cinéma environ quatre fois par semaine, systématiquement aux séances de 14 heures. A un tel niveau de fréquentation, il va voir toutes sortes de films, sans distinction.

Les week-ends sont souvent consacrés au marché, à des visites familiales, à des pique-niques à la campagne quand la météo le permet, à des promenades avec les filles, et plus exceptionnellement à des sorties pour aller voir des spectacles avec leurs enfants. Le couple va assez régulièrement au théâtre ou en concert mais quasiment jamais à l'opéra. Et durant les vacances, il leur arrive parfois d'aller à l'étranger (les filles sont déjà allées deux fois au Portugal avec eux), mais ils partent le plus souvent en France dans des gîtes.

Les filles aiment aussi monter de temps en temps des spectacles. La grand-mère paternelle confirme le plaisir qu'y prend Lucie : "Elle adore faire des spectacles avec sa sœur, spectacles de clowns, spectacles de fées."

Pierre confie choisir les DVD, qu'il regarde avec elles, parce qu'il les trouve "bien pour leur imagination" ou en raison de leur qualité esthétique. Pierre évite aussi *Petit Ours brun* (...) : "Outre le fait que le scénario est évidemment stéréotypé et que ça véhicule de vieux e-archétypes des choses dépassées, même les histoires sont idiotes". (...) Un ton ou une remarque au sujet de ces productions suffisent pour que les enfants sachent distinguer le formidable du toléré, le légitime du petit plaisir coupable.

Jean-Louis, l'enseignant de grande section, confirme à l'enquêteur que Lucie aime l'école, qu'elle y est toujours "très souriante". C'est une élève "curieuse", qui "participe juste ce qu'il faut" et qui est très volontaire. Elle est scolairement perçue comme une bonne élève, "autonome", "qui se débrouille bien", participe volontiers au rangement, qui s'applique dans son travail, qui maîtrise bien la "comptine des nombres", qui a une "bonne mémoire", qui a "un bon niveau de vocabulaire" et qui "s'exprime bien". L'enseignant note d'ailleurs que même "pour les questions pointues de vocabulaire, elle répond juste souvent".

Concrètement, l'hypersensibilité au langage, à la fiction et à l'imaginaire à laquelle sont accoutumées les deux filles a pour conséquence une fermeture de nombreux possibles scolaires et professionnels impliquant des savoirs et des dispositions de tout autre nature. Pour l'heure, la possibilité de l'improbable est envisagée par leur père comme une réalité un peu décevante : "Je serais certainement plus satisfait si je les vois développer un tour d'esprit littéraire que si je les vois devenir de froides mathématiciennes, complètement opaques à la poésie (rires)."

Aline est (...) radicale par rapport à l'idée de compétition : "Moi, j'aime pas la concurrence. Vraiment j'aime pas du tout ! Ça développe tout ce qu'il y a de plus moche. La comparaison déjà, ils ont assez ça en eux-mêmes les enfants hein, de regarder d'abord ce qu'il y a dans l'assiette de l'autre avant de regarder ce qu'il y a dans la sienne au cas où l'autre en ait plus."

Les parents ont davantage recours à la suggestion qu'à l'injonction. Et d'ailleurs, l'incorporation de dispositions cultivées passe bien davantage par l'imitation et la

gratification du bon comportement que par la contrainte. "Les enfants ont besoin d'être complimentés sans arrêt pour ce qu'ils ont fait", note Pierre. (...) De même, en matière de religion, les parents de Lucie et Elise prônent une certaine tolérance, bien qu'ils soient athées. Pierre a "balayé" la religion de sa vie après une enfance très catholique. Il a connu par la suite "un rejet très militant". malgré ça, il est hors de question pour lui comme pour Aline de dire à leurs filles, de façon arbitraire et péremptoire, que Dieu n'existe pas. De même qu'il critique les parents qui parlent à leurs enfants de l'existence de Dieu comme d'une vérité indiscutable, Pierre tient à dire à ses filles que, même s'il n'est pas croyant, la religion est quelque chose qui compte pour de nombreuses personnes, parmi lesquelles leur grand-mère paternelle. (...) Plutôt qu'une véritable ouverture sur une possible foi, une telle attitude débouche plus probablement sur un athéisme laïque, certes respectueux des croyances d'autrui, mais un athéisme tout de même.

Comme dit le proverbe, la pédagogie est l'art de la répétition. Et de même que c'est dans le processus de correction répétée de fautes que l'on parvient, peu à peu, à faire intérioriser le savoir à l'enfant qui va progressivement substituer au contrôle extérieur de l'adulte un autocontrôle, c'est aussi dans le processus de rappel des interdictions et obligations que l'on avance sur le chemin menant vers l'autonomie de comportement : "On passe notre temps à répéter des choses qu'elle devrait avoir intégré, (Lucie) comme sa sœur, depuis fort longtemps."

Ni le père ni la mère n'ont l'impression d'être laxistes. Même s'ils visent l'autonomie de leurs enfants, il leur faut très souvent (trop souvent, de leur point de vue) hausser le ton. "Elles s'effacent pas nécessairement devant la parole des parents, ça c'est sûr", insiste-t-il. Surtout pendant les repas où les filles "ricanent" entre elles, se lèvent "pour se parler à l'oreille", et mettent un temps infini à terminer leur assiette. (...) "Peu de choses marchent. Ce qui finit pas marcher, c'est la colère, la colère dans laquelle on n'entre pas quotidiennement non plus".

Les caprices cessent totalement lorsque les filles sont à l'école, preuve que l'intériorisation de l'autorité s'opère à travers le processus de résistance et de crise permanentes durant les repas ou dans d'autres situations de la vie quotidienne. (...) Lucie fait parfaitement la distinction entre le monde de l'école et sa famille. Son comportement change très significativement lorsqu'elle franchit le seuil de l'école. Elle sait parfaitement que l'écart par rapport aux règles serait sanctionné à l'école, et que la maison est un espace d'expérimentation et de licence beaucoup plus grand.

Aline, qui tient le rôle du parent le plus sévère, avoue avoir déjà donné des fessées à ses filles quand elles dépassaient les bornes et qu'elles l'exaspéraient. Elle a été essentiellement à le faire avec Elise et plus rarement avec Lucie. Pierre, quant à lui, n'a jamais donné une seule fessée à ses filles depuis qu'elles sont nées.

"Très, très tôt, on leur demande toujours leur avis sur tout, toujours, même à neuf mois les petits pots : "Tu veux pomme ou tu veux poire ?" Tu vois, il y a toujours un choix

quoi, on laisse toujours l'enfant participer." En donnant davantage la parole et le choix (relatif) aux enfants, les adultes contribuent à faire d'eux des êtres moins dociles et davantage disposés à ne pas obéir sur commande. "On passe son temps à négocier avec les enfants, ça c'est sûr !" conclut Pierre.

Les blagues et le ton ironique font (...) partie du quotidien des échanges de Pierre avec ses filles, ce qui les habitue à prêter une attention particulière à ce qui est dit, en restant sur leurs gardes pour tester le caractère sérieux ou non du propos. Il est capable de "les mener en bateau" pour tester leur crédulité et, au bout du compte, les rendre attentives aux propos. (...) De son côté, Aline reconnaît avoir, elle aussi, recourt à l'ironie, mais de façon moins systématique que Pierre. (...) plus sérieuse et plus sévère que lui, elle incarne davantage le pôle de la raison et de la règle tandis que lui est clairement associé au pôle humoristique, ludique, ironique. (...) C'est elle qui incarne la Loi et l'Autorité ; elle encore qui sort de la maison pour aller travailler ou qui va boire des verres avec ses copines.

Le cas de Lucie est un cas exemplaire d'enfant socialisé dans un univers familial et amical socialement homogène et culturellement cohérent, où la plus haute culture légitime, sous sa forme littéraire et artistique, est omniprésente. (...) lorsque l'espace familial et amical est saturé de références, de pratiques et de sollicitations associées à la culture scolaire, l'école n'est plus alors perçue comme une institution extérieure et étrangère à la famille mais comme le prolongement naturel des situations initialement vécues dans l'intimité de l'univers primordial.

14 - Yoann : "je suis très fort parce que mon père il est ingénieur" (Julien Bertrand et Sarah Nicaise)

Yoann a 5 ans et cinq mois à son entrée en grande section de maternelle. Il habite avec son père et sa mère, Pierre et Cécile, et son petit frère Colin, âgé de 3 ans, dans un grand appartement situé dans un quartier mixte et résidentiel de Montpellier. Yoann est scolarisé à l'école maternelle publique de son quartier, à quelques minutes à pied de chez lui. Son petit frère va dans la même école, en petite section.

Cécile et Pierre ont tous deux 31 ans. ils se sont rencontrés puis mis en couple pendant leurs études supérieures dans une école d'ingénieurs après avoir connu des parcours scolaires "sans faute". ils se définissent tous les deux comme de "bons élèves", qui n'ont jamais redoublé et qui appréciaient aller à l'école. Pierre estime qu'"à part en cinquième" il a "toujours été dans les deux-trois premiers de la classe, même à l'INSA". Comme Pierre, Cécile a obtenu un bac scientifique et se souvient d'avoir été "première ou deuxième de la classe au CM2 et également au collège".

Tous les deux sont aujourd'hui ingénieurs, embauchés en CDI à temps plein. pierre, diplômé de l'INSA en mathématiques appliquées, fait un travail d'"informaticien" dans une PME de transport public depuis trois ans. Il n'a jamais été au chômage. Il a travaillé dans différentes sociétés informatiques mais a néanmoins connu une période professionnelle plus délicate pendant laquelle il a monté sa propre entreprise qu'il a dû liquider assez rapidement, et vécu quelques mois sans salaire, avant la naissance de Yoann.

Cécile, diplômée en génie civil, travaille depuis un an au sein d'un office public d'habitat au service de l'entretien du patrimoine. Elle a auparavant travaillé dans deux bureaux d'études (sept années au total). (...) Elle n'a pas connu non plus de période de chômage et s'est volontairement mise en temps partiel durant une courte période (six mois) lorsque les enfants étaient plus jeunes. Le couple connaît donc des conditions professionnelles lui apportant des revenus stables, qu'ils évaluent à eux deux "entre 5000 et 5500 euros" nets par mois.

Le père de Cécile a commencé à travailler en tant qu'éducateur spécialisé. Il est aujourd'hui directeur adjoint d'une maison d'enfants et partira prochainement à la retraite. la mère de Cécile est secrétaire, "elle a fait un DUT de gestion, enfin quelque chose en lien avec le métier qu'elle occupe".

Pendant les vacances scolaires, quand Yoann ne va pas chez ses grands-parents maternels, il se rend chez sa grand-mère paternelle, une grande maison qu'elle loue dans un petit village à plus d'une heure de la ville de résidence de la famille. Chez leur grand-mère, Yoann et Colin aiment s'occuper avec elle de son potager, faire des balades autour de la maison, notamment pour ramasser des châtaignes et des champignons. Anne, la mère de Pierre, alterne, depuis plusieurs années, entre petits boulots en CDD (des ménages), chômage et RSA. Avant, elle travaillait, toujours en dents de scie, dans le secteur du travail social en tant qu'éducatrice de jeunes enfants ou éducatrice spécialisée.

Parmi toutes les photos de réunions de famille, le père de Pierre n'apparaît que sur les photographies de naissance de Yoann, quand Cécile était encore à la maternité. Provenant d'une famille ouvrière, ayant lui-même travaillé en tant qu'ouvrier pendant plusieurs années quand Pierre était enfant ("il a bossé un peu comme ouvrier je crois mais il a beaucoup été au RMI"), son père passe ensuite le diplôme d'éducateur spécialisé.

La situation. de Pierre et Cécile s'apparente donc, pour chacun d'entre eux, à une ascension sociale et professionnelle, fondée sur l'obtention d'un diplôme à haute valeur sur le marché du travail, à laquelle s'ajoute leur mobilité géographique vers une métropole régionale. Au sein de l'ensemble de leur environnement familial (parents, frères et sœurs), ils apparaissent comme le couple le plus diplômé et celui dont les revenus sont les plus stables et confortables.

Leur appartement actuel : un T5 de 100 m² au troisième (et dernier) étage sans ascenseur ni balcon. Celui-ci se situe dans un quartier résidentiel excentré. Cécile, Pierre,

mais aussi Elise, la maîtresse de Yoann, le présentent comme un quartier socialement "mixte". (...) Dès le choix de l'appartement, Pierre et Cécile invoquent donc l'attention portée aux "besoins" des enfants (la proximité d'espaces extérieurs de jeu en particulier). L'aménagement de leur logement matérialise également ce souci parental, par la fréquence des espaces, des rangements, d'affichages destinés aux enfants. Ainsi, une fois franchi le pas de la porte (...) il s'agit de dessins sous lesquels figurent des phrases qui dictent les différentes étapes à suivre, chronologiquement, du lever jusqu'au départ à l'école et de l'arrivée de l'école jusqu'au coucher.

Pendant les week-ends, outre les nombreuses promenades au parc situé à proximité de leur logement, ils profitent très régulièrement de l'offre culturelle disponible dans leur agglomération. (...) Ce souci de l'enfant comme être à développer et à stimuler est cohérent avec l'intérêt de Cécile pour la lecture d'ouvrages destinés aux parents. "Depuis qu'ils sont nés", elle lit en effet "pas mal de livres sur le développement des enfants et l'éducation des enfants".

La lecture tient (...) une place importante dans l'existence quotidienne de Yoann, qui a déjà pu développer, au fil des années, des habitudes de lecture et acquérir le sentiment de l'importance des livres. Son père constitue un exemple de rapport positif à la lecture, contrairement à Cécile qui lit peu et occupe plutôt ses soirées avec l'ordinateur et la télévision. (...) les deux enfants disposent d'une bibliothèque dans leur chambre, et ils ont aussi des livres sur des étagères dans la salle de jeux et dans le salon. (...) Surtout, ces livres donnent lieu à des lectures faites par les parents de manière très régulière.

Cécile (...) déconsidère elle-même sa consommation de télévision, qu'elle présente comme peu "enrichissante", et qu'elle affirme regarder "plutôt le soir (...) pour pas réfléchir, pas pour avoir des choses culturelles", "comme un divertissement, une distraction". Elle accompagne donc cette pratique d'un discours critique qui manifeste une certaine gêne dans la situation d'entretien. La consommation télévisée des enfants est contrôlée et limitée. Les enfants ne peuvent accéder à la télévision qu'après avoir demandé l'autorisation à leurs parents (et la localisation de la télévision facilite ce contrôle). (...) la famille est également équipée d'une console de jeux, d'une tablette et d'un ordinateur.

D'après son enseignante, Yoann a un "très bon niveau de langue", "aucune difficulté langagière ni de compréhension", aussi bien en richesse de vocabulaire où "il a un bon répertoire" qu'en compréhension, "même dans les histoires où il y a peu d'implicite, où il faut lire un peu entre les lignes, là il est très pertinent aussi". Yoann grandit dans une famille où les deux parents sont fortement diplômés, et ont d'autant plus de chances d'avoir un usage de la langue conforme aux attentes scolaires.

En revanche, Yoann est peu familiarisé avec une langue étrangère en dehors de l'initiation scolaire. Il ne voit que très rarement ses parents parler une autre langue. Ils sont pourtant tous les deux bilingues en anglais, mais hormis les lectures professionnelles de Pierre, ils utilisent désormais assez peu cette compétence.

Lors de disputes avec son frère : "On demande qu'est-ce qui s'est passé à chacun des enfants potentiellement, puis en fonction de ça, on arbitre. (...) Des fois on peut interroger sur ce qu'il peut y avoir comme solutions." (...) Pierre et Cécile font rarement des compliments à Yoann sur ses tenues vestimentaires ou sa coiffure. Ils accordent, dans l'ensemble, assez peu d'intérêt au domaine de l'apparence corporelle. Leurs propres tenues témoignent d'un investissement modéré en la matière : des joggings, des jeans et des pantalons en toile à la coupe droite, plutôt larges, des tee-shirts, des sweat-shirts et des polaires (cintrées pour Cécile), des coupe-vent style K-way et manteaux de montagne, des tennis de ville sans talons ou des chaussures de sport. Les tenues de Yoann sont à l'image de celles de ses parents : "décontractées".

D'après son enseignante, Yoann s'impose dans la petite société des élèves comme un "référent", "apprécié par ses camarades", "un élève de type leader, moteur" : "On va lui demander son avis quand il y a un problème".

Bien qu'il existe un certain nombre de règles fixes et intangibles, le mode d'autorité de Cécile et Pierre repose, à de nombreuses reprises, sur l'écoute, la discussion, l'explication, voire la participation à la décision. L'écoute des envies et la prise en compte du point de vue de Yoann sont un trait caractéristique de leur manière de réguler ses conduites. (...) cette réticence parentale envers l'imposition autoritaire se retrouve dans les nombreuses possibilités de choix, de participation aux prises de décision qu'ils lui donnent : c'est lui qui a choisi son activité sportive, il participe au choix de ses vêtements (...) ou à celui de l'achat de livres.

Elise relève toutefois deux dimensions des exercices scolaires dans lesquels Yoann est moins performant : le graphisme, car il "n'est pas appliqué", "pas soigneux" et parce qu'il a tendance à se précipiter (...) Le deuxième point faible (...) relève du domaine "artistique". (...) C'est surtout en termes de "comportement" que ses enseignantes sont critiques. Ses parents soulignent ainsi que durant ses deux premières années d'école, Yoann a reçu des commentaires et des punitions de la part des enseignants : "Il bavardait pas mal, ou des fois y'a eu son meilleur copain, Théo avec qui il est en classe, après la petite section, ils les avaient séparés, parce qu'ils écoutaient pas, ça arrivait qu'ils puissent être punis". (...) Elise pointe donc l'indiscipline comme comportement récurrent de Yoann, tout en soulignant qu'il ne s'agit pas "de gros problème de comportement", et que cela n'entache pas sa confiance pour son avenir scolaire.

Ses parents (...) consacrent (...) un temps et une énergie importante à l'éducation de leurs enfants et notamment au développement de leurs capacités intellectuelles. Le souci éducatif, qui se matérialise dès l'entrée de l'appartement familial, constitue dès lors un élément important de leur style de vie : ils veillent à se dégager du temps pour les enfants (emploi d'une femme de ménage, choix de son emploi pour Cécile), ils dédient une grande partie de leur temps libre à cette tâche en privilégiant des activités et des sorties consacrées aux enfants (en sacrifiant parfois leurs propres activités sportives ou culturelles), ils

investissent intellectuellement la question (par la lecture de livres sur l'éducation pour Cécile), ils s'impliquent dans l'école et sont à l'écoute des conseils des professionnels de la santé et de l'enfance.

15 - Maxence ou le goût des chiffres (Frédérique Giraud)

Maxence a 5 ans et deux semaines quand il entre en grande section de maternelle. Il est le deuxième garçon d'une fratrie de trois : Paul, l'aîné, a quatre ans de plus que lui, et Isaac, le benjamin, est un bébé de quelques mois au moment de l'enquête. Son père, Alexandre, est professeur titulaire d'économie à l'université de Toulouse. sa mère, Hélène, est maîtresse de conférences en économie-gestion à l'Ecole d'économie de Toulouse. Tous deux sont d'anciens normaliens.

On perçoit chez Maxence une nervosité qui lui fait rater une partie ds exercices proposés, comme elle lui fait échouer une partie des exercices scolaires. Une certaine résistance à l'autorité, une volonté d'en imposer à l'adulte se donnent à voir, et l'empêchent de pleinement jouer le jeu scolaire, comme elle pouvait déjà en partie se manifester chez son père.

Cependant, Maxence est plongé dans un univers familial où l'excellence scolaire représente la norme : ses parents ont tous deux réalisé des parcours scolaires prestigieux et travaillent dans l'enseignement supérieur et la recherche

16 - Mathis ou la difficile conversion des ressources économiques en capital scolaire (Joël Laillier et Martine Court)

Mathis a 5 ans et demi quand il entre en grande section de maternelle. Il est le troisième enfant d'une fratrie de quatre. Il a un grand frère, Julian, âgé de 10 ans ; une grande sœur, Chloé, âgée de 8 ans ; une petite sœur, Irène, qui a 4 ans. Toute la famille vit dans une vaste maison de 200 m² avec un grand jardin, achetée huit ans auparavant et située dans une banlieue pavillonnaire très chic de l'Ouest parisien. Depuis la rentrée, les enfants ne sont plus scolarisés dans l'école publique du quartier mais dans une école Montessori privée hors contrat, implantée dans une commune distante de seize kilomètres du domicile familial. Il faut environ trente minutes de voiture pour se rendre à cette école le matin, et autant pour en revenir le soir.

Les parents de Mathis ont tous deux 37 ans. La mère de Mathis, Virginie, est inactive, c'est-à-dire qu'elle s'occupe de l'organisation de la vie domestique de la famille. Le père, Antoine, possède une dizaine de brasseries parisiennes qu'il a héritées de son propre père et dont il assure la gestion en collaboration avec ce dernier et avec son frère aîné. Le père, l'oncle et le grand-père de Mathis se répartissent les parts de la propriété de l'entreprise. Cette entreprise familiale est très prospère et assure au père de Mathis un revenu mensuel

de l'ordre de 12 000 euros. La situation professionnelle d'Antoine - qui garantit aussi un avenir professionnel pour ses enfants - inscrit la famille dans la bourgeoisie. Il s'agit toutefois d'une fraction de la bourgeoisie qui, si elle est fortement dotée en capital économique, ne possède pas les ressources de la bourgeoisie établie, et en particulier les ressources culturelles. Le patrimoine économique de la famille est en outre récent, constitué par le père d'Antoine. C'est surtout, nous le verrons, un ethos du travail et de la discipline qui caractérise le mode de vie et d'éducation de cette famille, membre de la bourgeoisie entrepreneuriale et proche de ma catégorie des "nouveaux riches", avec les paradoxes que peut produire cette situation sociale entre goût populaire et style de vie bourgeois.

La faiblesse des ressources culturelles se donne à voir dans les trajectoires scolaires et professionnelles des parents de Mathis. La mère, Virginie, n'a pas le bac. Après un parcours scolaire qu'elle qualifie de "chaotique", surtout à partir du collège, elle a obtenu un CAP et un BEP de vente. Elle a lors travaillé comme vendeuse en prêt-à-porter dans la petite ville de province où elle a grandi, puis elle est passée à un emploi de garde d'enfant à domicile sans qualification. (...) le père de Virginie (le grand-père maternel de Mathis) était agent de police, et sa mère, qui était inactive, n'est pas allée au-delà du certificat d'études primaires. (...) la famille de la mère de Mathis s'ancre donc dans les classes populaires stabilisées, éloignées du monde ouvrier, mais qui occupent des positions en bas de la hiérarchie salariale, celle des employés.

Le père de Mathis, Antoine, a lui aussi eu un parcours scolaire relativement heurté. Si "il a été jusqu'au bac quand même", il a toutefois redoublé sa 3^e à cause d'une situation d'"échec scolaire" que lui et sa famille attribuent à des crises d'épilepsie l'ayant contraint à une déscolarisation temporaire cette année-là. Après son bac, Antoine est parti un an aux Pays-Bas pour apprendre l'anglais avant de rejoindre l'entreprise familiale.

Ce rapport tendu à l'institution scolaire est en grande partie à l'origine du choix d'une école Montessori pour les enfants de Virginie et d'Antoine. Le frère aîné de Mathis a en effet connu des difficultés importantes dès ses premières années de primaire. (...) Le choix de la pédagogie Montessori ne relève donc pas au départ d'un placement de ségrégation propre aux fractions économiques des classes dominantes, ni de l'inscription dans l'éducation d'une élite internationale, mais d'un refus de l'enseignement public que l'on peut relier au passé scolaire des parents.

Comme le note la mère de Mathis, l'école a un coût élevé. Les frais d'inscription s'élèvent à 534 euros par mois pour un enfant, le tarif étant dégressif pour les fratries. Pour leurs quatre enfants, Virginie et Antoine paient donc chaque mois 1700 euros, auxquels s'ajoutent l'achat de tout le matériel pédagogique - dépense que la mère de Mathis évalue à une centaine d'euros par enfant pour l'année - et le coût des repas de midi, laissés à la responsabilité des familles.

Les pratiques de lecture du couple sont (...) assez faibles et proches des goûts populaires. Antoine semble ne pas lire. Virginie achète de temps en temps des magazines

qu'elle qualifie de "trucs de nanas", comme *Gala*. Elle lit aussi parfois des romans, en privilégiant les "histoires vraies". (...) En ce qui concerne les enfants, la lecture est à la fois fortement valorisée en discours et peu encouragée en pratique. (...) Virginie explique ainsi que des livres, "il y en a partout". (...) Toutefois, il n'y a pas de bibliothèque dans le salon, aucun livre ne traîne nulle part, et lors de la visite de la chambre de Mathis, l'observation n'a pas montré l'existence d'une bibliothèque, ni la présence de livres. Dans le placard de sa chambre où sont rangés les jeux de société, on peut voir effectivement une dizaine de livres en vrac, mais la présence des livres n'est pas si manifeste, la chambre de Mathis comprenant surtout sa batterie et un circuit de voitures électriques.

De même, Mathis et ses frères et sœurs ne pratiquent aucune activité artistique. (...) de même qu'elle est ennuyée pour répondre aux questions sur les activités artistiques de ses enfants, Virginie peine à parler des sorties culturelles de la famille. Elle et son conjoint ne sortent que très rarement le soir ; ils ne vont ni au théâtre, ni au concert, ni à l'opéra, pas plus qu'au musée ou au cinéma.

Leurs pratiques sportives les affilient en revanche à la bourgeoisie économique. Certes, la famille ne fait pas de ski. A la différence de son mari qui est "un très très bon skieur", Virginie "déteste" cette activité, faute de maîtriser les techniques nécessaires pour la pratiquer. (...) En revanche, le père et ses enfants pratiquent différents sports caractéristiques de la bourgeoisie fortunée. Antoine fait du golf depuis plusieurs années, souvent avec son père. Julian pratique lui aussi ce sport.

Chloé, la sœur aînée de Mathis, fréquente toujours son club d'équitation. Pour Virginie, l'inscription dans cette pratique renvoie à la fois au désir d'offrir à sa fille un loisir auquel elle n'a pas pu avoir accès dans sa propre enfance, et à la volonté de lui faire pratiquer une activité conforme à une éducation bourgeoise. (...) Toutefois la définition qu'a Virginie de la pratique équestre l'éloigne des usages de la bourgeoisie. Loin des compétitions de dressage ou de saut d'obstacles, la mère de Mathis voit en effet dans l'équitation une activité de loisir de plein air, dont le plaisir se situe surtout dans les balades qu'elle rend possibles.

Mathis a lui aussi fait un peu d'équitation. Il a été inscrit au poney club très tôt, à l'âge de 4 ans et demi, mais il n'a pas voulu poursuivre l'année suivante, n'ayant vraisemblablement pas accroché à l'activité et ayant "eu peur" d'un poney. (...) Mathis a voulu faire du golf, mais là aussi, il a souhaité arrêter au bout de six semaines. (...) Au moment de l'enquête, Mathis n'a pas de pratiques sportives régulières en club, contrairement à son grand frère et à sa grande sœur. (...) Questionnée sur des activités sportives qu'elle ne souhaite pas que ces enfants pratiquent, Virginie cite le football, qu'elle qualifie de "sport de sauvages". (...) Au moment de l'enquête, Virginie vient de commencer une activité de gymnastique régulière, chez elle, juste avec un tapis. Le but est pour elle de se "reprandre en main" après ses quatre grossesses et une période de déprime due aux difficultés scolaires de son fils aîné : "Forcément, quatre grossesses, moi j'ai pris trente kilos à

chaque grossesse, donc ça fait cent vingt kilos avec quatre enfants. Et puis avec le passé scolaire de mon fils aîné, évidemment j'ai eu des problèmes de boulimie, et évidemment, quand j'ai re-respiré la vie, en septembre, je me suis prise en main. Et finalement ça s'est fait naturellement, parce que, à partir du moment où on est bien dans sa peau, on est bien dans sa vie, eh ben tout va bien. Donc, maintenant j'aime faire du sport, j'en fais pas tous les jours, mais au moins trois fois par semaine."

S'il y a une pratique culturelle, qui n'est pas pensée comme telle, et qui est très présente dans la vie de la famille et pour la mère de Mathis, c'est la télévision. Lors de notre premier entretien, la télévision est allumée dans le salon sur la chaîne MTV ; elle le restera tout au long de la conversation (sans le son, à la demande de l'enquêteur). Cette pratique rappelle les usages populaires de la télévision que l'on garde en fond sonore lorsqu'on reçoit des invités.

La télévision est donc intégrée dans l'organisation quotidienne. De 16h30 à 18 heures, les enfants ont le temps pour faire leurs devoirs et jouer, et à partir de 18h30, ils sont devant la télévision, jusqu'à 19h30 : les enfants mangent donc devant la télévision tous les soirs. Virginie dîne quant à elle seule après que les enfants sont couchés ; son mari rentre en général plus tard ayant le plus souvent dîné dans l'un de ses restaurants. En plus du grand écran plat installé dans le salon, les parents et les deux aînés disposent d'une télévision dans leur chambre et Mathis aura droit à la sienne pour ses 6 ans.

Aux nombreuses télévisions s'ajoute, au sein du foyer, un nombre important de tablettes. Chaque enfant a son "iPad" sur lequel il peut regarder des dessins animés ou faire des jeux, y compris la benjamine âgée de 4 ans. (...) Si l'usage des écrans fait l'objet d'un certain contrôle les jours d'école, ce contrôle se relâche en revanche le mercredi et le week-end.

Pour Virginie, les vacances sont aussi le moment où "on se retrouve vraiment à faire beaucoup de choses culturelles". En l'occurrence, ces "choses culturelles" désignent ici les visites d'édifices patrimoniaux : "On boit mais, tous les monuments." (...) Depuis deux ans, Mathis et sa famille partent aussi quinze jours à l'île Maurice pendant les vacances d'hiver ou de printemps, dans la maison familiale des parents d'Antoine. Ils ne le faisaient pas auparavant car Virginie, qui a très rarement pris l'avion dans sa vie et jamais dans son enfance, ne supportait pas ce mode de transport. Nouvel effet d'une socialisation primaire qui ne permet pas l'aisance des classes supérieures par rapport à un certain nombre de pratiques, elle faisait "des crises d'angoisse" : "ma respiration s'arrêtait au moment du décollage et c'était assez compliqué à gérer." Devant l'insistance de ses beaux-parents, et parce qu'elle ne voulait pas priver ses enfants de cette expérience de vacances dans la maison de famille, Virginie a toutefois décidé de passer outre à son appréhension, et toute la famille se rend donc désormais sur l'île Maurice chaque année.

Ces vacances à Maurice sont pour les enfants l'occasion de faire l'apprentissage des rapports sociaux de classes - et de la place qu'ils y occupent - en voyant leur grand-père,

riche patron français expatrié, vivre au quotidien avec plusieurs domestiques, et en entendant leur mère demander à l'une d'entre elles (qu'elle "aime beaucoup") de se mettre spécifiquement au service des enfants en leur parlant anglais.

Lorsque les enfants se disputent (...) il arrive qu'ils "se prennent une baffe, et (après) ça va un peu mieux". (...) L'éducation donnée par Antoine et Virginie est empreinte de toute une morale du travail et de la discipline. Virginie se dépeint comme une mère exigeante, qui attend de ses enfants qu'ils fournissent un certain nombre d'efforts au quotidien et qu'ils les fournissent sans conditions. (...) "Je ne félicite pas un enfant qui a bien travaillé à l'école, parce que tout simplement, on est à l'école pour travailler. On n'y va pas pour s'amuser, à la base, donc je le félicite pas parce qu'il a bien travaillé. Je le félicite pas non plus parce qu'il a pris sa douche, parce que c'est normal de prendre sa douche, et je vais pas le féliciter non plus d'avoir débarrassé son couvert. Parce que moi, personne me félicite d'avoir fait le ménage. Voilà, c'est quelque chose que je fais parce que je dois le faire, et non parce que je vais avoir une récompense au bout".

Cette éducation morale se retrouve aussi dans le rapport à l'argent. Les parents de Mathis souhaitent apprendre à leurs enfants que l'argent se mérite par l'effort et le travail, et pour cette raison, il leur arrive de rétribuer de petits services que ces derniers leur rendent : "Parfois mon fils aîné, il aide mon mari à faire le jardin, et du coup il a ses petits 5 euros à la fin de la journée". (...) Lorsque l'enquêteur demande à Virginie ce que les enfants font de leur argent, elle indique ainsi avec satisfaction : "En fait, tous ces des petits radins", puis explique : "Ils économisent, ils les gardent dans leur porte-monnaie, voilà. Et puis des fois ils me disent : "Ah bah tiens au fait j'aimerais bien ça" Bah je leur dis : "bah t'as de l'argent dans ton porte-monnaie"".

Mathis est (...) perçu par ses parents comme un enfant "incroyable", doté de compétences hors normes, qui les "épatent". Ces qualités exceptionnelles s'observent par exemple, selon Virginie, dans le vocabulaire que son fils mobilise. (...) Persuadée que son fils possède des compétences hors norme et que, pour cette raison, il s'ennuie à l'école, Virginie a demandé qu'il passe en CP en cours d'année. L'équipe pédagogique - qui ne partage pas le point de vue de sa mère quant au niveau scolaire de Mathis (...- a refusé ce changement de niveau, mais a proposé l'aménagement suivant : toutes les semaines, Mathis fait la dictée de mots avec les élèves de CP (il la prépare à la maison avec sa mère) ; il apprend également toutes les trois semaines la poésie de la classe des CP. Or, pour Virginie, ces aménagements revêtent une importance majeure. Ils signifient que son fils *est* en CP et ils attestent par conséquent des capacités extraordinaires de ce dernier (...) Virginie est persuadée que Mathis sera inscrit en CE1 l'année prochaine. (...) En réalité, comme il s'agit d'une classe commune, cela n'a pas grand sens de dire que Mathis sera en CP ou en CE1, surtout dans le cadre d'une pédagogie Montessori.

Cosima, l'institutrice de Mathis, ne confirme pas les jugements portés sur lui par sa mère. Pour elle, Mathis est d'abord un enfant "anxieux", "pas serein", "toujours craintif", et

demandant trop souvent l'autorisation de faire les choses. C'est aussi un enfant "assez serré", "assez cloisonné" dans le sens où, selon elle, il est très tenu et porte le poids de l'investissement de sa mère sur sa réussite scolaire : "J'ai l'impression qu'il a une espèce de poids sur le dos, parce qu'on lui a fait comprendre qu'il avait des facilités et des facultés. Et qu'il se met la pression... Voilà, qu'il veut montrer à tout le monde qu'il avance. Moi, c'est vraiment le sentiment que j'ai."

Cette hypercorrection se repère également dans le respect scrupuleux des règles scolaires. D'après Cosima, Mathis "s'entend avec tout le monde", "n'a pas d'animosité" envers ses camarades, "ne va pas se battre", et prend beaucoup d'initiatives "pour ranger" ou "pour aider" : "Comme une société de services, quoi !"

L'observation confirme ces propos, tout en les nuancant. dans ses interactions avec les autres enfants de la classe, Mathis peut effectivement se faire le relais de l'enseignante, rappelant les règles à ses camarades voire leur donnant des consignes. lors de la journée à l'école, il reprend ainsi l'enquêteur parce qu'il n'a pas rangé sa chaise. Il lui dit d'ailleurs à ce propos que "ce n'est pas intelligent de ne pas ranger sa chaise", interprétant ainsi en termes d'excellence cognitive un comportement qui est le plus souvent présenté comme un signe de valeur morale, et laissant entendre qu'en rangeant, il faut lui-même preuve d'"intelligence".

Toutefois, son comportement avec les autres élèves n'est pas totalement exemplaire. Il n'hésite pas par exemple à rabaisser sa petite sœur, lui disant de retourner se coucher après sa sieste sur le ton de la raillerie, ou récitant la poésie à sa place alors que celle-ci était interrogée par l'institutrice. (...) Il peut aussi être assez peu concentré sur son travail en autonomie. le jour de l'observation, il joue ainsi un long moment avec des coccinelles au lieu de faire son exercice de mathématiques. Il finira néanmoins cet exercice et demander plusieurs fois à la maîtresse de valider le résultat, comme s'il avait peur de se tromper.

Mathis se trouve dans une configuration bien particulière qui montre la difficulté qu'il peut y avoir pour les classes supérieures en ascension sociale à convertir leurs ressources économiques en ressources culturelles, surtout lorsque la pente de la trajectoire ne relève pas d'une réussite scolaire. L'accès à la bourgeoisie par héritage limite les possibilités de transmission de dispositions sociales rentables scolairement, tout particulièrement lorsque, comme ici, la mère est issue des classes populaires et s'est toujours maintenue éloignée de la culture scolaire.

17 - Anaïs : une petite fille qui aime diriger (Olivier Vanhée)

Anaïs a 4 ans et dix mois à son entrée en grande section de maternelle dans une école publique de Bordeaux. Elle est la fille unique de Clémence, 40 ans, avocate associée dans un cabinet anglo-saxon, et de Laurent, 41 ans, polytechnicien et cadre dans une entreprise multinationale. Le couple s'est séparé moins d'un an après la naissance d'Anaïs. Laurent est parti occuper un poste de cadre expatrié en Asie. Depuis plus de trois ans, Clémence partage sa vie avec Sophie, avocate d'affaires âgée de 39 ans : la mère passe la première moitié de la semaine dans son propre appartement, seule avec sa fille, et l'autre moitié dans celui de Sophie, avec Anaïs.

Anaïs a une chambre à elle dans deux logements du même quartier très aisé de Bordeaux. L'appartement de Clémence est situé dans une résidence des années 1970. Il mesure 90 m² et possède un balcon. La cuisine a été refaite récemment, le salon et la salle à manger sont meublés d'un piano, de meubles anciens et de bibliothèques.

Sans être ni pacsées ni mariées, ce sont donc Clémence et Sophie qui ont élevé Anaïs, en se répartissant le travail parental et domestique. Sophie souligne que Clémence "a le rôle de mère" et elle se décrit d'une part comme une "fourmi", qui s'occupe de préparer les repas, faire les courses et les lessives, et d'autre part comme celle qui aime "faire plaisir" à Anaïs.

Sophie souligne qu'Anaïs "a l'avantage d'être très sociable" et a l'habitude de "voir du monde". Clémence et Sophie ont développé un savoir-faire relationnel aux niveaux professionnel et personnel. Clémence participe aux événements mondains organisés par son cabinet (des galas parisiens ou londoniens avec les plus gros clients), Sophie fréquente le Rotary local et appartient à une loge féminine de la franc-maçonnerie.

Sophie fixe et rappelle de nombreuses règles, elle est "impatiente" et élève souvent la voix, se montrant autoritaire, voire imprévisible. Clémence remarque en riant que, si Anaïs ne "moufte pas" quand elle est seule avec Sophie, c'est parce que "c'est l'armée !". Sophie veut limiter à "une demi-heure" la durée des repas d'Anaïs, tandis que Clémence lui laisse prendre son temps. Clémence a l'habitude de répéter ses consignes sans élever la voix, de privilégier les explications avant d'envisager une remontrance plus ferme ("moi, je peux répéter trois fois sans m'énerver et après je vais me mettre à compter").

Clémence et Sophie insistent régulièrement auprès d'Anaïs sur l'importance du travail pour gagner sa vie. Elles soulignent que les jouets, les vêtements d'Anaïs et son cadre de vie sont "la résultante d'un travail". (...) l'objectif est posé comme une évidence : la richesse et le confort. Ce moyen est une profession qualifiée et un temps de travail élevé. D'autres types de rapport à l'école sont relégués au second plan. "Tu vois le monsieur dans la rue, il a pas eu la chance d'apprendre à l'école, il a pas assez travaillé à l'école."

Clémence et Sophie sont habituées dans leurs activités professionnelles à construire et contester des arguments, à l'oral comme à l'écrit, mais elles contribuent peu à former et à

exercer l'esprit critique d'Anaïs. cela tient d'abord à une conception de l'enfance qui entend préserver Anaïs des préoccupations des adultes et des situations conflictuelles. Clémence et Sophie font attention à parler en anglais dès qu'elles veulent exprimer, en présence d'Anaïs, un désaccord ou une critique sur un adulte.

Anaïs est (...) jugée scolairement comme une bonne élève, au sens où elle a acquis toutes les compétences attendues en moyenne et en grande section. (...) Elle ne figure toutefois parmi les meilleurs élèves de sa classe, ceux qui savent déjà lire ou qui sont jugés très en avance. Elle est dans la moyenne dans une classe de bons et très bons élèves. (...) L'enseignant actuel évoque des bavardages récurrents et une réticence à obéir immédiatement aux ordres. Il doit fréquemment la reprendre. Anaïs répète souvent les consignes et les ordres de l'enseignant, et gronde même ses camarades.

Les exercices langagiers ont lieu à la fin de la journée d'observation, au fond de la salle de classe, alors que quelques élèves sont en garde périscolaire. (...) Anaïs fait de phrases brèves avec des pronoms personnels et des déictiques ("là"), sans caractériser le personnage ou les lieux. Elle mime une action sans la décrire. le récit est peu structuré par des connecteurs logiques, si ce n'est l'emploi de la préposition "après". Les phrases sont juxtaposées, le prédicat change en cours de route (les pommes deviennent des bananes, d'une phrase à la suivante), il est omis à plusieurs reprises. Anaïs multiplie les implicites et son récit est difficile à comprendre hors de la situation d'interaction face aux images commentées. (...) Anaïs répond plus rapidement et correctement aux questions de vocabulaire.

Anaïs est élevée et entourée par des membres des classes supérieures cumulant diplômes et revenus élevés, à l'exception notable de deux nourrices qui l'ont gardée. Ses parents et ses proches, de formation scientifique ou juridique, sont (relativement) éloignés de la culture légitime, littéraire et artistique. Les membres de la famille qui en sont très familiers voient leur influence limitée, ou, comme Clémence, ont abandonné presque tout loisir culturel (lecture exceptée) ou enfin font surtout preuve, dans leur peu de temps libre, d'un relâchement qui les porte vers le divertissement.

18 - Valentine : grandir aujourd'hui dans la bourgeoisie parisienne (Joël Laillier)

Valentine a 5 ans et quatre mois quand elle entre dans la grande section de son école maternelle. La petite fille vit dans le 7^e arrondissement de Paris, dans un appartement de 120 m² 'très lumineux" que ses parents ont acheté dix ans plus tôt, avant d'avoir leurs enfants, et où chacun a sa chambre. Elle a un grand frère, Thomas qui a 8 ans et est scolarisé dans le même groupe scolaire en CE2. Les deux enfants sont scolarisés dans l'école publique du quartier située à proximité du domicile familial. cependant, le quartier est tellement

ségrégué que l'enseignement public offre le maintien de l'entre-soi dans la *bonne société* de la bourgeoisie parisienne.

Au moment de l'enquête, ses deux parents, Sonia (38 ans) et Arnaud (40 ans) ne travaillent pas, sans pour autant que la situation semble avoir un quelconque retentissement sur leur niveau de vie. Tous deux ont occupé des emplois de cadre supérieur à des postes de direction dans des entreprises de taille importante où ils avaient des rémunérations très confortables.

Les deux parents ont quitté leur emploi après une négociation leur permettant d'obtenir quelques années de salaires, ce qui explique sans doute le faible impact du chômage sur le niveau de dépense de la famille. Lorsqu'ils travaillaient, leurs salaires mensuels cumulés étaient supérieurs à 12 000 euros. Quelques semaines après l'enquête, Arnaud retrouvera un emploi.

Les parents de Sonia, les grands-parents maternels de Valentine, font également partie de la bourgeoisie d'affaires parisienne. Ils habitent dans un très grand appartement sur une des avenues les plus chics du 7^e arrondissement, à deux pas de la tour Eiffel. Le grand-père de Valentine était chef d'entreprise : il a repris l'entreprise familiale de son beau-père dans l'industrie textile avec le frère et le cousin de son épouse. L'entreprise familiale a fait faillite dans les années 1990 et il a alors monté une autre entreprise toujours dans le textile, mais de conseil et de communication professionnelle. Auparavant, il avait fait des études à Sciences Po puis un MBA à Stanford aux Etats-Unis.

La grand-mère maternelle de Valentine a fait des études d'économie à l'université, puis d'histoire de l'art, ce qui l'a conduite à travailler à mi-temps au musée d'Orsay comme documentaliste. (...) Elle s'est ensuite formée à différentes pratiques de ressources humaines et a eu une activité de consultante en ressources humaines à son compte à temps partiel. Tous les deux ont grandi dans le 16^e arrondissement de Paris. Ils sont d'origine juive, mais n'ont jamais pratiqué ni transmis une éducation religieuse à leurs enfants.

Les parents d'Arnaud, les grands-parents de Valentine, appartiennent également à la bourgeoisie parisienne, mais plus éloignée des affaires. Le père d'Arnaud est polytechnicien. Il a fait toute sa carrière dans l'armée en tant qu'ingénieur général de l'armement, grand corps de l'Etat réservé sur classement aux élèves de l'Ecole polytechnique. Sa mère n'a jamais travaillé. Leurs deux enfants ont reçu une éducation catholique pratiquante. Arnaud, d'ailleurs, a été assez pratiquant avant d'y renoncer complètement.

Du côté maternel, Valentine a un oncle, le frère aîné de Sonia, qui travaille en tant que trader sur les marchés financiers, après une classe préparatoire dans un des plus grands lycées parisiens et une grande école. (...) Du côté paternel, Valentine a une tante, la sœur cadette d'Arnaud, qui habite également Paris. Elle est cadre dans une grande entreprise de BTP, et son mari, médecin hospitalier. Ils ont une fille âgée de 2 ans.

Valentine baigne dans un environnement très homogène. D'autant plus que, comme bien souvent dans la bourgeoisie, les liens familiaux sont étroits ; Valentine voit très régulièrement ses cousins et ses cousines, en vacances, le week-end dans la maison de campagne de ses grands-parents à côté de Sai-Germain-en-Laye, mais aussi en semaine. Tous les mercredis, ses grands-parents maternels récupèrent à l'école Valentine et son frère, mais aussi leurs cousins scolarisés dans l'école adjacente. Ils déjeunent tous ensemble au Racing Club puis ils passent l'après-midi, entre court de tennis ou de natation.

Le Racing Club (officiellement "Lagardère paris racing") fait partie des clubs sportifs parisiens les plus sélects ; situé dans le bois de Boulogne, dans la partie chic de la Croix-Catelan, il propose, entre autres services, courts de tennis et piscine olympique, et rassemble essentiellement la bourgeoisie d'affaires, avocats, entrepreneurs, banquiers et cadres dirigeants. L'admission au Racing suppose d'être parrainé, l'objectif étant de s'assurer du niveau social des nouveaux entrants, et elle demande de s'acquitter d'un droit d'environ 7000 euros pour une personne, hors inscription annuelle. A titre d'exemple, pour une famille avec quatre enfants, le droit d'entrée est de 20 000 euros, et l'inscription annuelle de 7000 euros, ce qui garantit une sélection sociale évidente. Les grands-parents de Valentine sont membres du racing depuis de longues années, et sa mère depuis toujours. Son père s'est fait offrir l'admission par les parents de Sonia au bout de quelques années de vie en couple.

Les parents de Valentine sont de gros consommateurs de sorties culturelles : ils sortent en moyenne deux fois par semaine. Ils fréquentent les principaux lieux de la culture légitime : l'Opéra de Paris bien sûr, mais aussi la Comédie-Française, le théâtre de la Ville, le théâtre de Chaillot et le théâtre des Champs-Élysées, où ils ont plusieurs abonnements. Leur assiduité à l'Opéra les a amenés à en être mécènes, en devenant membre de la prestigieuse Association pour le rayonnement de l'Opéra national de Paris.

Ils ont une télévision, mais l'allument très rarement. (...) de la même façon, Thomas et Valentine n'ont ni tablette ni smartphone. (...) Une semaine par an, la famille séjourne dans un hôtel de Méribel (Savoie) pour pratiquer le ski. Les parents confient les enfants à l'école de ski (ESF) "la journée entière, le matin, l'après-midi et le déjeuner. "

Comme on peut le voir, ce n'est pas seulement la pratique de tel ou tel sport qui est importante mais la manière de le pratiquer. Jouer au tennis, mais au racing, pratiquer la natation, mais au racing, faire du ski, mais en étant logé à l'hôtel à Méribel, une des stations les plus chères des Alpes, où se retrouve la bourgeoisie parisienne pendant les vacances d'hiver. de la même façon, faire de la danse, mais pour le maintien, pas simplement pour se détendre.

La scolarisation de Valentine a obligé ses parents à changer de mode de garde pour accueillir une jeune fille au pair (...). Ils ont décidé pour l'année prochaine de choisir de nouveau qu'une Nord-Américaine qui ne parle qu'anglais. Sonia, forte de son expérience dans les ressources humaines, a mis en place tout un protocole pour sélectionner chaque année une nouvelle jeune fille au pair. (...) On peut dire que Valentine et Thomas sont

amenés à développer des compétences linguistiques qui rapprochent leur éducation de celle des élites internationales largement anglophones. (...) Ils s'imprègnent de la langue de façon à développer une aisance, un "naturel" perçu par leurs parents comme nécessaire dans le monde professionnel et que l'école ne peut pas leur donner.

Chaque été, ils partent tous les quatre à l'étranger pendant deux ou trois semaines. Lorsque Valentine avait 2 ans, ils ont passé deux semaines à New York puis une semaine à Chicago. L'année suivante, ils sont partis deux semaines en Suède. L'été des 4 ans de Valentine, ils ont séjourné trois semaines en Italie, à Rome et en Sardaigne. ET l'été dernier, ils sont partis trois semaines en Grèce.

Les parents font très attention à ce que leurs enfants aient un rapport enchanté à l'école. En effet, pour la bourgeoisie d'affaires, l'école est fondamentale pour s'assurer la reproduction de la position professionnelle et sociale. (...) cette volonté de maintenir ce rapport enchanté conduit les parents de Valentine à passer sous silence le parcours scolaire chaotique du père. Arnaud n'était pas un bon élève, il "n'aimait pas l'école", mais, ajoute Sonia, "on ne leur a pas dit". Il a en effet redoublé sa 3^e et il a ensuite été un peu poussé jusqu'en terminale. Son bac en poche, il passe deux ans en DEUG d'économie "à Tolbiac". A leurs yeux, il s'agit d'un placement peu prestigieux.

Bien que n'ayant pas reçu d'éducation religieuse, Sonia initie tout de même un peu ses enfants au rite juif. Elle-même se définit comme "d'origine juive", mais "pas pratiquante du tout". Pourtant, depuis le décès, trois ans auparavant, de sa grand-mère, qui jeûnait et allait à la synagogue pour Kippour, elle a décidé de suivre son exemple avec Thomas et Valentine.

Cette éducation à la religion doit se comprendre aussi dans le contexte de socialisation scolaire où les autres enfants sont assez investis dans la vie paroissiale : "Et à l'école, même en maternelle, y'a pas mal de gens qui vont à l'église à Saint-François-Xavier, et qui vont au catéchisme, et puis y'a aussi les louveteaux le dimanche, etc. (...) Alors y'a des gens qui sont ouverts, enfin quand même, mais y'en a aussi sincèrement qui sont assez fermés entre eux". Cette éducation à la religion est donc une façon d'offrir une "culture" religieuse aux enfants, mais aussi un placement social, une façon de se positionner par rapport aux autres. (...) Autrement dit, il s'agit de donner aux enfants des dispositions à pouvoir naviguer, à avoir une aisance, dans un monde où l'éducation religieuse, catholique surtout, est encore très importante.

L'usage de la télévision n'est autorisé que sur la proposition des parents. En outre, les enfants ne regardent que des dessins animés choisis : "Plutôt des Disney, ou des films qu'on met. Ça peut être la Reine des neiges, ça peut être Nemo (...) Ah, ils ont regardé Le Magicien d'Oz pendant les vacances". (...) les grands-parents valorisent aussi beaucoup les DVD de l'émission *C'est pas sorcier*. (...) Même les dessins animés ont un usage éducatif. De la même

façon, les appareils comportant des écrans font l'objet à la maison d'un interdit très clair : "Pas de smartphone, pas de tablette, pas de console de jeux", explique la mère. On retrouve encore le même type d'encadrement dans la gestion des bonbons. ils ne sont pas interdits, mais leur consommation est contrôlée de sorte que les enfants n'en demandent pas. (...) "Ils ont chacun une boîte en fer, dans laquelle ils ont leurs bonbons (...) Après on va mettre dans la boîte en fer qu'est dans un placard. rangée, donc ils voient pas. Globalement après, ils demandent, hein. Et deux fois par an, ils demandent, donc là en général, on leur donne (...). c'est pas à n'importe quel moment (...) c'est pas à la place du goûter".

D'une certaine manière, un *bon* comportement, ou une *bonne* action, ne doit pas être fait pour avoir une récompense, mais parce qu'il est normal de se comporter ainsi. L'intériorisation de la norme de comportement ne doit donc pas passer par une récompense qui risque de faire passer pour extraordinaire ce qui se doit d'être normal.

Pas de récompense donc, mais pas de punition non plus à proprement dire . "On va pas punir", précise Sonia. De même, si jamais Valentine s'énervait et se met à taper par exemple, "je ne vais pas forcément la punir", explique sa mère : "si un jour elle fait une bêtise et on dit : là non ! on va la mettre au coin. Si un jour on voit qu'elle est vraiment épuisée, qu'elle réagit en s'énervant, je vais lui dire : "Ecoute, t'es vraiment fatiguée, tu dois pas réagir comme ça". Mais je vais pas forcément la punir. Donc on n'a pas forcément la même réaction en fonction du contexte."

L'apprentissage de la modération passe ici par une temporalité qui conduit à attendre avant d'obtenir quelque chose dont on a envie : "J'aime bien le côté : j'ai pas tout de suite, j'attends (...) C'est pas une question d'argent, c'est une question de plus de principes". (...) Être "raisonnable", "attendre" par "principe", vise à amener Valentine encore une fois à un apprentissage de la modération, du contrôle de soi, de ses désirs et de ses affects.

Valentine est scolarisée dans l'école publique du quartier, à cinq minutes à pied de son domicile, dans une des quartiers les plus riches de la capitale. Le bâtiment de l'école est typique des écoles parisiennes des quartiers haussmanniens, en pierre de taille avec des grandes hauteurs sous plafond. (...) Le recrutement social est très ségrégué : on y retrouve à la fois de hauts cadres des affaires et des membres de l'élite internationale dans les organismes situés à proximité, comme l'UNESCO ou les ambassades.

On trouve aussi plusieurs petits Russes à l'école. ce recrutement dans les franges les plus élevées de l'espace social contracte avec les enfants des gardiens d'immeuble qui y sont aussi scolarisés. Comme le relève l'institutrice : "On a aussi, dans toutes les classes, deux ou trois enfants de gardiens, de gardiennes d'immeuble. beaucoup de Portugais, dans toutes les classes on en a, et ça fait un sacré fossé".

Une fois par semaine, la mère d'une élève de la classe vient donner une initiation à l'anglais ; une autre propose des cours de couture en russe ; une autre encore leur donne des cours d'hébreu. par ailleurs, une semaine sur deux, un maître d'échecs leur propose aussi

une initiation tout au long de l'année. Pour l'institutrice, ses élèves "sont bons, ils sont assez vifs, ils ont besoin d'être alimentés pour rester, pour suivre, sinon ils s'intéressent à d'autres choses euh, s'ils trouvent ça trop facile, ou trop ennuyeux, ils décrochent, donc il faut toujours leur donner quelque chose". Pour elle, une des grandes différences également par rapport aux élèves qu'elle a pu avoir dans les quartiers populaires est leur propension à construire des raisonnements structurés : "Ce qui fait la grande différence entre les élèves de quartiers privilégiés et les élèves de ZEP, c'est qu'y a un raisonnement derrière, ils arrivent à expliquer".

"Et donc le directeur a déjà reçu deux lettres, d'un avocat, qui enjoignait de... Une autre fois c'est une grand-mère qui ne comprenait pas ce que c'était la vie en maternelle, et que sa fille puisse tomber par terre. on a quand même des gens démesurés comme ça aussi dans le quartier", dit l'enseignante.

Valentine est habillée en jupe bleue, collant sombre, ses cheveux sont attachés en queue-de-cheval avec un nœud rose. pour autant, son institutrice note que "Valentine, elle s'en fiche de son apparence, c'est pas une coquette particulièrement". (...) valentine est donc dans une classe à double niveau comprenant 9 élèves de petite section et 15 élèves comme elle en grande section. Bonne élève, elle n'a pas de difficultés particulières, sans non plus être en avance par rapport aux autres enfants de la classe. Si son institutrice note qu'elle est "plus rêveuse, elle a des moments où elle a envie d'être en retrait, un petit peu", elle explique également qu'elle "a plaisir à venir à l'école. Elle apprend beaucoup plus sans, sans en avoir l'air, elle peut regarder à droite à gauche, mais, elle enregistre, elle enregistre bien ce qu'il y a à comprendre". Pour elle, valentine est "très intelligente, mais moins scolaire" que d'autres élèves.

Les modes de vie de ces fractions se caractérisent toujours par un contrôle étroit des sociabilités, le maintien d'un entre-soi, dans les activités culturelles comme sportives, et un investissement dans les formes les plus distinguées de la culture. la ségrégation spatiale et sociale, par la fréquentation des beaux quartiers et des lieux propres à cette classe comme le racing et l'Opera, permet une telle homogénéité des conduites de vie.

Partie 3

Les inégalités dans tous leurs états

Introduction La fabrique sociale des enfants (Bernard Lahire)

On mesure (...) la proximité plus ou moins grande à l'univers scolaire, avec une inégale attention à l'égard des pré-apprentissages scolaires en matière de lecture-écriture-numération, de la maîtrise orale du langage, des loisirs pédagogisés et des jouets pédagogiques, ainsi qu'une différence de familiarité avec les formes culturelles légitimes, que ce soit en matière de sorties culturelles, de pratiques de loisirs ou d'activités physiques et sportives.

Plus on monte dans la hiérarchie sociale, plus on s'approche des espaces de luttes pour l'appropriation des ressources les plus rares, et plus les dispositions combatives, compétitives, comme le goût de l'effort, le dépassement de soi, la propension au leadership, etc. sont présentes dans les univers familiaux. (...) L'école maternelle n'est pas un îlot de tranquillité dans un monde de compétitions. (...) Pour certains la compétition a bel et bien commencé.

Inversement, quand on descend tout en bas de la hiérarchie sociale, l'urgence de la pratique, la précarité et l'instabilité de la situation économique, résidentielle et familiale, déterminent tout, interdisant ou rendant difficile l'épargne, les prévisions ou les projets, les loisirs ou la détente, l'attention marquée à l'apparence et même à la santé, engendrant parfois aussi, dans des vies parentales et enfantines particulièrement bousculées, des troubles émotionnels et comportementaux.

Les classes moyennes, elles, occupent une position dans l'espace social où se jouent parfois, surtout dans les fractions les plus diplômées, des mises à distance à l'égard des valeurs de compétition, de dépassement de soi, de leadership, etc. (...) Ces classes moyennes font, d'une certaine façon, de nécessité vertu. Leurs membres abandonnent les espaces de luttes pour l'appropriation de toutes les formes de pouvoir et développent des visions du monde, des principes éducatifs et des manières de se comporter plus iréniques, plus solidaires, attentifs au confort psychique de leurs enfants et plus sensibles aux signes de souffrance mentale associés à toutes les situations de compétition.

Mais les écarts sont aussi très significatifs entre fractions de classe, selon que la famille doit sa position à son capital culturel ou, de manière plus prononcée, à son capital économique. (...) L'insistance sur la propreté domestique et l'hygiène corporelle, le choix de vêtements de marques ou d'un style de coiffure, les dispositions ascétiques qui distinguent du laisser-aller des plus pauvres, tout est fait pour marquer et maintenir la distance à la nécessité et aux plus nécessiteux.

Enfin, les origines sociales des parents de l'enfant, la pente de leurs trajectoires scolaires et professionnelles par rapport à leurs propres parents, comptent souvent autant que les ressources possédées à un instant donné.

1 - Habiter quelque part : la trame spatiale des inégalités (Frédérique Giraud, Julien Bertrand, Martine Court et Sarah Nicaise)

L'espace est un luxe. et cet espace se paie cher. Les lieux où l'on naît et où l'on est éduqué dépendent étroitement du revenu de sa famille. (...) 99% des salariés français gagnent moins que le père de Mathis et la mère d'Anaïs, le seuil pour appartenir aux 1% des salariés les mieux payés se situant à 8300 euros nets par mois. (...) Les classes moyennes ont des niveaux de salaire et de vie intermédiaires, mais suffisamment hétérogènes pour aller du simple au double. (...) Dans les fractions les plus dotées, les revenus salariaux mensuels avoisinent les 5000 euros grâce au cumul de deux salaires réguliers, comme dans la famille de Mathilde.

Ces inégalités économiques ont des conséquences directes sur les conditions matérielles d'existence des individus. Elles affectent aussi les enfants et s'objectivent notamment dans les habitats et des conditions d'existence très inégaux. (...) L'habitat fait plus que matérialiser les inégalités sociales entre enfants : il contribue à les reproduire. Au plus bas de l'échelle sociale, les enfants confrontés à des situations de précarité et de dépossession matérielle n'ont, pour certains, ni chambre à eux, ni "chez soi". Ils vivent dans un espace domestique exigu, bruyant, ou sont contraints d'en changer fréquemment, autant de conditions d'existence qui dégradent leur santé et réduit leurs possibilités d'apprentissage et de réussite scolaires.

dans les autres classes sociales, l'espace domestique s'incarne en premier lieu dans une chambre (partagée ou non) et plus largement dans un espace de vie familial. Il se double pour certains enfants d'espaces de vie extérieurs (jardins, serre) et secondaires (résidence de vacances, maison ou appartement des grands-parents). (...) Pour d'autres, la dépossession d'espaces et les conditions précaires d'habitat peuvent générer l'isolement et la stigmatisation par les autres enfants.

Etre sans domicile ou habiter un logement de fortune, vivre dans un logement surpeuplé, être logé dans une habitation dégradée, connaître des difficultés pour se chauffer, une installation électrique défectueuse ou ne pas posséder de sanitaires constituent des situations de mal-logement qui concernent aujourd'hui quatre millions de personnes. (...) Etre à l'heure tous les jours, propre, nourri et reposé, est un problème quotidien.

Se conformer aux exigences du "métier" d'élève suppose des ressources physiologiques qui ne vont pas de soi. Ainsi, le manque de sommeil et la fatigue induits par

les conditions de logement apparaissent de façon récurrente chez les enfants de notre enquête appartenant aux familles les plus précaires. la nécessité de partager un espace très restreint, le bruit et le froid viennent perturber leur sommeil. (...) Au sommeil perturbé s'ajoute souvent, pour ces enfants pauvres, une fatigue liée aux déplacements. l'instabilité résidentielle contraint en effet à des temps de transport importants.

Les expériences d'expulsion par la police ont également laissé des traces sur Libertad, provoquant chez elle des "crises" lorsqu'elle se retrouve dans des contextes où se manifeste une autorité forte.

Dans ces familles précaires, les lieux d'habitation sont souvent si exigus qu'il est difficile pour les parents de réserver un espace propre à leurs enfants. Ainsi n'ont-ils pas tous de chambre. (...) La fréquence des déménagements contraints rend plus difficile la construction de relations locales dont on sait qu'elles constituent souvent une ressource non négligeable pour les familles populaires. (...) les changements répétés de logement, comme la distance entre le domicile et l'école, entravent la construction ou le maintien des amitiés enfantines en dehors du contexte scolaire, les activités partagées à la maison ou dans les espaces publics étant rendues difficiles par ces conditions d'habitat. Flavia n'invite ainsi jamais de camarade chez elle ("Si son école était à proximité, explique sa mère, peut-être elle aura une copine, mais pour le moment elle est seule").

Dans les classes moyennes dotées en capital culturel, l'aménagement intérieur des logements témoigne de la pédagogisation de la vie quotidienne des enfants : étiquettes permettant d'identifier les éléments dans le placard à vaisselle et casiers nominatifs pour ranger les chaussures chez Aleksei, calendrier représentant les différentes activités de la semaine par des pictogrammes dans la famille de Lisa, rappel des règles domestiques sous forme de pictogrammes chez Rebecca. Tous les enfants de notre enquête appartenant à cette fraction de classe possèdent en outre une bibliothèque à eux, soit dans leur chambre, soit dans la bibliothèque familiale, et dans plusieurs cas, ces bibliothèques enfantines sont de taille importante.

Dans les classes populaires stables et les petites classes moyennes à dominante économique de notre population, les logements se caractérisent par un degré élevé d'ordre et de propreté, que l'on peut comprendre comme le reflet d'un souci de respectabilité. (...) Du côté des familles relativement plus dotées en capital culturel de notre population, l'attachement à l'ordre et à la propreté semble moins net. En tout cas, les parents ne s'obligent pas à faire place nette lors de la venue de l'enquêteur ou de l'enquêtrice. dans l'appartement de Lisa, des chaussettes et des chaussures traînent dans le salon, des jouets sont déposés sur la table basse et des miettes sont visibles sur le sol de la cuisine.

Les classes supérieures bénéficient de conditions matérielles d'existence sans commune mesure avec celles que connaissent les familles de classes populaires et de classes moyennes. (...) Nombre de ces logements se situent en outre dans des quartiers où se concentre une population socialement favorisée : en centre-ville, dans des arrondissements

ou dans des banlieues prisées garantissant l'entre-soi des classes dominantes et le placement futur des enfants dans des écoles ayant "bonne réputation" (Alicia). (...) Ces chambres personnelles leur permettent de posséder un espace, des objets et des jouets à eux, de s'isoler pour se livrer à des activités calmes ou encore d'inviter leurs copains. Elles permettent également aux parents de séparer les enfants lors de disputes ou d'énervements.

Dans les familles de classes supérieures, les parents tirent souvent profit des ressources de leurs propres parents. Ces ressources favorisent tout d'abord l'accès au logement. (...) Les inégalités dans les conditions matérielles se manifestent également dans les possibilités de recours, fréquent parmi les classes supérieures, à des personnes chargées d'entretenir le domicile (femme de ménage, jardinier). (...) Ce recours au personnel de maison permet de libérer du temps et de l'énergie pour des investissements dont la destination varie selon les familles.

Au-delà de ces aspects matériels et temporels, on peut faire l'hypothèse que la présence auprès d'eux de femmes en charge de faire le ménage contribue à apprendre aux enfants la position qu'ils occupent au sein de l'espace social. (...) L'apprentissage de sa position (dominante) et de cette hiérarchie symbolique des tâches par l'expérience précoce de rapports sociaux de service s'observe de manière particulièrement nette dans le cas de Mathis.

Aller aux sports d'hiver, passer ses vacances dans des lieux de villégiature huppés, ou séjourner, même occasionnellement, dans des hôtels de luxe, constituent d'autres attributs d'un statut social élevé. (...) On peut supposer que ces expériences privilégiées contribuent à produire chez les enfants une perception de leur famille et d'eux-mêmes valorisante ainsi qu'un sentiment de singularité, notamment lorsque ces enfants sont amenés à comparer leurs vacances à celles de leurs camarades. (...) Ils apprennent ce faisant à se sentir "chez eux" bien au-delà de leur seul espace domestique quotidien.

A côté des livres, d'autres marques de la culture légitime se révèlent également dans les intérieurs. Chez Lucie et Alicia, des tableaux d'art contemporain sont accrochés aux murs. Chez plusieurs enfants, ce sont des instruments de musique dans le salon (piano, clavier, ukulélé), ou encore un magazine télévisuel et culturel (*Télérama*) traînant sur la table basse chez Maxence qui marquent la proximité avec des formes culturelles légitimes.

Notre enquête révèle le poids des conditions matérielles dans la fabrication des inégalités enfantines, notamment en termes scolaires. (...) ces conditions matérielles d'existence inscrivent la hiérarchie sociale dans les corps et les esprits dès le plus jeune âge.

2 - Stabilité professionnelle et disponibilité parentale : l'inégale maîtrise du temps (Géraldine Bois, Sophie Denave et Aurélien Raynaud)

Les individus écartés de l'emploi ou confrontés à l'insécurité professionnelle sont bien souvent placés dans un état général d'incertitude sociale face au travail mais aussi au logement, à la santé, aux transports, à l'éducation, etc. La précarité complique l'organisation de la vie quotidienne et borne l'horizon temporel des individus. \$

Dans la quasi-totalité des familles de classes supérieures (9 sur 13), on observe une grande stabilité professionnelle des deux parents. (...) Ce qui est observé dans les classes supérieures se retrouve partiellement au sein des classes moyennes. (...) La précarité professionnelle concerne plus clairement les quatre dernières familles de classes populaires, qui sont toutes d'origine étrangère avec une arrivée récente des parents en France. Trois d'entre elles sont des familles monoparentales. Il s'agit de Flavia et Ashan, qui ne vivent qu'avec leur mère, et de Balkis qui vit avec son père. La compensation de la précarité professionnelle de l'un des conjoints par l'autre, réelle dans d'autres familles, est de fait impossible.

Les diplômés du supérieur consacrent davantage de temps aux activités parentales que ceux qui ne le sont pas. Il s'agit d'activités explicitement consacrées aux enfants comme les soins, les déplacements; l'aide aux devoirs, les loisirs ou la sociabilité. la disponibilité parentale est aussi déterminée par le statut professionnel. (...) Cette disponibilité dépend bien sûr de l'organisation du temps de travail. le temps partiel peut, sous certaines conditions, permettre de garder son enfant lorsqu'il n'est pas à l'école. Certains cadres choisissent d'aménager leurs horaires en ne travaillant pas le mercredi, pour s'occuper des enfants. mais le temps partiel, imposé aux employés et ouvriers, ne permet pas toujours de concilier vie professionnelle et vie familiale. Les horaires sont non choisis, variables d'une semaine à l'autre et rarement connus à l'avance.

Les familles de classes moyennes et supérieures davantage dotées en capital économique qu'en capital culturel ont souvent recours à des professionnels pour garder leurs enfants afin de poursuivre leur investissement dans la sphère professionnelle ou se préserver du "temps pour soi". Ces familles, de façon plus marquée dans les classes supérieures, disposent des ressources financières nécessaires pour ce type de prise en charge qui peut se révéler très coûteuse.

Dans les classes supérieures, certaines mères de famille ne travaillent pas mais, pour se préserver du temps personnel, elles sont aussi enclines à faire garder leurs enfants. (...) On voit ainsi, en creux, que ce sont non seulement les ressources économiques, mais aussi des dispositions de classe qui peuvent rendre compte du recours à des aides extérieures. DE même, les familles de classes moyennes plutôt dotées en capital économique ont recours aux grands-parents ou à des nourrices pour faire face aux fortes amplitudes de travail ou à l'absence d'un des parents.

Les familles appartenant au pôle culturel des classes moyennes et supérieures consacrent davantage de temps à leur vie familiale. Les emplois exercés par les parents, notamment de classes supérieures, permettent une certaine disponibilité s'expliquant par la maîtrise des horaires ou de son lieu de travail. (...) les mères usent également de congés parentaux ou des temps partiels auxquels elles ont droit.

Dans les classes moyennes, les parents tentent aussi de se rendre disponibles pour leurs enfants, en limitant leur temps de travail. Certains couples parentaux déclarent même faire passer la vie familiale devant la vie professionnelle.

Les femmes populaires relativement stabilisées ont des pratiques assez proches des classes moyennes du pôle culturel. Elles tentent, en effet, de préserver un temps familial, sans pour autant pouvoir "choisir" un temps partiel ou multiplier les congés parentaux.

Malgré la relative démocratisation de l'accès à la crèche et aux assistantes maternelles, les femmes de milieux populaires y ont moins souvent recours que les femmes cadres ou professions intermédiaires. Les employées et ouvrières demandent davantage à des membres de leur famille de garder leurs enfants. Les ruptures familiales ou les mobilités géographiques sont donc susceptibles d'être particulièrement éprouvantes pour ces familles.

Les familles les plus précaires sont quant à elles souvent isolées et en situation de monoparentalité. déracinées géographiquement, elles ne bénéficient pas de l'entraide familiale ou du soutien du voisinage.

Ainsi, les parents les mieux dotés peuvent aisément recourir aux modes de garde payants et individualisés pour pallier leur manque de temps (pôle économique des classes supérieures) ou bien parvenir à se rendre disponibles pour leurs enfants (pôle culturel des classes supérieures), quand les plus démunis, souvent dépendant de soutiens institutionnels transitoires, sont contraints à une adaptation constante.

3 - Apprendre l'argent (martine Court, Sophie Denave, Frédérique Giraud et Marianne Woollven)

L'analyse (...) montre que la socialisation des enfants à l'argent revêt des contenus différents d'un lieu à l'autre de l'espace social. (...) Dans les familles classes populaires les moins dotées sur le plan économique, la socialisation des enfants à l'argent se caractérise souvent par la transmission de dispositions économes. (...) dans la plupart de ces familles, les adultes ne donnent jamais d'argent aux enfants sous forme de cadeau ou d'argent de poche. (...) Pendant les courses, ils leurs montrent en outre différentes techniques permettant de repérer les articles bon marché - comparer les prix, choisir la marque du magasin ou prêter attention au prix "au kilo". parmi ceux dont les ressources sont les plus limitées, plusieurs indiquent par ailleurs explicitement à leurs enfants qu'ils ne peuvent leur offrir ce qu'ils

désirent par manque d'argent, et leur expliquent la nécessité de réserver cette ressource à l'achat des biens de première nécessité.

Dans les familles les plus dotées, la transmission de ces dispositions économes se double parfois de discours invitant les enfants à relativiser l'importance de l'argent et des biens qu'il permet d'acquérir. Cette dimension morale, voire politique, de la socialisation à l'argent s'observe par exemple chez la mère de Léonie (coiffeuse, conjoint ouvrier) qui travaille "à faire comprendre" à ses filles qu'il n'est pas nécessaire de gagner beaucoup d'argent pour être heureux.

Précoces et récurrentes dans la vie quotidienne des enfants, ces exhortations à l'économie et à la sobriété ont des effets tangibles sur ces derniers (...). Là où de nombreux enfants de classes supérieures n'ont, selon leurs parents, aucune idée de ce que vaut un euro, Ashan a, lui, une notion assez précise de ce que cette somme représente - il sait en l'occurrence qu'elle renvoie à quelque chose de bon marché.

La plupart des enfants de ces familles ont (...) intégré un sens des limites qui les conduit à restreindre d'eux-mêmes les demandes qu'ils adressent aux adultes en matière de consommation (...). Non seulement par renoncement à ce qui leur sera vraisemblablement refusé, mais sans doute aussi parce qu'ils peuvent percevoir que ces demandes sont source de tension chez leurs parents. (...) dans quelques cas, les conduites parentales tendent plutôt à signifier aux enfants que leurs désirs de consommation sont légitimes et, plus encore, qu'ils ont les mêmes droits que les autres enfants de ce point de vue.

Dans les familles de notre population situées au pôle culturel des classes moyennes et supérieures, un deuxième type de socialisation enfantine à l'argent se dégage, qui se caractérise par la transmission d'un rapport réflexif et planificateur à cette ressource. (...) dans la plupart de ces familles, les parents donnent ainsi de petites sommes d'argent à leurs enfants de façon plus ou moins régulière : pour leur anniversaire, pour la perte de leurs dents de lait, à l'occasion de sorties, ou sous forme d'argent de poche. (...) Plusieurs expliquent ainsi à leurs enfants qu'économiser leur argent, donc renoncer à certaines dépenses dans l'immédiat, peut leur permettre de s'acheter un bien plus coûteux ultérieurement.

Lorsque les enfants demandent à acheter ou à se faire acheter quelque chose, les parents refusent rarement parce que le produit convoité serait trop cher, mais ils le font en revanche souvent en arguant que ce produit est "trop cher pour ce que c'est". (...) parmi les enfants enquêtés, les cadets sont (...) plus nombreux que les aînés à percevoir de l'argent de poche. Souvent, les parents ont mis en place cet arrangement pour l'aîné à l'âge de l'école élémentaire, et, parce qu'ils n'ont pas voulu instaurer de différences au sein de la fratrie, leur cadet en bénéficie également, même s'il ne sait pas encore compter. De la même façon, nos enquêtés cadets ou benjamins semblent bénéficier de plus de conseils que leurs aînés sur la bonne manière de gérer leur argent. Là aussi, ces conseils sont avant tout destinés aux aînés, et ils en bénéficient par ricochet.

Dans les classes moyennes et supérieures du pôle économique, cette éducation à la gestion de l'argent ne se retrouve pas. Les parents ne donnent pas d'argent de poche à leurs enfants, ils les invitent rarement à payer eux-mêmes les petits biens qu'ils réclament, et ils ne leur prodiguent pas de conseils en ce qui concerne l'utilisation de leurs deniers. A la différence de leurs homologues du pôle culturel, ces parents sont souvent convaincus que leurs enfants sont trop jeunes pour faire ce type d'apprentissages.

Dans les familles de classes moyennes, la socialisation économique des enfants se caractérise par une promotion de l'épargne. (...) En vantant auprès de leurs enfants les vertus de la thésaurisation, les parents de ces familles valorisent donc des dispositions dont ils ont eux-mêmes tiré profit sur les plans matériel et symbolique. (...) dans toutes ces familles, les parents ont ainsi offert une tirelire ou un porte-monnaie à leur enfant et ils l'incitent régulièrement à y déposer les petites pièces qu'il trouve ou qui lui sont offertes.

Dans la plupart des cas, cette valorisation de l'épargne s'accompagne d'incitations à se montrer économe qui sont analogues à celles observées dans les familles peu dotées en capital économique. Ici aussi, les mères invitent leurs enfants à être attentifs aux prix et, lorsqu'ils réclament un petit achat, à choisir un produit "pas cher". (...) Les parents de Bastien ont ainsi initié leur fils à ce qu'ils appellent "le principe de la banque" : "on lui explique que c'est un endroit où on met les sous, et que ils vont faire un peu des petits, quoi". (...) plusieurs de ces enfants éprouvent en outre des réticences fortes à se défaire de leurs économies.

Dans les familles les plus favorisées de ce dernier groupe, les discours tenus aux enfants au sujet de l'argent sont moins propices à l'acquisition de dispositions à l'épargne qu'à la constitution d'une aspiration à la richesse. Les salaires nets des couples s'échelonnent entre 7000 et 15 000 euros par mois. (...) la mère d'Anaïs (avocate d'affaires, conjointe avocate d'affaires) répète ainsi "tous les jours" à sa fille "qu'il faut beaucoup travailler pour avoir de l'argent" et que "si elle a tout ce qu'elle a aujourd'hui, c'est parce qu'on travaille".

Ce qui se transmet à travers ces discours, ce n'est pas seulement une éthique du travail et de l'effort, mais aussi une définition de l'aisance matérielle comme perspective éminemment désirable. (...) ce que véhiculent ces discours, c'est en effet à la fois une légitimation de la richesse et - d'une manière qui n'est sans doute pas complètement consciente - une réprobation morale des pauvres. expliquer aux enfants que la richesse est le produit du travail, c'est leur dire que l'aisance matérielle est légitime en tant que juste récompense de ce travail, mais c'est aussi leur dire, en creux, que la pauvreté est une conséquence de la paresse.

4 - La maternelle n'est pas qu'un jeu d'enfant (Fanny Renard, Charlotte Moquet, Gaële Henri-Panabière et Frédérique Giraud)

Les classements professoraux sont déterminés par le degré d'ajustement des enfants aux exigences de l'école. Les jugements des professeurs reflètent "dans une grande mesure des classements sociaux" au profit des enfants des classes moyennes et supérieures.

"Si un peu plus de la moitié seulement d'une classe d'âge entre en 6^e en 1962, c'est le cas dès 1973 de la quasi-totalité des élèves issus du primaire. Au lycée, la proportion de bacheliers dans une génération a elle aussi doublé en dix ans (de 10% en 1959 à 20% en 1970); Et dans le même temps, les effectifs des universités ont triplé (de 215 000 en 1960 à 640 000 en 1970). Vingt-cinq ans plus tard, la seconde explosion scolaire ébranle elle aussi plusieurs étages du nouveau système éducatif. sa conséquence la plus frappante est sans doute la massification des lycées, qui s'accompagne d'un nouveau doublement du taux d'accès au baccalauréat (de 31% d'une classe d'âge en 1986 à 63% en 1995)" (note).

Dns une France où le baccalauréat s'est généralisé, grandir dans une famille dont aucun des membres ne le possède singularise fortement. (...) Etre le premier à fréquenter l'école française, boire l'école maternelle, autrement dit être pionnier en la matière, est à la fois peu fréquent et discriminant.

La migration s'est le plus souvent accompagnée, à la génération suivante, d'une trajectoire sociale ascendante s'appuyant sur l'école. (...) Les cadets, majoritaires dans l'enquête, peuvent (...) bénéficier de l'initiation de leurs aînés souvent scolarisés dans la même école.

Révélateur des politiques publiques de scolarisation en France, le capital culturel s'est accru entre la génération des grands-parents et celle des parents, et de manière plus marquée pour les mères que pour les pères, signe de l'amélioration des scolarités féminines depuis les années 1970. La quasi-totalité des mères a accédé à un niveau de diplôme égal ou supérieur à celui de leur propre mère, quand c'est le cas de deux tiers des pères.

Minoritaires, les trajectoires scolaires déclinantes s'observent pourtant pour quatre mères de classes moyennes ou populaires et sept pères. (...) Les parents de Balkis n'ont ainsi pas obtenu leur baccalauréat alors que leurs propres parents étaient diplômés du supérieur.

De manière attendue, dans une société où les liens entre diplômes et emplois sont serrés, diplômes et positions sociales des parents sont interdépendants. (...) Du côté des classes moyennes, les diplômes des mères et des pères sont moins homogènes. (...) Quant aux classes populaires, les pères sont pour moitié diplômés de l'enseignement professionnel secondaire (baccalauréat, CAP, BEP ou mention complémentaire), pour moitié non diplômés. Les mères sont plus diplômées que leurs (ex-)conjointes. (...) Seules les mères de Libertad et de Balkis n'ont aucun diplôme.

L'interdépendance des diplômes et des positions sociales est plus manifeste pour les mères que pour les pères, signe de la division sexuelle du travail. (...) dans les classes moyennes et supérieures, cette moindre rentabilité des diplômes maternels tient essentiellement au fait que les mères prennent plus souvent en charge que leurs (ex-)conjoints les tâches éducatives et investissent pleinement le "travail pédagogique".

Dans cette période d'élévation du niveau de diplôme et d'exigence de qualification, tous les parents semblent avoir acquis une conscience aiguë de la nécessité des diplômes pour leurs enfants.

La majorité des enfants de classes moyennes et supérieures ont des parents entretenant un rapport relativement heureux à l'institution scolaire et gardant de bons souvenirs de leur propre parcours. C'est plus souvent par le biais des mères que peut se transmettre une telle expérience scolaire.

La totalité des parents des classes supérieures et un peu moins de la moitié des parents des classes moyennes et populaires souhaitent que leurs enfants poursuivent longtemps leurs études et obtiennent des diplômes (au moins le baccalauréat). sans renoncer à leurs aspirations scolaires, les autres parents se montrent plutôt soucieux de laisser leurs enfants choisir leur parcours.

Dans les classes supérieures, le choix des établissements scolaires vise le plus souvent l'excellence scolaire. L'inscription des enfants des classes supérieures en école privée (moins d'un tiers d'entre eux) est justifiée par les parents par la volonté de contrebalancer le "laxisme" (mère de Daphné) ou la "mauvaise réputation" de l'école publique de proximité (parentes de Thomas) (...), les problèmes rencontrés par les aînés dans l'école publique (Mathias) ou encore la recherche de pédagogies alternatives et d'une scolarité bilingue (Mathis, Léa). dans cette classe sociale, les enfants fréquentant l'école publique de secteur résident le plus souvent dans des quartiers ségrégués où les écoles accueillent un public d'origine sociale élevée. Certains parents, comme la mère d'Anaïs, envisagent une inscription dans le privé dès l'entrée en élémentaire.

Plus de la moitié des enfants des classes populaires rencontrés sont scolarisés dans des établissements hors carte scolaire. (...) plus de la moitié des parents, dont la quasi-totalité des parents de classes populaires interrogés, témoignent d'une relative confiance dans l'école et les enseignants. (...p) néanmoins, une partie non négligeable des parents rencontrés, plus particulièrement dans les classes supérieures et moyennes, exprime un besoin de contrôle et un droit de regard sur les activités et relations pédagogiques.

Un tiers des parents rencontrés, quelle que soit leur position sociale, investissent l'école par le biais des instances (bureau, conseil d'école ou conseil d'administration) ou les associations d'élèves, dont plusieurs sont délégués. (...) A noter que c'est un peu plus souvent le cas de parents des classes moyennes et populaires que de ceux des classes supérieures.

Tout se passe comme si, pour les familles de classes moyennes, le travail de répétition scolaire se faisait de manière plus détournée, sous la forme de "ruses pédagogiques" et, de fait, ne se focalisait pas sur les activités les plus marquées du sceau scolaire tels la graphie ou l'apprentissage des lettres. Ces familles ont bel et bien pris le pli de la "pédagogie invisible".

Seuls la moitié des enfants des classes populaires font l'objet d'une perception professorale positive (plutôt les enfants des fractions stables), quand les autres, sans être qualifiés d'élèves en difficulté, sont décrits de manière plus négative. Qu'ils soient globalement perçus positivement ou négativement, des nuances viennent pointer un comportement pas tout à fait ajusté aux attendus professoraux. (...) Ces jugements "globaux" indiquent que se sont prêtés à l'enquête des parents dont les enfants ne sont pas les plus manifestement en difficulté à l'école. Ils révèlent surtout, et assez classiquement malgré la "seconde explosion scolaire" et ses effets sur les pratiques éducatives et aspirations scolaires parentales, que, dès l'école maternelle, les enfants des classes populaires sont perçus de manière moins positive par les enseignants. Ils témoignent de ce que la moins grande connivence familiale avec le mode scolaire de socialisation et les conditions d'existence moins favorables à l'entrée dans les apprentissages scolaires paraissent entérinées plutôt que contrebalancées par l'institution scolaire.

L'école maternelle n'est pas un jeu d'enfant. Malgré l'euphémisation de ses évaluations, s'y déploient des apprentissages fondamentaux qui font apparaître, pour ceux qui les réalisent moins facilement que d'autres, les premières sanctions scolaires.

5 - Obéir et critiquer (Garaldine Bois, Gaële Henri-Panabière et Aurélien Raynaud)

Les comportements des enfants à l'égard de l'autorité déterminent les jugements émis à leur endroit sur la scène scolaire et les classements inégaux qui s'ensuivent. Les "problèmes de discipline" ou le "manque d'autonomie" peuvent en effet conduire à des disqualifications scolaires. A l'inverse, certaines formes d'obéissance, non dénuées de distance critique, sont scolairement valorisées.

La docilité, définie comme une propension à obtempérer rapidement aux injonctions, est une qualité très appréciée par la plupart des enseignants rencontrés dans l'enquête. Cette docilité se retrouve fréquemment dans les classes supérieures, en particulier chez les filles. (...) dans ce cas comme dans d'autres, la faculté de l'enfant non pas seulement à se plier aux injonctions scolaires, mais à se corriger, à amender durablement son attitude est particulièrement appréciée des enseignants.

Les cas de docilité scolaire ne sont pas non plus absents en milieux populaires. (...) Il y a de la part de certains parents de milieux populaires des incitations très appuyées à obéir aux enseignants qui se traduisent chez leurs enfants par des comportements parfaitement

obéissants en classe. Ce qui est plus discriminant socialement et scolairement, c'est le fait de connaître les règles et de s'y soumettre de son propre chef, spontanément, sans que l'adulte ait besoin de les rappeler. En effet, au-delà de la simple obéissance, c'est surtout l'intériorisation des règles par les enfants qui est valorisée par les enseignants.

L'"autonomie" apparaît alors comme une qualité fortement appréciée, qui permet de distinguer, parmi les élèves, les plus conformes au rôle attendu dans l'école française actuelle. Un tel rapport à la règle se retrouve fréquemment dans les classes moyennes et supérieures.

Au-delà de la stricte autonomie, la prise d'initiative est elle aussi fortement valorisée. Celle-ci semble caractéristique d'élèves jugés plus généralement comme excellents. (...) reste que l'autonomie, c'est aussi et surtout parvenir à se mettre au travail spontanément et à maintenir sa concentration sans intervention extérieure, ce qui est très discriminant. Les élèves les plus conformes sur ce point (...) se recrutent principalement dans les classes moyennes et supérieures et, au sein de celles-ci, davantage dans le pôle culturel.

Au fond, la perception par les enseignants des écarts de comportement est étroitement dépendante du profil social et scolaire des élèves. par exemple, la présence trop affirmée de Yoann en classe (il "bouge beaucoup", "bavarde trop avec les copains", ne "lève pas le doigt", "intervient de manière intempestive") n'est pas présentée par son enseignante comme un problème très grave, car celui-ci est un excellent élève sur le plan des résultats.

On retrouve ce type d'appréciation à propos de Maxence qui, bien qu'excellent lui aussi, a connu quelques problèmes de discipline en début d'année de grande section. Chahutant beaucoup avec ses camarades, il avait surtout tendance de mettre au défi l'autorité professorale ("il voulait se situer par rapport à moi, prendre un peu le pouvoir, carrément la provoc"). Ces comportements semblent traduire l'aisance et la confiance en soi d'enfants de parents de classes supérieures très diplômés, attitudes qui, en définitive, n'entrent pas radicalement en contradiction avec l'ordre scolaire, et tendent donc à être assez aisément tolérées.

L'école maternelle (...) sanctionne positivement des comportements qui s'appuient sur une autocontrainte qu'elle n'enseigne pourtant pas méthodiquement, valorisant ou invalidant du coup principalement les produits de socialisations familiales différentes.

L'analyse montre que la manière dont l'autorité familiale s'exerce sur les enfants varie fortement et prépare très inégalement les enfants au régime disciplinaire de l'école. Dans certains cas, cette autorité passe essentiellement par l'intervention directe de ceux qui l'incarnent et en premier lieu des parents. On retrouve cette forme de régulation majoritairement dans les familles populaires et dans une seule famille de classes moyennes, peu dotée scolairement (celle de Thibault). dans les classes supérieures et moyennes, l'autorité s'exerce davantage par l'entremise de règles explicitées comme telles et auxquelles les enfants sont censés obéir.

Dans notre enquête, la durée d'exposition aux écrans (télévision, console de jeux, ordinateur ou tablette) n'est pas moins contrôlée dans les familles populaires qu'ailleurs. Mais les modalités de cette régulation sont socialement clivées. Dans les familles de classes supérieures et moyennes, on trouve davantage de plages horaires ou de durées maximales définies à l'avance, tandis que dans les familles de classes populaires les parents interviennent plus fréquemment eux-mêmes pour signifier qu'il est temps d'arrêter.

Dans les classes populaires, els parents se servent aussi de l'intervention directe pour préparer et enchaîner les activités quotidiennes. (...) A l'inverse, c'est davantage l'obéissance à des règles (en référence à des "droits" ou des "obligations") qui est visée par les parents des classes supérieures et moyennes. certains principes (où l'usage du pronom impersonnel domine) sont explicités facilement en entretien et semblent énoncés sous cette forme aux enfants.

Des sanctions physiques sont appliquées dans les différentes classes sociales. Elles sont très rarement revendiquées (les mères d'Alexis et de Mathias constituent de ce point de vue une exception) et elles sont généralement données sous le coup de l'émotion. (...) La plupart des pratiques d'isolement poursuivent le même objectif. Elles s'observent chez les classes supérieures où, par exemple, Gabriel doit aller dans la salle de bains lorsqu'il fait une "colère de frustration", ou, de manière plus directive, chez Alicia qui est "enfermée" dans sa chambre. Ces pratiques concernent également les familles de classes moyennes comme celle de Rébecca et d'Ilan qui doivent aller dans leur chambre "réfléchir". Elles se retrouvent enfin en milieux populaires lorsque, par exemple, Zélie est mise "au coin" et Ilyes "au piquet".

La pratique des récompenses est également clivante socialement. Elles sont plus assumées comme telles et fréquentes en milieux populaires, et prennent la forme de pièces, de petits cadeaux ou encore d'une distribution de bonbons. (...) Plusieurs parents de classes moyennes et supérieures rejettent le principe même de la récompense.

L'importance de la négociation comme des discussions autour des règles distingue les familles, dans notre enquête comme dans d'autres. Ainsi, en milieux populaires, plusieurs parents entendent être obéis sans délai ni discussion. C'est le cas de la mère de Flavia : "Si je dis "Flavia stop !", c'est stop". (...) Cette autorité reposant fortement sur le statut des adultes, toute négociation de la part des enfants peut apparaître comme une remise en cause de la place nécessairement asymétrique des uns et des autres.

Certains parents de classes moyennes et supérieures peuvent manifester une attitude assez directive et non négociatrice. (...) mais dans une grande partie des autres familles de classes moyennes et supérieures, les règles sont appliquées, justifiées et une large place est faite à la "négociation", à la "discussion" ou au "dialogue", c'est-à-dire aux échanges entre parents et enfants sur leurs motifs d'action respectifs.

Ce n'est pas la plus ou moins grande tendance à exercer son esprit critique qui permet de différencier les familles (on trouve des parents critiques dans les différentes

catégories sociales), mais bien la *nature* des critiques exprimées. C'est du côté des familles où l'exercice de l'autorité est statutaire qu'on observe une habitude parentale à critiquer des membres de l'entourage devant les enfants, ce qui est susceptible de renforcer chez eux l'idée que l'autorité est avant tout une affaire de personnes. (...) Ces attitudes se retrouvent dans des familles de milieux plus favorisés où domine également le mode d'autorité statutaire.

Les parents des familles où l'autorité s'exerce au contraire surtout par le biais de règles impersonnelles peuvent eux aussi se montrer critiques envers des personnes, mais ils le font en évitant que leurs enfants en soient témoins ou en les invitant à dépersonnaliser les conflits.

En voyant leurs parents remettre en question des discours d'autorité, les enfants de ces familles se familiarisent avec l'expression assumée des opinions (politiques, religieuses, etc.). Ils 'habituent aussi à considérer que ce sont les messages, et non les personnes qui les émettent, qui importent. Ainsi, ces enfants sont encouragés à ne pas croire aux messages publicitaires, plusieurs parents s'en moquant ouvertement ou expliquant leur fonction de manipulation. D'autres critiquent les stéréotypes de genre qui circulent dans les productions médiatiques ou vestimentaires. Certains enfants sont aussi invités à exercer leur esprit critique à propos de religion, non pas sur les croyances religieuses, mais sur l'imposition d'un discours d'autorité à leur propos. Aussi la mère de Sacha précise-t-elle que "ce n'est pas la religion en elle-même" qu'elle critique mais son "côté dogmatique, le fait de suivre une religion sans réfléchir".

La distance de ces parents à l'autorité sous sa forme arbitraire les amène en outre à ne pas réfuter l'existence de Dieu dans l'absolu lorsqu'ils sont athées (comme chez Lucie) et à ne pas la présenter comme une évidence lorsqu'ils sont croyants (chez Aleksei ou Léa). Les critiques de l'actualité politique sont quant à elles moins courantes, la plupart des parents étant peu politisés.

Obéir est sans conteste une vertu scolaire. mais ça l'est surtout lorsque c'est aux règles édictées que l'élève se soumet, et idéalement sans que l'enseignant ait à les lui rappeler. (...) Le modèle éducatif vers lequel tendent les parents des classes supérieures et moyennes consiste à faire "comprendre" aux enfants *leur propre intérêt* à agir selon des règles explicites qui ont été souvent (pas toujours) expliquées, et parfois établies avec eux ou négociées. C'est aussi dans ces familles-là (du moins certaines d'entre elles appartenant plutôt aux fractions les plus cultivées) que l'on note une familiarisation à une prise de distance critique vis-à-vis des discours d'autorité.

Les enfants de ces familles étant souvent considérés comme "assez grands" pour faire preuve d'autocontrainte et pour être confrontés à des opinions contradictoires, ils prennent en quelque sorte "de l'avance" sur les autres dans différents domaines (comportemental, discursif, réflexif).

6 - Le langage comme capital (Marianne Woollven, Olivier Vanhée, Gaële Henri-Panabière, fanny Renard et Bernard Lahire)

En 1970, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron évoquent l'existence d'un capital linguistique, acquis dans le cadre familial, qui aurait d'autant plus de valeur qu'il serait proche des exigences scolaires. (...) Dans le contexte français, Bernard Lahire a montré en 1993, sans une recherche portant sur l'école primaire, que les pratiques langagières scolaires sont structurées par une pratique de l'écrit, d'où une exigence d'explicitation (liée au fait que l'écrit ne supporte pas l'implicite alors qu'il peut être compensé de multiples façons à l'oral), de prononciation correcte pour pouvoir écrire correctement et faire l'analyse de la chaîne sonore, ou encore de production d'énoncés grammaticalement complets et enchaînés de façon cohérente, etc. Son analyse fait apparaître le fait que l'école exige en effet un rapport réflexif au langage, qui s'est historiquement construit grâce aux pratiques de l'écrit et à la constitution de savoirs sur la langue (grammaticaux notamment), et que les enfants sont inégalement préparés familialement à traiter le langage comme un objet de manipulations multiples. Dans cette perspective, maîtriser symboliquement le langage est une manière de maîtriser, ou de dominer, ceux qui ne le maîtrisent que pratiquement.

Enfin, les travaux d'Annette Lareau en 2003 insistent sur les avantages que les enfants de la *middle class* retirent de l'usage qu'ils font du langage dans leurs interactions avec les adultes. L'enjeu n'est pas seulement la réussite scolaire mais plus largement le rapport aux institutions légitimes. la sociologue montre que les compétences verbales contribuent au fait que ces enfants se "sentent autorisés" (*sense of entitlement*), c'est-à-dire légitimes, dans leurs interactions avec les adultes, que leurs avis comptent et qu'ils peuvent infléchir la volonté ou les actions des autres. Les compétences langagières constituent ainsi un instrument de domination parmi d'autres, acquis dans le cadre familial.

Les bibliothèques sont d'autant plus nombreuses et visibles dans les logements - où parfois même elles débordent - dans les fractions les plus cultivées des classes moyennes et supérieures. (...) Si la lecture est une pratique socialement discriminante, l'enquête montre que, dans les classes moyennes et supérieures, la différenciation à cet égard s'opère davantage selon la *structure des capitaux* qu'en fonction de leur volume global. En effet, dans les fractions les plus installées et cultivées des classes supérieures ainsi que parmi les professions culturelles des classes moyennes, les parents sont de grands lecteurs et le livre) tout particulièrement quand il est de nature littéraire - est un objet fortement valorisé qui occupe une place centrale dans les interactions familiales et les sociabilités.

Au sein des classes populaires, la même différenciation s'opère, bien que de manière plus nuancée, mais aussi selon le critère du genre.

Les compétences langagières parentales constituent également un capital dans la socialisation des enfants. Outre le contexte scolaire, le langage pratiqué par les locuteurs est extrêmement classant dans de très nombreuses situations d'interaction, et constitue ainsi un marqueur de position sociale. Les pratiques parentales en matière de langage oral sont des ressources dès lors qu'elles sont sous-tendues par une maîtrise de la langue légitime et qu'elles s'inscrivent dans des relations sociales où la parole du locuteur produit un effet sur ceux qui l'écoutent : transmettre des savoirs, convaincre, divertir ou émouvoir, mais aussi commander ou "manager" les autres.

La fréquence des prises de parole en public augmente quand on s'élève dans la hiérarchie sociale. Les parents appartenant aux classes populaires sont les plus nombreux à dire qu'ils ne prennent jamais la parole en public. A l'inverse, c'est dans les classes supérieures qu'on trouve le plus de parents qui la prennent très souvent, tandis que les prises de parole des parents de classes moyennes sont moins fréquentes. (...) Parmi les parents appartenant aux classes populaires, la moindre propension à parler en public est présentée comme un trait de caractère : "Ce n'est pas mon tempérament" (mère de Zélie).

La distinction ne se situe donc pas seulement entre les parents francophones et ceux qui maîtrisent difficilement la langue française, mais dans les écarts à la langue scolairement normée. (...) Les inégalités se jouent en effet non seulement au niveau du volume et du contenu des bibliothèques familiales ou personnelles, mais également à celui des pratiques de lecture, de la sélection des ouvrages lus et des manières de lire, qui ne favorisent pas au même degré la constitution d'un rapport réflexif au langage et à la structure narrative.

La possession de livres pour enfants et le fait de raconter des histoires dès leur toute petite enfance sont des pratiques très répandues dans la société française contemporaine. (...) Cependant, le choix des lectures enfantines n'est pas une préoccupation prioritaire pour les parents les moins familiers de la culture légitime, le plus souvent originaires des classes populaires. Les enfants choisissent fréquemment seuls les livres qu'ils lisent et les parents n'ont pas conscience d'une hiérarchie scolaire des ouvrages ou hésitent sur les critères de choix qu'ils mobilisent.

Pour certains parents, surtout parmi les moins diplômés (comme ceux de Balkis), les livres sont avant tout le support de l'apprentissage de la lecture, des compétences scripturales et lectorales. Les enfants sont invités à reconnaître des lettres, voire à déchiffrer ou lire à voix haute. Pour des parents disposant d'un degré élevé de capital culturel scientifique et technique et de capital économique, les histoires doivent permettre de "répondre à des questions" (Léa) et de faire des découvertes (Yoann, Maxence), notamment dans le domaine des sciences (Alicia).

Les ouvrages de Claude Ponti, qui jouent sur et avec les mots, leurs sonorités et leur sens, et mobilisent de nombreuses références intertextuelles, sont fréquemment cités par les familles les plus dotées en capital culturel. (...) Les parents de Thomas, appartenant aux

classes supérieures économiques en ascension, insistent sur le fait que ce dernier lit des livres "au-dessus de son âge".

Pour finir, le plaisir de lire est mentionné à plusieurs reprises par les parents. Mais ce plaisir ne prend pas le même sens selon le niveau de capital culturel. Quand il est faible, il s'apparente à une forme d'hédonisme (Flavia, Alexis, Mathis), la lecture d'histoires étant considérée comme un loisir ou un divertissement. Quand il est élevé, le plaisir de lire des histoires s'inscrit dans le développement d'un goût familial pour une pratique extrêmement légitime. Ainsi, comme "toute le monde adore les livres" dans la famille de Léa (parents ingénieurs), cette dernière "lit beaucoup" et "adore ça".

La lecture d'histoires aux jeunes enfants n'a donc pas la même valeur sociale et scolaire selon la fréquence de cette pratique, mais aussi en fonction des choix d'ouvrages et du rapport au langage et à la langue écrite qui les sous-tendent.

Les langues étrangères, parlées par les enfants et dans leur entourage, peuvent constituer des ressources supplémentaires dans la compétition scolaire et professionnelle quand elles sont maîtrisées *en plus* du français.

7 - Lire et parler (Marianne Woollven, Olivier Vanhée, Gaële Henti-Panabière, Fanny Renard et Bernard Lahire)

Les enfants enquêtés sont scolarisés en grande section de maternelle, une classe dans laquelle l'apprentissage de la lecture n'est pas explicitement au programme. Or, certains d'entre eux sont capables de déchiffrer certains éléments du langage écrit et d'autres savent même déjà lire.

Huit enfants de notre population savent déjà lire au moment de l'enquête. Ils vivent dans des familles de classes supérieures et moyennes dotées scolairement, avec des parents diplômés du second cycle du supérieur. Quatre autres enfants, également issus des classes moyennes et supérieures dotées scolairement, savent "quasi lire" et s'exercent quotidiennement à déchiffrer des mots en sollicitant l'aide de leurs parents ou de leurs aînés. (...) Ces enfants sont ainsi singularisés, et même distingués, parmi leurs camarades de classe, dans leur famille et leur fratrie, en raison des capacités cognitives qui leur sont reconnues.

Une majorité de filles "lectrices" utilisent leurs compétences pour lire seules des livres. (...) En avance par rapport au calendrier scolaire de l'apprentissage de la lecture, ces enfants ont construit les atouts d'initiés permettant d'appréhender sereinement les enseignements fondamentaux de l'école élémentaire.

On constate (...) que *les enfants sont inégalement à l'aise dans leurs échanges avec les différents enquêteurs*. Cette aisance peut être appréhendée comme un effet des

socialisations familiales. En effet, les enfants sont inégalement sollicités pour parler, à leurs parents mais aussi à d'autres adultes. (...) certains de ces enfants ont acquis l'habitude de parler quotidiennement de leur journée, soit en détail et spontanément, soit en répondant aux multiples questions de leurs parents, soit en esquivant ces questions et en se lançant d'eux-mêmes dans de petits récits. Dans les familles plus éloignées du pôle culturel, les prises de parole sur la journée d'école sont moins souvent encouragées.

Outre cette aisance inégale, *le langage constitue une ressource pour exercer son pouvoir sur les autres*. Annette Lareau a montré que, dans les classes moyennes et supérieures, les enfants sont encouragés à négocier et à argumenter. Ils se sentent alors autorisés et légitimes pour donner leur avis et adresser des demandes à des adultes en position d'autorité, et ils peuvent ainsi obtenir des résultats conformes à leurs souhaits. A l'inverse, les enfants de classes populaires se montrent moins prolixes dans leurs échanges avec les adultes.

Certains parents des fractions culturelles des classes moyennes et supérieures apprennent à leurs enfants, particulièrement "sociables", les règles pour éviter un excès de familiarité. Ils leur apprennent aussi à éviter d'aborder les sujets de conversation inappropriés. Etant "maîtres du langage", ces enfants peuvent prétendre être "maîtres des autres", même quand ceux-ci sont des adultes.

La maîtrise inégale du langage est le produit des dotations en capital culturel mais aussi des pratiques éducatives et des interactions langagières familiales. (...) les filles se montrent plus prêtes que les garçons à jouer le jeu scolaire, notamment grâce à leur meilleure maîtrise du langage et des normes scolaires de comportement. Ainsi, les compétences langagières enfantines constituent autant d'atouts ou au contraire de points faibles - en vue de la scolarité future.

8 - Sous les loisirs, la classe (Joël Laillier, Olivier Vanhée, Christine Mennesson et Emmanuelle Zolesio)

L'ensemble de ces "loisirs" a un rôle fondamental dans la construction des inégalités sociales, dès la petite enfance. Dans quelle mesure les loisirs en famille sont-ils empreints d'un esprit scolaire ? Tel est l'enjeu fondamental. Car selon les conceptions parentales de l'enfance et des loisirs, les sorties et les activités familiales peuvent participer d'une forme d'hédonisme en rupture avec les exigences scolaires, notamment en milieux populaires, ou au contraire être l'occasion d'un "travail éducatif caché".

Quels dessins animés regarde l'enfant ? Est-ce qu'on lui offre des livres ? L'enfant regarde-t-il des imprimés en de-ça ou au-delà de son âge ? Est-il encouragé à lire plutôt qu'à regarder la télévision ? Contrôle-t-on le temps passé devant les écrans ? Lui lit-on des

histoires le soir ? Commente-t-on en famille ce qu'il a lu ou regardé ? Autant de modalités de socialisation et de propriétés des biens culturels qu'une enquête qualitative approfondie permet précisément de cerner.

Pour jouer avec son enfant, encore faut-il en avoir le temps. (...) Lorsque les deux parents occupent des professions à fort capital scolaire de nature scientifique et technique (ingénieurs, médecins, etc.) avec des horaires extensibles, la famille est souvent peu consommatrice de loisirs culturels. (...) Elles privilégient un rapport plus instrumental, visant la rentabilité scolaire et sociale des apprentissages culturels. (...) Les parents ingénieurs de formation sont nombreux à vouloir transmettre à leurs enfants le goût des choses scientifiques, le goût de comprendre et de résoudre des problèmes logiques, autant de dispositions à forte rentabilité scolaire.

Les modes de vie de la bourgeoisie installée et des fractions les plus dotées en capital culturel se distinguent de ce premier groupe en cumulant à l'inverse les activités et les sorties culturelles légitimes et distinctives. Ils tiennent leurs enfants à distance des écrans et visent à la fois un épanouissement et une élévation par la culture. (...) C'est dans ces familles que la lecture prend également la place la plus importante. Les parents lisent beaucoup (en partie des titres légitimes) et partagent de nombreux moments de lecture avec leurs enfants, au-delà de la lecture quotidienne du soir.

Dans les fractions les plus précaires des classes populaires, les contraintes sociales pèsent fortement sur les loisirs culturels. (...) Les fractions stabilisées des classes populaires se trouvent dans une situation proche de celle des classes moyennes, avec des situations variées, même si la contrainte budgétaire pèse ici davantage. (...) Pour les familles les plus précaires, les loisirs culturels restent souvent inaccessibles, quand bien même les parents ont un souci scolaire et éducatif, et valorisent ces loisirs dont ils sont exclus. Dès leur plus jeune âge, les enfants ne sont ainsi pas confrontés aux mêmes investissements culturels et sont, du même coup, inégalement dotés d'expériences culturelles scolairement et socialement rentables.

9 - Quand le sport construit la classe (Christine Mennesson, Julien Bertrand et Sarah Nicaise)

En France, les enquêtes quantitatives menées sur de grands panels nationaux montrent de manière répétée que les activités physiques et sportives (APS) sont fortement diffusées durant l'enfance et l'adolescence. Elles occupent, bien plus que les loisirs artistiques, une place de choix dans les agendas des jeunes générations. (...) Les non ou faibles pratiquants (*a fortiori* lorsque les activités sont encadrées) appartiennent massivement aux fractions les moins dotées scolairement et économiquement.

La nature de l'activité pratiquée, le lieu de pratique, son intensité, ou encore son association avec des pratiques informelles familiales plus ou moins développées et inscrites (ou pas) dans une perspective éducative construisent des différences importantes entre l'expérience sportive des enfants des différentes classes et fractions de classe.

cette massification des pratiques physiques et sportives enfantines traduit l'adhésion de la majorité des parents à l'idée que ces activités font aujourd'hui pleinement partie de l'éducation de leurs enfants. (...) Ils évoquent notamment la santé et le bien-être des enfants, leur sociabilité (développer des relations, contrôler les amitiés enfantines), l'acquisition du goût de l'effort et du dépassement de soi, le plaisir éprouvé ou encore la nécessité de se défouler. (...) La fréquence de la pratique sportive encadrée s'explique aussi par un "coût d'entrée" relativement bas : l'offre de pratique est abondante, et même les familles de zone peu peuplées trouvent à proximité une offre accessible.

Au-delà de (ces) enfants des milieux précarisés, largement exclus des pratiques physiques et sportives formelles et informelles, les modalités de pratique de ces loisirs varient de manière importante chez les autres enfants. Selon les positions sociales de familles, on peut ainsi identifier des usages parentaux très inégaux.

Dans les familles des classes populaires stables, les enfants sont tous inscrits dans une activité physique et sportive encadrée ou l'ont déjà été. Ils font de la natation, de la danse contemporaine ou de la gymnastique. (...) Dans les familles du pôle culturel des classes moyennes (...) ces parents adoptent tous une position *critique affirmée à l'égard de la compétition*. (...) Distance à la compétition et goût pour l'expression et l'épanouissement de soi caractérisent donc les usages des pratiques physiques et sportives enfantines dans ce groupe.

Venons-en maintenant au dernier groupe : celui des enfants des classes moyennes économiques et des classes supérieures, auquel nous ajoutons deux familles de la fraction supérieure des classes moyennes du pôle culturel. (...) Les parents inscrivent leurs enfants précocement dans un cadre institutionnel, et la grande majorité d'entre eux consacrent une partie importante de leur temps libre à suivre la pratique encadrée de leurs enfants et à pratiquer avec eux de manière informelle. (...) On peut ainsi noter un véritable travail émotionnel des parents pour soutenir la participation sportive de leurs enfants. (...) Le ski est une activité physique exemplaire de ces logiques.

Faire du sport pour une petite fille ou un petit garçon de 5 ou 6 ans, ce n'est pas juste une affaire sportive, mais c'est faire l'apprentissage de bien d'autres choses. Les pratiques physiques et sportives contribuent, en fonction de leurs modalités de pratiques, à l'intériorisation de dispositions valorisées sur les scènes scolaires et professionnelles : la discipline temporelle, le goût de l'effort et de la persévérance, l'appétence pour la compétition et le leadership, etc. Ces pratiques constituent également un lieu de construction de l'estime de soi.

10 - Le corps des inégalités : vêtements, santé et alimentation (Sarah Nicaise, Martine Court, Christine Mennesson et Emmanuelle Zolesio)

Se soigner, se nourrir, s'habiller, relèvent d'un ensemble de conduites et de pratiques, socialement situées, qui s'ancrent dans des styles de vie et des rapports au corps différenciés entre les classes sociales. (...) L'obésité touche très majoritairement les classes populaires, et plus particulièrement les femmes. Au-delà de l'impact qu'elle a ou peut avoir) sur la santé, elle génère des processus de stigmatisation de celles et ceux qui présentent in corps gros.

Chez les membres des classes les plus vulnérables, la restriction économique, les situations d'exclusion, ou encore la temporalité soumise à l'urgence limitent ou retardent l'accès aux soins et maintiennent une distance aux normes nutritionnelles, hygiéniques, médicales et vestimentaires. A l'autre bout de l'espace social, les membres des classes supérieures se distinguent par l'attention portée à la présentation de soi et à la corpulence, par la prévention et le recours aux soins inscrits dans une conception globale de la santé dont l'alimentation constitue un facteur parmi d'autres.

Entre ces deux extrémités, les pratiques des classes moyennes et des couches stabilisées des classes populaires révèlent, pour partie, la diffusion vers le bas des normes diététique, d'hygiène, de soins et d'apparence. L'intégration des normes dominantes n'est cependant ni systématique ni homogène. Les catégories intermédiaires et populaires oscillent en effet entre souci de conformité et posture critique vis-à-vis des prescriptions nutritionnelles et diététiques en vigueur.

Il est impossible de posséder une garde-robe si on n'a pas un "chez-soi", si on change fréquemment de lieu de résidence, ou si celui-ci se restreint à des chambres dans des foyers pour sans-abri. Par ailleurs, les tenues des enfants ne sont pas toujours adaptées aux températures. (...) les cheveux et la peau sales, comme les vêtements usés ou les dents abîmées, font l'objet de stigmatisations de la part de leurs camarades.

Chez les ménages populaires qui échappent à la grande précarité, le travail que les parents réalisent sur l'apparence de leurs enfants traduit et reflète une recherche de respectabilité. (...) Enfin, ce souci de respectabilité passe également par une mise à distance des marqueurs vestimentaires et corporels qui évoquent les classes populaires perçues comme "dangereuses".

Dans les classes moyennes et supérieures situées au centre de l'espace social et du côté de son pôle économique, l'apparence des enfants fait l'objet d'investissements élevés en temps et en argent. (...) Les mères accordent, par ailleurs, une grande importance aux détails : assortiment des couleurs, des motifs, des accessoires, etc. (...) les parents de ces familles prêtent également une grande importance à la coiffure et à l'hygiène corporelle de

leurs enfants, et leur apprennent à se montrer eux-mêmes attentifs à ces dimensions de leur apparence.

Dans les familles des classes supérieures, les choix vestimentaires que les parents font pour leurs enfants se caractérisent avant tout par un goût pour le luxe. Plus assurés que les précédents de la légitimité de leurs pratiques, ces parents n'hésitent pas à dire qu'ils peuvent fréquenter des enseignes bon marché comme Eurodif ou la Halle aux vêtements. Toutefois, tous achètent régulièrement des vêtements de marques coûteuses ou confectionnés dans des matières luxueuses (du cachemire, du lin). Ils distinguent ainsi leurs enfants de la manière la plus évidente qui soit : en leur permettant d'arborer des tenues financièrement inaccessibles aux autres.

Dans la plupart des cas, ce goût du luxe se combine à un refus de la dépense ostentatoire. Les parents privilégient des marques qui s'affichent discrètement (ils citent Catimini, Cyrillus, Acanthe ou Kenzo).

Les parents des classes moyennes et supérieures du pôle culturel de cet espace consacrent nettement moins de temps et d'argent à l'apparence de leurs enfants. (...) dans ce groupe, les vêtements des garçons comme ceux des filles doivent avant tout être "basiques", "sobres", "solides et confortables", "à la bonne taille", et font l'objet de dépenses délibérément modérées.

Les inégalités sociales de santé touchent également les enfants de l'école maternelle. Les enfants de milieux populaires sont davantage exposés aux problèmes médicaux associés au surpoids. Ils sont aussi plus nombreux que les enfants des cadres à avoir des problèmes dentaires et des troubles de la vision non corrigés. Les "enfants pauvres" en situation de grande précarité sont particulièrement exposés aux risques de retard mental, de troubles spécifiques des apprentissages, d'accidents de la vie courante et d'obésité.

Pour une partie de ces familles, l'alimentation est également soumise à l'épreuve de l'urgence. Si l'école assure les repas du midi, pour certaines familles, les repas du soir sont, ou ont été, plus incertains. (...) Quant au Nutella et aux bonbons qu'il consomme régulièrement, ils permettent à sa mère de lui faire plaisir et d'atténuer, ce faisant, les difficultés du quotidien.

Dans notre enquête, les enfants des classes populaires stabilisées ne présentent pas les problèmes de santé caractéristiques des enfants pauvres. Aucun n'est en surpoids ou ne souffre de problèmes dentaires.

Comme les pratiques médicales, les comportements alimentaires de ces familles s'inscrivent rarement dans une perspective préventive (...). La majorité des parents de ce groupe manifestent une distance vis-à-vis des normes nutritionnelles, conformément aux observations réalisées dans ce milieu social. S'ils connaissent les normes diététiques en vigueur, ils privilégient les plats que les enfants apprécient, et notamment les féculents et la

viande. Ces parents limitent par ailleurs les contraintes alimentaires, notamment celle d'imposer aux enfants de manger des légumes.

Les parents du pôle économique des classes supérieures (...) manifestent une attention plus soutenue à l'alimentation de leurs enfants. Ils se caractérisent également par une distance critique à l'égard des recommandations médicales, notamment quand ces dernières remettent en question leurs propres normes corporelles. De manière plus générale, ces familles privilégient majoritairement une conception "positive somatique" de la santé : très engagés dans des pratiques préventives qui se traduisent par une alimentation équilibrée et par l'investissement souvent important des enfants dans des pratiques sportives encadrées, ils privilégient l'hygiène de vie et le respect des normes corporelles de la bourgeoisie économique à l'attention portée au "bien-être " des enfants.

Par ailleurs, la majorité des parents de ce groupe manifestent, sous différentes formes, une distance à l'égard du corps médical. (...) Ainsi, si ces parents accordent une grande attention à l'hygiène de vie de leurs enfants dans une démarche préventive de santé, peu d'entre eux les emmènent, à titre préventif, chez des médecins généralistes ou spécialistes.

Les autres familles des classes supérieures et celles du pôle culturel des classes moyennes (...) manifestent un rapport à la santé du type "positive mentale". (...) dans leur cas, la santé est appréhendée comme un état de bien-être global, à la fois physique et mental. Les pratiques de santé sont ici permanentes et étendues à différents domaines de la vie familiale, et constituent l'une des dimensions du style de vie. Ainsi, par la prévention et le suivi médical, l'alimentation, les activités physiques et les activités culturelles, mais également par le langage (en tant que moyen d'exprimer ses émotions), les parents cherchent à maintenir leurs enfants en bonne santé. (...) les dimensions mentale et préventive associées aux pratiques de santé s'observent notamment dans les visites de plusieurs enfants chez des psychologues ou pédopsychiatres à l'initiative de parents ayant repéré des troubles dans leurs comportements habituels. loin d'associer ces visites à l'apparition de maladies psychiques, il s'agit pour eux de "rétablir" (...) "l'équilibre" (...) momentanément perturbé.

Conclusion. (...) Au-delà de façonner des corps enfantins différenciés, ces inégalités ont ainsi des impacts sur les conditions et l'espérance de vie des enfants, et se traduisent à l'âge adulte par des écarts de morbidité et de mortalité entre les différents milieux sociaux.

Conclusion

Réalité augmentée, réalité diminuée (Bernard Lahire)

L'humanité, entendue comme espèce animale issue d'une très longue histoire évolutive, se distingue des autres espèces animales par sa capacité, non unique mais inégalée, à produire des artefacts de natures très diverses (outils, machines, armes, vêtements, habitats, etc.) ainsi que des dispositions, des savoirs et savoir-faire qui se transmettent d'une génération à l'autre, et rendent possible un véritable processus d'accumulation culturelle à l'état objectivé comme à l'état incorporé : non seulement Homo sapiens accumule des artefacts et constitue un patrimoine de dispositions et de compétences incorporées, mais il les transmet aux nouvelles générations qui ne partent jamais de zéro. Bénéficiant des produits accumulés d'une très longue histoire, nous sommes tous "des nains sur des épaules de géants".

Ces capacités, d'une part, à produire et utiliser des artefacts et, d'autre part, à incorporer des dispositions et des savoirs comptent parmi les propriétés les plus fondamentales de l'espèce humaine en tant que telle. Elles ont pour conséquence le fait qu'aucun membre de l'espèce ne peut être pensé comme un individu isolé. Chaque individu concret, produit déterminé de l'histoire, est pris dans des relations d'interdépendance spécifiques, variables socio-historiquement, avec d'autres individus, ainsi qu'avec une multitude d'artefacts produits par lui ou d'autres que lui.

La dépendance à l'égard d'autrui, des objets et des dispositions et savoirs incorporés est permanente dans les sociétés humaines, y compris chez les adultes. Un *individu seul*, ça n'existe pas, parce qu'il est toujours pris dans un réseau de dépendances et d'interdépendances avec d'autres hommes et avec de multiples artefacts, savoirs et dispositions qui sont eux-mêmes les produits, plus ou moins sophistiqués, d'une multitude d'actes de coopération interhumaine.

Que l'on pense aux milliers de personnes qui sont impliqués dans la construction d'un landau, depuis l'extraction des minerais permettant de fabriquer les pièces métalliques jusqu'à la fabrication des parties plastiques ou des pièces de textile ; ces processus de fabrication étant eux-mêmes le produit d'une multitude d'étapes, d'essais et d'erreurs, au cours d'une très longue histoire scientifique, technique, artisanale et industrielle, ayant impliqué la contribution de dizaines ou de centaines de milliers d'individus.

On parle aujourd'hui beaucoup de "transhumanisme". Les promoteurs de ce néologisme désignent par là un mouvement qui prône le développement des techniques (mécaniques, informatiques, robotiques, etc.) permettant d'augmenter les capacités physiques et mentales humaines. Et certains croient voir dans ce transhumanisme l'avenir de l'humanité. Pourtant, c'est bien l'humanité même qui, depuis ses lointaines origines, est indissociable d'artefacts tels qu'outils, armes, vêtements, habitats et techniques (de chasse,

de pêche, de fabrication ou de préservation du feu, etc.) permettant l'extension de soi, de ses capacités cognitives et de ses forces.

Aller plus loin plus haut plus vite, par la domestication du cheval, par l'usage des chaussures, de la roue, de la voiture, de l'avion, de la fusée, etc. ; mieux voir et mieux entendre grâce à la médecine, aux lunettes, aux jumelles et aux prothèses auditives ; communiquer quand la voix naturelles ne suffit plus par l'écrit, le télégraphe, le téléphone ou le courriel ; creuser la terre avec des outils malgré l'absence de griffes ; vivre dans les régions les plus froides grâce à des vêtements ou des techniques de chauffage malgré l'absence de peaux épaisses et de toisons protectrices, déplacer des poids lourds avec des machines en dépit de la faiblesse musculaire, etc. : voilà ce que l'humanité n' a cessé de rendre possible au cours de son histoire.

L'augmentation des capacités naturelles par la fabrication et l'usage d'artefacts et l'élaboration de savoirs et de savoir-faire n'est donc pas une perspective d'avenir pour l'homme mais bien la *définition même de l'humanité*. La question se pose seulement de savoir de quelle nature sont ces artefacts, par qui ils sont fabriqués et contrôlés, et jusqu'à quel point ils peuvent être installés dans le corps humain.

On peut même affirmer, avec Darwin, que la morphologie humaine que nous connaissons aujourd'hui, est le produit d'un long développement de ces artefacts et de ces connaissances. (...) Le raisonnement est le même pour les poils remplacés par des vêtements, notre faiblesse musculaire compensée par l'usage d'outils puis de machines sommaires ou sophistiqués, notre faible vitesse augmentée par la domestication des chevaux puis l'usage de moyens mécaniques de locomotion. (...) Darwin a même suggéré, de façon très subtile, que c'est sans doute la relative faiblesse de l'espèce humaine qui a conduit à sa force paradoxale, du fait du développement inédit dans l'évolution des espèces, des artefacts et des connaissances pratiques ou scientifiques, combiné à ses capacités d'action et de connaissance par la coopération, l'entraide et la division du travail.

Disposer de plus d'espace, de plus de temps, de plus de confort matériel, de plus d'aide humaine, de plus de connaissances, de plus d'expériences esthétiques, de plus d'informations, de plus de soins, de plus de vocabulaire et de formes langagières, de plus de possibilités de se vêtir, de se reposer ou de se divertir, et bien sûr avoir plus d'argent - cet "équivalent universel" (Marx) qui est fond, dans les sociétés capitalistes; le capital des capitaux - pour pouvoir accéder à toutes les formes possibles de ressources, des biens matériels aux biens culturels, en passant par les divers services domestiques, éducatifs, médicaux, techniques, etc., c'est avoir plus de pouvoir sur le monde et sur autrui.

Pour celles et ceux qui cumulent tous les pouvoirs et toutes les ressources ou presque, c'est le temps de vie qui s'allonge, l'espace disponible ou accessible qui s'étend, le temps qui libère grâce à l'aide d'autrui, le confort qui s'accroît, l'horizon mental et sensible qui s'ouvre par l'incorporation des connaissances scientifiques et des expériences esthétiques, et finalement la maîtrise du monde et d'autrui qui s'affirme.

Les dominants économiques, comme les dominants familiaux, même quand ils sont dominés économiquement, ne se rendent pas toujours bien compte de la libération de leur temps rendue possible notamment par l'action des femmes, qu'elles soient domestiques ou épouses. (...) Comme toute domination, la domination masculine permet aux hommes de mener une vie significativement augmentée (par rapport à celle des femmes).

Marcel Proust (...) dans *Le Temps retrouvé*, le narrateur dit que "la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature". renversant les lieux communs concernant l'opposition de l'art et de la vie, Proust considère l'art comme la "vraie vie" et la vie sans art comme une vue quelque peu rabougrie.

" Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini, et bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont il émanait, qu'il s'appelât Rembrandt ou Ver Meer, nous envoient encore leur rayon spécial".

Inversement, nous l'avons vu dans ce livre, pour celles et ceux qui cumulent les "handicaps" et les manques de ressources, c'est toute la vie qui se restreint. Le temps de vie qui se raccourcit, l'espace qui se réduit, le temps de repos ou de loisirs qui s'amenuise, le confort qui diminue, l'horizon mentale et sensible qui se referme, et finalement la maîtrise du monde et d'autrui qui s'affaiblit ou disparaît.

Les plus grandes conquêtes de l'humanité (...) sont inégalement accessibles aux pays riches et aux pays pauvres, ainsi qu'aux classes dominantes et aux classes les plus dominées de toutes les sociétés.

Puisque les adultes ne sont pas égaux, les enfants ne le seront pas. A certains, la vie ou la réalité *augmentée*, à d'autres, la vie ou la réalité *diminuée*. Aux uns, la puissance optimale et la maîtrise des autres et du monde ; aux autres, la fragilité, la précarité, l'accablement ou le dénuement devant la puissance des puissants et la force des choses.

Et il serait scientifiquement faux de se contenter de dire, devant toutes ces différences, que ceux qui n'ont accès à rien et ceux qui ont accès à tout représentent juste deux manières séparées d'être au monde, qui ne dépendent pas l'une de l'autre et n'entrent pas en conflit. Non, les individus comme les groupes devant se penser *relationnellement*, le rapport entre les premiers et les seconds se présente, du même coup, sous la forme d'un *rapport de domination*.

Se côtoient ainsi ceux qui ont une longue espérance de vie et ceux dont la vie sera plus courte après une vie de travail pénible ; ceux qui ont accès à de vastes espaces et ceux qui sont confinés dans leurs espaces restreints ; ceux qui voyagent dans leur pays, voire dans le monde entier, et ceux qui sont contraints à l'immobilité ; ceux qui maîtrisent la langue

orale comme écrite et ceux qui l'utilisent avec difficultés ; ceux qui ont un accès aux informations et à la culture et ceux qui n'ont ni le temps, ni la connaissance ni l'argent pour y accéder; ceux qui peuvent se reposer ou s'amuser et ceux qui n'ont aucun loisir ni repos ; ceux qui se font soigner au moindre signe de problème, et ceux qui ne pourront pas se faire remplacer des dents manquantes ; ceux qui bénéficient du cinéma ou de la littérature et ceux qui en sont privés, indépendamment du fait qu'ils le vivent comme un manque injuste ou comme une "affaire de goût".

L'estime de soi, la confiance en soi, le sentiment de sécurité, l'assurance, la certitude d'être parfaitement légitime et même plus légitime que les autres, l'aisance ou même l'audace ou l'arrogance sont autant de traductions des sentiments de puissance engendrés par une vie précocement et durablement menée dans des conditions les plus favorables.

Les phénomènes d'héritage - conscients ou non conscients - contribuent à faire de chaque nouveau-né un être inégalement doté et saisi d'emblée par les propriétés sociales de son milieu familial. Les parents d'enfants le mettent bien en lumière.

"Grande est certainement notre faute, si la misère de nos pauvres découle non pas des lois naturelles, mais de nos institutions". Charles Darwin

L'accession de toutes les populations humaines à un certain niveau de consommation nécessite forcément une redistribution des richesses et, par conséquent, une réduction de l'extension de soi du côté des puissants.

Mais en matière culturelle notamment, donner accès à plus de savoirs et de savoir-faire, à plus d'expériences esthétiques, etc., ne conduit pas à "déshabiller Pierre pour habiller Paul". "Le capital culturel" a l'état incorporé a cette propriété particulière qu'en le transmettant, celui qui effectue la transmission ne se dépossède de rien. A la différence d'un patrimoine matériel. (...) S'il en allait autrement, les enseignants qui transmettent leurs savoirs aux élèves ne sauraient rien après transmission ; ils devraient réapprendre à lire et à écrire.

Les inégalités de toutes sortes, qui séparent les enfants des différentes classes sociales, pourraient être significativement réduites si des politiques en vue d'une répartition des richesses moins inégalitaire, ainsi que des politiques d'aide, de prévention et de compensation, étaient rigoureusement et systématiquement mises en œuvre, partout où cela peut se faire, et de façon très précoce.

La violence invisible et silencieuse des inégalités - invisible et silencieuse car elles sont le produit de mécanismes objectifs impersonnels - devient plus visible et bruyante lorsque les dirigeants politiques non seulement renoncent aux idéaux égalitaires, mais accroissent les inégalités en faisant peser sur les plus faibles tous les "efforts" et tous les "sacrifices", tandis que les plus dotés sont non seulement épargnés, mais soigneusement protégés.

Lorsque cette violence faite en permanence aux dominés engendre de la violence verbale ou physique de leur part, tous les responsables politiques et les commentateurs policés s'émeuvent et se scandalisent, mais bien peu prennent le temps de s'émouvoir et de se scandaliser devant l'invisible spectacle quotidien de toutes les vies empêchées, limitées, devant toutes ces vies *diminuées*.